
BAF
Dupont

Dupont

BAP
~~Ho7e~~

HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES

Par M. DU PORT DU TERTRE.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

Chez Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



CONJURATION DE LA BARONNE *D'ALBY.*

LES François avoient enlevé la Catalogne aux Espagnols. Ceux-ci outrés d'avoir perdu une si belle Province songeoient aux moyens de la faire rentrer sous leur puissance. Désespérant de réussir par la force, ils eurent recours aux intrigues, & ce fut à une femme qu'ils confierent l'exécution de leurs desseins. Hippolite d'Arragon, Baronne d'Alby, leur parut propre à former une Faction puissante contre les François, dont elle détestoit la Domination. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de

courage, une parfaite intelligence des affaires & une dextérité admirable à les conduire. Son extrême beauté lui attiroit une foule d'adorateurs, & elle ne se faisoit pas un scrupule de prostituer ses charmes, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire son ambition ou sa vengeance. Elle étoit capable de tout entreprendre en faveur des Espagnols, parce qu'elle haïssoit son mari qui étoit entiérement livré aux François.

Le Duc de Toralto, Gouverneur de Tarragone qui connoissoit le caractere & les dispositions de la Baronne d'Alby, lui communiqua les projets de la Cour de Madrid, & lui déclara qu'elle avoit été choisie pour les exécuter. Elle accepta avec joie une si dangereuse commission. Sa vanité ne lui fit envisager alors que la gloire qui étoit attachée aux succès d'une si grande entreprise. Le Duc & la Baronne convinrent d'abord qu'il falloit gagner l'Abbé de Gallicans, député des Ecclésiastiques. Il est extrêmement avantageux pour quiconque médite une révolte, d'attirer dans son parti les gens d'Eglise, à cause du pouvoir qu'ils ont sur l'esprit des peuples. L'Abbé de Gallicans paroissoit moins difficile à cor-

rompre qu'un autre Catalan, appellé Onofre Aquilles. Celui-ci étoit d'une naiſſance médiocre; mais des biens immenſes qu'il dépenſoit noblement lui avoient procuré beaucoup d'amis. On vouloit lui confier la diſtribution de l'argent que le Roi d'Eſpagne avoit deſſein de répandre en Catalogne pour ſe faire des créatures. Aquilles étoit l'homme du monde qui pouvoit le mieux s'acquitter d'une pareille commiſſion; car ayant la réputaiion d'être extrêmement libéral, ſes largeſſes ne pouvoient être ſuſpectes, & il auroit diſtribué tout l'or des Eſpagnols, ſans cauſer la moindre allarme aux François.

La Baronne d'Alby qui ſavoit qu'Aquilles avoit pour elle une violente inclination, ſongea à profiter de la foibleſſe de ce Catalan pour l'engager à trahir ſes devoirs. Un jour qu'il la ſollicitoit plus vivement que jamais de répondre à ſa paſſion, la Baronne lui parla de la ſorte. „ Vous êtes ſûr de „ tout obtenir, ſi je vois que vous êtes „ digne de ma tendreſſe; mais en refu- „ ſant de vous conformer à mes deſirs, „ vous ne devez attendre de moi que de „ l'averſion & du mépris. Au reſte, je „ n'ai rien que de juſte & même d'ho-

„ norable à vous propoſer. Expliquez-
„ vous promptement, répondit Aquil-
„ les, & ne craignez point de vous
„ confier à un homme qui ſe ſacrifie-
„ roit volontiers pour vos intérêts.
„ Voici de quoi il eſt queſtion, conti-
„ nua la Baronne. Le Roi d'Eſpagne
„ a deſſein de rentrer dans Barcelone
„ par le ſecours des Catalans, qui ſont
„ encore attachés à leur ancien Maître.
„ C'eſt à vous de voir ſi vous voulez
„ ſervir votre Prince & être le diſtri-
„ buteur de ſon argent. Voilà l'unique
„ moyen de poſſéder mon cœur.

Onofre Aquilles qui étoit d'un naturel fort doux, & qui prévoyoit tous les déſaſtres dont les entrepriſes de cette nature ſont ordinairement ſuivies, ne put entendre, ſans frémir, la propoſition qu'on venoit de lui faire. „ Y penſez-
„ vous, Madame, s'écria-t-il? Quoi! vous
„ me conſeillez de trahir ma Patrie! Diſ-
„ penſez-moi, je vous prie, d'une action
„ ſi odieuſe, & pour avoir le bonheur de
„ vous plaire, ne me forcez pas à de-
„ venir criminel. Allez, repliqua la Ba-
„ ronne, je vois bien que vous ne m'ai-
„ mez pas. Mais c'eſt peu d'être in-
„ grat envers moi, vous vous déclarez
„ contre un Prince qui vous a comblé

„ de bienfaits. Si vous tenez aujour-
„ d'hui un rang honorable dans le
„ monde, à qui en avez-vous obliga-
„ tion? N'est-ce pas à ce même Roi
„ d'Espagne (a) que vous refusez de
„ servir? Ces reproches toucherent vivement Onofre Aquilles ; ou plutôt sa passion l'aveugla au point de lui faire oublier ce qu'il devoit à son légitime Souverain. Il s'engagea dans la Conjuration, & pour plaire à une indigne Maîtresse, il exposa ses biens, son honneur & sa vie.

On n'eut aucune peine à gagner l'Abbé de Gallicans. Comme il étoit entiérement dévoué aux Espagnols, il entra avec joie dans le complot qu'on venoit de former pour les appeller en Catalogne. On instruisit le Duc de Toralto & les autres Ministres de l'heureux commencement de cette affaire, & on songea alors à prendre les arrangements convenables. A Madrid, les Espagnols tenoient divers conseils pour penser aux moyens de bien conduire

(a) Aquilles avoit été anobli par le Roi d'Espagne, lorsque Barcelone étoit encore sous la domination Espagnole.

une ſi grande entrepriſe. La Baronne d'Alby, Onofre Aquilles & l'Abbé de Gallicans ſe donnoient le même ſoin à Barcelone ; & après bien des délibérations, on décida que tout le temps qui reſtoit juſqu'à la campagne prochaine, ſeroit employé à gagner des créatures au Roi d'Eſpagne ; qu'on feroit tenir de l'argent à Dom Aquilles, pour le diſtribuer aux perſonnes utiles ; que l'armée navale viendroit devant Barcelone, lorſqu'on ſeroit prêt à exécuter la Conjuration ; que cinq ou ſix mille hommes de l'armée de terre ſe camperoient devant les murailles de la Ville, & feroient ſemblant de la vouloir aſſiéger ; qu'alors l'Abbé de Gallicans aſſembleroit le Conſeil général, exhorteroit les Catalans à s'accommoder avec le Roi d'Eſpagne, & ſe chargeroit de faire réuſſir l'accommodement à l'avantage de la Province : ſi le Cardinal refuſoit de prendre ce parti, il fut réſolu que l'Abbé de Gallicans ſortiroit de la Ville à la tête du Clergé, & ſeroit le premier à crier, *liberté, paix avec l'Eſpagne* ; qu'à ces cris, tous les Conjurés prendroient les armes, briſeroient les portes des priſons, ſe ſaiſiroient de l'Arſenal ; qu'enſuite les ſol-

dats de l'armée navale débarqueroient & attaqueroient la Place, conjointement avec l'armée de terre.

Cette résolution étant prise, les Conjurés commencerent à agir sourdement. Ils décrioient les affaires de France, & laissoient entrevoir que les Espagnols qui venoient d'avoir de grands avantages sur les ennemis, se trouveroient bientôt en état de réprendre Barcelone. On tenoit ces discours d'autant plus librement, qu'il n'y avoit plus de Vice-Roi dans la Province. Le Maréchal de la Mothe avoit été rappellé, mais dès qu'on sut qu'il étoit remplacé par le Comte d'Harcourt, & que celui-ci venoit commander en Catalogne avec beaucoup de troupes, les Factieux furent extrêmement déconcertés, & voulurent attendre l'effet de changement.

Le Comte d'Harcourt arriva bientôt après, & fit son entrée avec une magnificence extraordinaire. Il ne témoigna aucune bienveillance à tous ceux qui avoient été dans les bonnes graces de son prédécesseur. Dom Joseph Marguerit, Gouverneur de la Province, & l'intime ami du Maréchal de la Mothe, voyant la conduite que tenoit à son

étoit assez mal partagé du côté de la fortune, Aquilles lui offrit sa bourse, & les offres du généreux Catalan furent acceptées; ce fut là le second moyen qu'on mit en usage. On eut recours à un troisieme artifice qui ne pouvoit manquer de réussir. Comme on savoit que Chabot étoit homme à se repaître de chimeres, on lui fit entendre qu'il devoit songer au Gouvernement de Catalogne, & se servir du crédit de son cousin le Vice-Roi, pour obtenir cette Place importante. „ Il „ est vrai, lui dit-on, que par les cons„ titutions de notre Province, il faut „ que le Gouverneur soit Catalan; „ mais il ne sera pas impossible de lever „ cet obstacle: il suffit de vous faire „ naturaliser. Chabot goûta fort cet„ te proposition, & songea dès-lors à solliciter en Cour pour obtenir le Gouvernement de Catalogne; il accabla de remercimens les personnes qui paroissoient s'intéresser de bonne foi à sa fortune, les pria d'employer tous leurs soins en sa faveur, & partit pour l'armée, la tête remplie de tous ces beaux projets.

Les Conspirateurs charmés d'avoir mis un homme tel que Chabot dans le

cas de leur être utile, travaillerent plus férieusement que jamais à l'avancement de leur entreprise. L'argent qu'ils avoient, ils le distribuerent à propos; les magnifiques promesses qu'ils faisoient aux personnes susceptibles d'ambition, l'aversion qu'ils tâchoient d'inspirer pour la domination Françoise, tous ces moyens & bien d'autres furent employés avantageusement. Ce n'étoit pas seulement dans Barcelone que les Factieux se donnoient tant de mouvements. Ils cherchoient aussi à attirer dans leur parti ceux qui avoient quelque crédit aux environs de la Ville. Ils gagnerent le Bailli de Mattaro, homme factieux, d'une autorité considérable parmi les Paysans & les Miquelets. Celui-ci leur promit de faire passer dans Barcelone cinq cents hommes armés de poignards & de pistolets, & de se rendre lui-même dans la Ville, quand on le jugeroit à propos pour aider à l'exécution du projet.

Voilà les termes où étoient les affaires des Conjurés, lorsqu'ils apprirent que le Comte d'Harcourt venoit de gagner la bataille de Liorens, & que cette victoire avoit mis les troupes d'Espagne dans un désordre effroyable.

La consternation se répandit bientôt parmi les Conspirateurs. Ils ne croyoient pas que leur dessein pût désormais réussir; le Conseil d'Espagne n'en avoit pas meilleure opinion. Cependant ils ne perdirent pas entiérement courage, & voulant tenter la fortune, ils donnerent ordre au Commandant de l'armée navale, de mouiller l'ancre devant Barcelone : ce qui fut exécuté sur le champ : mais le Gouverneur de la Ville, qui avoit déjà quelques soupçons, redoubla les Gardes, & prit de si bonnes précautions, que les Conjurés se trouverent hors d'état de rien entreprendre.

Le Comte d'Harcourt ayant été averti du mouvement qu'avoit fait la flotte Espagnole, fit partir un Officier François pour veiller à la conservation de Barcelone, & pour tâcher de découvrir s'il n'y avoit point de conspiration. Cet Officier voyant que l'armée navale s'étoit retirée, revint au camp sans avoir fait aucune découverte.

Pendant ce temps-là, Chabot qui ne s'imaginoit pas que la Baronne d'Alby & Dom Aquilles eussent rien entrepris contre le service du Roi de France,

entretenoit avec eux un commerce de lettres, leur mandoit des nouvelles, & avoit recours à la bourse d'Aquilles. Celui-ci voyant que les affaires des Conjurés alloient fort mal, & ne paroissoient pas devoir réussir, ne prêtoit plus son argent qu'avec répugnance; mais comme il s'étoit trop avancé vis-à-vis Chabot, il n'osoit le refuser.

L'armée navale parut encore devant Barcelone, & y demeura quelque temps. Comme il n'y avoit pas moyen de rien entreprendre, elle se retira dans ses Ports. Les Conjurés se trouvoient dans un embarras extraordinaire, & ne savoient à quoi se résoudre. Ils assemblerent les principaux du parti pour délibérer sur les affaires présentes. Aquilles qui se repentoit déja de s'être engagé si imprudemment, représenta à ses associés qu'ils devoient renoncer à leur dessein; que c'étoit en vain qu'ils attendoient des secours; que quand les Espagnols leur donneroient quelque assistance, elle deviendroit inutile par les précautions qu'avoit prises le Vice-Roi; que les Conjurés pouvoient encore se dérober au supplice, parce que la Conjuration n'étoit pas découverte; mais qu'ils avoient tout à crain-

dre pour leurs vies, s'ils persistoient dans leur premiere résolution. Cet avis modéré auroit été suivi peut-être, si l'Abbé de Gallicans n'eût excité les esprits à la violence. „ N'est-ce pas „ nous flatter, dit-il, de croire que „ nos desseins seront long-temps ca- „ chés? Si une conjuration de trois ou „ quatre personnes se découvre tou- „ jours, lorsqu'on y procede trop len- „ tement, pouvons-nous espérer qu'une „ faction où la moitié de la Ville est in- „ téressée, demeure secrete? Quand „ bien même nous renoncerions à nos „ projets, on saura toujours que nous „ les avons formés, & les intentions „ en pareille matiere, ne sont guere „ moins criminelles que l'exécution. „ Ainsi attendons-nous à subir les plus „ terribles châtiments. Tous ceux qui „ ont tenté de semblables entreprises, „ n'ont réussi que par la hardiesse. Les „ voies douces & modérées ont tou- „ jours été funestes aux Conspirateurs; „ l'histoire de tous les siecles vous en „ fournit des exemples qui doivent „ vous faire trembler. Déterminez- „ vous donc aujourd'hui, & prenez „ le parti qui convient le plus à vos „ véritables intérêts.

Ce discours emporta le consentement de toute l'Assemblée, il fallut même qu'Aquilles feignît d'y applaudir. La Baronne se tournant vers lui, lui dit assez bas : „ C'est mon opi-
„ nion qu'on se porte aux plus gran-
„ des extrêmités, & que même on
„ n'épargne pas mon époux. Quand
„ nous en serons défaits, nous pour-
„ rons nous marier ensemble.

Les Conjurés se disposerent donc à exécuter leur projet. Ils firent tous leurs préparatifs, & avertirent le Commandant de la flotte de se trouver devant Barcelone avec l'armée navale. Ce Commandant ne parut point au jour marqué, soit qu'il fût rebuté d'être déjà venu deux fois inutilement, soit qu'ayant besoin de vivres, comme il le déclara depuis, il fût contraint d'en aller chercher dans ses ports : cet abandon du Général de la flotte dérangea totalement les mesures des Conjurés. Voyant qu'ils avoient manqué leur coup, ils se livrerent au désespoir, & ne faisoient plus de vœux que pour éviter le supplice. Ils s'obligerent par les plus terribles serments à ne se point trahir les uns les autres. Cette précaution ne calma pas leurs inquiétudes. Ils

étoient dans cette cruelle agitation, lorsque le Comte d'Harcourt arriva à Barcelone. Tout le monde vint le féliciter, & les plus coupables témoignerent le plus d'empressement à faire leur cour. Le Vice-Roi ne se laissa point éblouir par toutes ces démonstrations de zele & d'attachement. Il s'appliqua à découvrir la conjuration; & pour y parvenir, il employa tous les moyens imaginables. Il promettoit impunité, argent, récompenses à toutes les personnes qui lui donneroient quelques lumieres. On déféra le Bailli de Mattaro qui fut arrêté sur le champ, & conduit au Palais Royal de Barcelone. Dès le même jour on interrogea ce prisonnier, & quoiqu'on s'y prît avec beaucoup d'adresse, il fut impossible de lui rien faire avouer. Quelques Officiers qui étoient en garnison à Mattaro, parlerent au Vice-Roi en faveur du Bailli; ils dirent qu'ils n'avoient point vu de Catalan aussi passionné que lui pour nos intérêts; qu'en tous les petits démêlés qui arrivent entre la Bourgeoisie & les gens de guerre, il avoit toujours pris le parti des soldats, & qu'il paroissoit autant haïr les Espagnols qu'il favorisoit les François.

Ces discours, joints au peu de preuves qu'on avoit contre le Bailli, commençoient à faire quelque impression sur l'esprit du Vice-Roi, quand celui-ci reçut un second avis qui confirmoit le premier : cependant bien loin d'avoir une conviction entiere, on n'avoit pas même des présomptions assez fortes pour lui donner la question. On fut contraint d'éplucher, pour ainsi dire, toute sa vie ; & après une exacte recherche, on trouva certains vieux crimes, dont à peine le malheureux se souvenoit. N'étant point préparé là-dessus, ou ne pouvant peut-être pas se défendre, il fut condamné à mort, & après la condamnation, appliqué à la torture. La force des tourments & le peu de ressource qu'il voyoit en ses affaires, lui firent tout confesser. Il chargea Dom Aquilles comme un des principaux chefs de la faction, & quand on eut tiré de lui tout ce qu'il savoit, on l'envoya au supplice.

Une si prompte exécution étonna les Conjurés, & entr'autres, un certain Amingan qui avoit confié tous ses secrets à un Cavalier nommé Margarolla, dont la fidélité commençoit à lui devenir suspecte. Il voulut l'engager à

sortir de Barcelone; mais n'en pouvant venir à bout, il gagna deux hommes pour l'accuser. Ensuite Amingan alla lui-même pour savoir ce qu'on venoit de déposer contre lui, le conjurant de s'éloigner le plus promptement qu'il seroit possible, afin de se garantir & tous ses amis ensemble. Margarolla connut l'artifice, & pour ôter tout soupçon à Amingan, il lui promit de pourvoir à leur commune sûreté par la fuite. Au-lieu de tenir parole, il va trouver le Comte d'Harcourt, implore sa miséricorde, & pour jouir de l'impunité promise aux délateurs, il assure le Vice-Roi qu'il lui donnera de grands éclaircissements sur la Conjuration. On lui fait grace, il dit tout ce qu'il sait, & accuse Amingan comme un des plus coupables. On arrête ce dernier, & on le garde étroitement dans la prison. Cependant on cherche Aquilles avec grand soin: mais il étoit sorti de la Ville, & s'étoit dérobé si secrétement, qu'on ne savoit, ni quel chemin il avoit pris, ni quel pouvoit être le lieu de sa retraite.

On arrêta encore d'autres Conjurés. Amingan qui en fut averti, crut sa perte infaillible, s'il refusoit d'avouer

ce qu'on pouvoit apprendre ſans lui. L'exemple de Margarolla lui donnant quelque eſpérance, il propoſa de déclarer tous les complices, ſi on vouloit lui pardonner. Le Vice-Roi y conſentit, & eut par ce moyen connoiſſance de toute l'affaire. On envoya ſaiſir ceux qui furent accuſés, & enſuite on bannit de Catalogne les dénonciateurs à qui on avoit accordé la vie. On exécuta quelques-uns des coupables ; mais on n'inquiéta ni la Baronne d'Alby, ni l'Abbé de Gallicans. Aquilles inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, voyant qu'on laiſſoit tranquille les principaux chefs de la Conjuration, crut qu'il n'y avoit peut-être rien à craindre pour lui. Il revint dans la Ville, & s'y tint caché. Son aſyle n'étoit connu que de la Baronne. Cette femme qui obſervoit ſoigneuſement toutes les démarches du Vice-Roi, ſut qu'il promettoit de nouvelles récompenſes aux perſonnes qui lui découvriroient Aquilles, & qu'on commençoit à ſoupçonner le lieu de ſa retraite. La Baronne ſe tranſporte chez ſon amant, l'avertit du péril auquel il eſt expoſé, le met dans ſon carroſſe, le cache de ſon mieux, & le tranſporte chez les Carmes. Cependant

on continuoit de le chercher, mais inutilement, & on n'espéroit presque plus le trouver, lorsqu'il fut découvert de la maniere que je vais dire.

Le Portier des Carmes savoit que le Vice-Roi avoit promis une somme considérable à ceux qui livreroient Dom Aquilles. Le Moine alla trouver son frere qui étoit artisan dans Barcelone, & qui vivoit avec peine de son travail. „ J'ai, lui dit-il, un „ moyen sûr de te rendre riche. Aquil„ les est dans notre Couvent; tu n'as „ qu'à en avertir le Comte d'Harcourt, „ & tu obtiendras une récompense ca„ pable de t'enrichir pour toujours. L'artisan profita du conseil, & sur l'heure alla découvrir le coupable.

Le Vice-Roi impatient de faire prendre Aquilles, alla entendre la Messe aux Carmes, & fit ensuite une exacte recherche par tout le Couvent. Il trouva enfin celui qu'il cherchoit. On saisit l'infortuné Catalan, & on le mena au Palais de Barcelone. Il ne fut pas plutôt en prison, qu'on instruisit son procès. Le lendemain il fut comdamné à mort. On lui donna deux jours de suite la question, & malgré les tourments qu'on lui fit endurer, il ne vou-

lut jamais déclarer ses complices. Soit par opiniâtreté, soit par constance, il paroissoit déterminé à mourir sans rien avouer; mais un Capucin qui étoit son propre frere, lui représenta si vivement les affaires de l'autre monde, que le malheureux Aquilles crut ne devoir plus se soucier des personnes qu'il laissoit en celui-ci. Toute sa fermeté l'abandonna, & après qu'il eut déclaré tout ce qu'on vouloit savoir, on l'exécuta. C'étoit un galant homme, très-libéral & fort désintéressé, qualités rares dans un Catalan. Une funeste passion fut la cause de ses malheurs.

Chabot saisi d'un généreux dépit contre lui-même d'avoir pris l'argent d'un traître, demanda la confiscation des biens du coupable, & fut bien aise de témoigner son zele pour les intérêts du Roi par une vengeance de cette nature. La plus grande partie des Catalans témoigna une joie sincere en voyant cette grande Conjuration si heureusement dissipée. Tous les Corps de la Ville en firent des compliments au Vice-Roi; & l'Abbé de Gallicans à la tête du Clergé, eut l'impudence de venir féliciter le Comte d'Harcourt de ce qu'il avoit découvert les auteurs &

les complices de la conſpiration : Oui, répondit le Vice-Roi, je connois à préſent tous les coupables, & vous êtes un des premiers. En même-temps il commanda à ſes Gardes de ſaiſir cet Eccléſiaſtique, & de le conduire à l'Arſenal, d'où on le fit partir pour l'envoyer à Salſes. On arrêta enſuite la Baronne d'Alby. Son ſexe, ſa beauté, le mérite & les ſervices de (*a*) ſon beau-frere, furent cauſe qu'on ne traita pas cette femme avec la derniere rigueur. On ſe contenta de l'exiler à Tarragone. Avant ſon départ, on lui fit une partie des reproches qu'elle méritoit. Elle répondit qu'elle ne croyoit point être infidelle au Roi de France ni à ſa Patrie : qu'étant originaire d'Arragon, & par conſéquent Eſpagnole, elle n'étoit attachée à la Catalogne qu'à cauſe de ſon mari, dont les intérêts étoient bien différents des ſiens. „ C'eſt pourquoi ajouta-t-elle, ſi on juge à propos de me
„ punir, ce ne doit être que comme
„ une ennemie de la France, mais à qui
„ je ne devois aucune fidélité. Quand la Baronne fut prête d'entrer à Tarragone

(*a*) Dom Joſeph Dardenne étoit très-attaché aux François.

gone, elle prit congé des François qui avoient été ses conducteurs ; elle les accabla de civilités, leur dit qu'il n'y avoit point de nation au monde qui valût la nôtre, qu'elle nous estimeroit infiniment, mais qu'il lui étoit impossible de nous aimer, puisque nous étions les ennemis de son Prince.

Voilà quel fut le succès de cette Conjuration, qui ne produisit aux Catalans que des supplices & de la confusion aux Espagnols. Le Comte d'Harcourt montra en cette occasion autant de vigueur que de sagesse. Il se trouvoit avec la seule compagnie de ses Gardes au milieu d'un grand peuple mal affectionné, ou du moins très-suspect. Malgré le peu de monde qu'il avoit pour sa défense en cas de révolte, il fit exécuter les chefs de la faction, & chassa les autres de Barcelone. Il faut avouer qu'il avoit besoin pour cela de toute sa hardiesse & de toute sa conduite. En lisant cette conjuration, on sera peut-être indigné de voir périr Dom Aquilles, tandis que la Baronne d'Alby & l'Abbé de Gallicans qui étoient beaucoup plus coupables, ne sont punis que par l'exil. J'ai déjà dit les raisons qui sauverent la vie à la

Baronne ; à l'égard de l'Abbé, on doit ſavoir qu'il eût été dangereux de faire périr un Eccléſiaſtique dans un pays où l'on étoit imbu des maximes Eſpagnoles.



CONJURATION
DE THOMAS ANIELLO.

TAndis que Naples étoit ſous la domination Eſpagnole, les Vice-Rois qu'on envoyoit en ce Royaume, ſurchargeoient le peuple d'impoſitions, ſans avoir égard aux privileges des Napolitains. Ceux-ci ſe plaignirent d'abord en ſecret de la dureté du Gouvernement; mais enfin leur mécontentement éclata à l'occaſion d'un nouvel impôt de 60000 ducats par an, qu'on mit ſur les fruits des jardins. Le Duc d'Arcos qui étoit alors Vice-Roi, voyant les Napolitains prêts à ſe ſoulever, promit pour les appaiſer tout ce qu'on voulut, & ne tint rien. Le peuple perdit patience, & mit le feu par trois fois au Bureau qu'on avoit établi pour la perception du nouveau droit. Après ce premier acte de rebellion, les ſéditieux déclarerent hautement que, ſi on continuoit de les opprimer, ils ſauroient bien ſe délivrer d'une pareille tyrannie.

& songeoit toujours à exécuter son dessein. Il assembla jusqu'à deux mille hommes, tous jeunes gens déterminés à seconder les vues de leur Chef; il les arma de cannes achetées de l'argent qu'il avoit mendié de boutique en boutique.

Le 7 de Juillet, quantité de Marchands ayant apporté sur la place des fruits pour les vendre, il ne se trouva point d'acheteurs. On avoit comploté par le conseil de Mazaniello, de ne point faire emplette de cette marchandise. On insulta même de paroles ceux qui avoient apporté des fruits, & on leur dit qu'ils étoient les maîtres de payer la taxe, s'ils le jugeoient à propos. Ces discours occasionnerent quelque tumulte; alors un des beaux-freres de Mazaniello cherchant à animer de plus en plus la populace, renverse par terre deux grandes charges de fruits, en disant : „ Dieu nous envoie l'abon-„ dance, tandis que le mauvais Gou-„ vernement nous met la cherté. Puis-„ qu'il ne me revient rien de tout ceci, „ je veux que tous en fassent leur profit. Un Commis qui s'avisa de menacer les séditieux de la bastonnade & des galeres, fut tout-à-coup couvert des plus

sales ordures ; ensuite une grêle de cailloux qui fondit sur lui, l'obligea de s'enfuir promptement. Mazaniello monta alors sur une des plus hautes tables des Marchands Fruitiers, & harangua le peuple en ces termes. „Réjouissez-vous, mes chers compa-
„ gnons, & rendez graces à Dieu du
„ bonheur dont vous allez bientôt
„ jouir. Ce pauvre homme que vous
„ voyez dans un si misérable état, ainsi
„ qu'un nouveau Moyse qui délivra de
„ la servitude le Peuple d'Israël, va
„ vous délivrer de la tyrannie des Ga-
„ belles qu'on n'avoit d'abord impo-
„ sées que pour un temps, & qui sont
„ devenues éternelles par l'insatiable
„ avidité des exacteurs. Un Pêcheur,
„ nommé Pierre, fit passer la Ville de
„ Rome, & ensuite tout le monde de
„ la servitude de Satan à la liberté de
„ Jesus-Christ. Le Pêcheur Mazaniello
„ exemptera sa Patrie des subsides dont
„ elle est surchargée, & la rétablira
„ dans ses droits & ses privileges. Vous
„ allez enfin secouer l'insupportable
„ joug dont vous étiez accablés. Pour
„ vous procurer un pareil avantage, je
„ ne me soucie pas d'être mis en pieces
„ & traîné par les rues de Naples.

„ Qu'on me coupe la tête, qu'on ré-
„ pande jusqu'à la derniere goutte de
„ mon sang, qu'on me pende à un po-
„ teau, comme auteur de la rebellion,
„ ma mort sera glorieuse, pourvu
„ qu'elle soit utile à ma Patrie.

Ce discours enflamma encore davantage des esprits déjà irrités. Mazaniello profita de la disposition du peuple, & ordonna qu'on mît le feu aux Bureaux & à toutes les maisons des Financiers. Cet ordre fut exécuté sur le champ; ensuite les rebelles, au nombre de dix mille, prirent la route du Palais où logeoit le Vice-Roi. La plupart portoient à la pointe de leurs hallebardes, les pains que les Boulangers vendoient à faux poids, & crioient de toutes leurs forces : *Vive le Roi d'Espagne, & point de maltôte.* Les deux mille jeunes gens que Mazaniello avoit d'abord assemblés, portoient en guise d'étendart, un chiffon de toile attaché au bout d'une canne, & disoient avec un ton lamentable : *Ayez pitié de ces pauvres ames du Purgatoire, qui ne pouvant plus porter un trop pénible fardeau, cherchent à se procurer du soulagement. Freres, coopérez avec nous; sœurs, aidez-nous dans une entreprise aussi juste qu'avantageuse.* Ils

arriverent, en pouſſant ces cris douloureux, aux priſons de St. Jacques. Ils en tirerent tous les priſonniers, & les aſſocierent à leur troupe. Lorſqu'ils furent ſous les fenêtres du Palais, ils ſe mirent à crier, que non-ſeulement ils vouloient être déchargés de l'impoſition ſur les fruits, mais encore de toutes les autres, & principalement de celle qu'on avoit miſe ſur la farine.

Le Vice-Roi entendant cette rumeur, ſe fit voir, & dit aux ſéditieux, qu'on auroit égard à leur requête. Mais le peuple ne ſe contenta pas de cette promeſſe, & demanda qu'on abolît tous les Impôts. Une partie de la populace monta dans le Palais, força la garde, arriva juſqu'à un cabinet où le Vice-Roi s'étoit retiré, & ſe diſpoſa à enfoncer les portes. Pendant ce temps-là, le Duc d'Arcos parut à une fenêtre, & déclara aux Conjurés qu'il leur donneroit une entiere ſatisfaction. Ils répondirent qu'ils vouloient lui parler de plus près. Le Vice-Roi qui n'avoit pas envie de ſe livrer à une populace furieuſe, & qui ſe voyoit prêt à tomber entre leurs mains, jetta quelques pieces d'or & d'argent aux ſéditieux, & tandis qu'ils s'amuſſoient à les ramaſſer, il ſe ſauva,

der, parce qu'aucun des Nobles ne vouloit accepter cette commiſſion, réſolurent de conférer le commandement à Mazaniello. Ce projet fut exécuté, & ſur le champ le nouveau Général fit ſoulever le reſte du peuple.

Cependant le Vice-Roi prit de ſages précautions pour rétablir la tranquillité dans Naples. Il mit de bonnes troupes dans les poſtes les plus importans, & ordonna aux Boulangers de vendre leur pain à meilleur (*a*) poids. Tout cela ne fut point capable de calmer les rebelles. Ils aſſemblerent au ſon d'une cloche, une quantité prodigieuſe d'habitans qu'ils diviſerent en pluſieurs compagnies, & allerent hors de la Ville pour brûler toutes les maiſons où l'on recevoit les impôts. Ils enfonçoient les boutiques où ils ſavoient trouver des fuſils, des balles, de la poudres, des meches, &c. tous ceux qui refuſoient de leur vendre ces ſor-

(*a*) Comme on avoit mis un impôt ſur la farine, les Boulangers avoient diminué le poids de leur pain. Le Vice-Roi ordonna qu'on donneroit des pains de trente-trois onces, & qu'on ne les vendroit pas plus chers que quand ils n'en peſoient que vingt-quatre.

tes de marchandises, étoient massacrés ou mis en prison. Un Marchand voulut leur résister, & tua imprudemment un de ces furieux; on mit aussi-tôt le feu à sa maison, & comme il s'y trouva quelques barils de poudre, elle sauta en l'air avec un horrible fracas, & il y eut 87 personnes de tués & 44 de blessés.

On n'entendoit dans toute la Ville que le bruit des tambours & des trompettes. Naples étoit devenu une place de guerre où l'on ne paroissoit occupé qu'à faire des préparatifs pour quelques sanglantes expéditions. Les gens de la Campagne ne contribuoient pas peu à augmenter la terreur. On les voyoit arriver dans la Ville avec des beches, des socs de charrue, des pelles de fer. des faucilles, & de grands couteaux; ils venoient avec empressement offrir leurs services pour la défense commune. Les femmes mêmes étoient aussi animées que leurs maris, & paroissoient disposées à faire tout ce qu'on auroit pu attendre des plus intrépides soldats. Naples dans ces circonstances présentoit le plus effrayant spectacle qu'on puisse imaginer.

Mazaniello ayant appris que cinq

cents Allemands étoient partis par ordre du Vice-Roi pour se rendre dans la Ville; il alla à leur rencontre, les tailla en pieces, & traita de la même maniere deux compagnies Italiennes. Le Duc d'Arcos qui ne se voyoit pas en état de dompter les rebelles, leur envoya dire qu'il étoit prêt à abolir toutes les impositions qui leur paroissoient les plus onéreuses. Mazaniello répondit qu'outre l'abolition des impôts, il exigeoit, 1°. que le peuple eût, comme la Noblesse, droit de suffrages, lorsqu'il s'agiroit de nommer aux Magistratures. 2°. Que le peuple eût, le même nombre d'Elus que la Noblesse. 3°. Que la nomination de Pourvoyeur de la Ville se fît par le peuple. 4°. Que jamais on ne pût mettre de nouvel impôt sans l'intervention du Chef du peuple, qui seroit un homme titré & de condition. 5°. Que ce Chef seroit nommé par le peuple, & qu'il auroit en son pouvoir le Château St. Elme.

Le Vice-Roi ne voulut jamais accepter ces propositions; alors Mazaniello se porta à de nouveaux excès. Depuis qu'il étoit à la tête des rebelles, il avoit associé à son pouvoir ce Capitaine de Bandits nommé Peron, dont j'ai

déjà parlé. Il choisit encore un troisieme Chef, appellé Jules Genoin. Les opérations de ce Triumvirat commencerent par l'incendie de plusieurs maisons qui appartenoient aux Ministres d'Etat. On supposoit, je ne sais si c'étoit injustement, que ces Ministres s'entendoient avec les gens de finance pour ruiner le Public. Il étoit défendu, sous peine de mort, d'enlever la moindre chose des biens qui appartenoient aux Maltôtiers. Mazaniello vouloit que tous leurs trésors fussent la proie des flammes. Un des Conjurés, pour avoir pris une nappe, fut tué sur le champ. On en pendit deux autres pour avoir enlevé quelques meubles de peu de conséquence.

Mazaniello donna ordre à tous les Marchands & à tous les ouvriers d'aller dans les maisons des Nobles & d'y enlever les armes qu'ils trouveroient. Cet Ordre ne tarda pas à être exécuté. Les mousquets qu'on enleva furent distribués aux rebelles, & on plaça l'artillerie dans les principaux carrefours de la Ville.

Le Duc d'Arcos voulut encore entrer en accommodement; mais on n'eut aucun égard à ses propositions. Maza-

niello déclara qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, se rendre maître de la Tour St. Laurent, tant parce que ce poste étoit avantageux, qu'afin de pouvoir y faire sonner le tocsin, quand il le jugeroit à propos. Pour obliger la garde Espagnole à sortir de cette Tour, il y mit le feu, & trouva ainsi le moyen de s'en emparer.

Les femmes, comme je l'ai déjà dit, ne montroient pas moins d'ardeur que les hommes pour la cause commune. Elles formerent des Compagnies où la discipline & l'ordre étoit assez bien observés. La Commandante marchoit à la tête, tenant une épée nue à la main droite, & un poignard à la gauche. On voyoit ensuite paroître les Hallebardieres, les Arquebusieres, &c. d'autres portoient des fascines, pour brûler, disoient-elles, les traîtres à la Patrie. Ce qui dut paroître plus extraordinaire, ce fut de voir une compagnie de petites filles qui presque toutes n'avoient que quatre à cinq ans & qui étoient armées de petits bâtons. Les Villageois & Villageoises se trouverent aussi sous les armes, & passerent en revue devant le Général Mazaniello qui les posta hors de la Ville, pour empêcher qu'on ne

vînt au ſecours des Eſpagnols.

Comme les Napolitains prétendoient qu'on devoit les gouverner conformément aux privileges qui leur avoient été accordés autrefois par le Roi Ferdinand & par l'Empereur Charles-Quint, il fut queſtion de voir juſqu'où s'étendoient ces privileges. On les mit entre les mains du peuple, & auſſi-tôt le Vice-Roi fit proclamer l'amniſtie, & déclara qu'on pardonnoit généralement à tous ceux qui s'étoient rendus coupables du crime de rebellion. A ce mot de rebellion, le peuple devint furieux, & s'écria qu'il falloit continuer la guerre. Cinq cents Allemands qui arriverent de Capoue par ordre du Vice-Roi, furent ſur le champ déſarmés. Mazaniello fit enſuite dreſſer un échafaud ſur la grande Place. Il y monta avec ſon habit de Pêcheur, accompagné de ſes deux Lieutenans, Peron & Genoin. Ils donnoient audience ſur cette eſpece de Tribunal, recevoient les Mémoires & les Requêtes, prononçoient des Sentences civiles, criminelles & militaires, & décidoient de tout avec une autorité abſolue.

Le Cardinal Filomarino étant venu enfin à bout de négocier avec le Vice-

Roi un accomodement, par lequel on accordoit aux rebelles tout ce qu'ils demandoient, il fut résolu qu'on iroit en cavalcade à l'Eglise des Carmes, pour y lire & publier les articles du traité; mais un nouvel incident empêcha les effets de la négociation. Cinq cents Bandits bien armés, entrerent à cheval dans la Ville, sous prétexte de soutenir le peuple. Le Capitaine Peron qui songeoit à trahir Mazaniello, certifia que ces troupes n'étoient arrivées à Naples que dans le dessein de secourir les habitans. On ne les avoit fait cependant venir que pour les employer contre les rebelles, & Peron en étoit instruit. Mazaniello crut d'abord tout ce que venoit de lui dire le Capitaine; mais celui-ci voulant que les Bandits parcourussent la Ville à cheval, & qu'ils prissent leurs quartiers à part, Mazaniello commença à soupçonner quelque trahison. C'est pourquoi il plaça les troupes dans un lieu où il n'y avoit rien à craindre, & leur défendit de quitter leur poste. Les Bandits voyant qu'on les mettoit hors d'état d'agir comme ils l'auroient souhaité, s'emporterent contre Mazaniello, & tirerent sur lui quelques coups

d'arquebuse dont il ne fut cependant pas blessé. Il attrapa seulement quelques grains de plomb dans sa chemise. Les rebelles entrerent en fureur à la vue du péril, auquel leur Général venoit d'être exposé. Ils firent feu sur les Bandits, en tuerent plus de trente, leur couperent les têtes qui furent exposées sur des poteaux au milieu de la grande Place. Les autres prirent la fuite & se cacherent en divers endroits. Peron fut arrêté & chargé de chaînes ; on visita le Couvent des Carmes, où l'on trouva plusieurs Bandits qu'on expédia sur le champ. Avant que de mourir, ils révélerent le secret de la Conspiration qui avoit été formée contre Mazaniello par le Duc de Matalonne.

On mit à la torture le Capitaine Peron. Il indiqua plusieurs endroits qu'on avoit remplis de poudre, pour faire sauter le peuple en l'air. Après qu'on eut tiré de lui toutes les connoissances qu'on vouloit avoir, il fut décapité. Mazaniello ayant appris que le Duc de Matalonne s'étoit retiré à St. Effrain, Eglise des Capucins, il s'y rendit avec un gros corps de troupes, pour massacrer cet auteur de la Conspiration ; mais le Duc avoit déjà pris la

fuite, & s'étoit ſauvé à Benevent. Ses Domeſtiques éprouverent la rage de Mazaniello ; la plupart furent tués, quoiqu'ils n'euſſent rien fait pour mériter la mort. Après cette barbare expédition, le peuple courut en fureur au Couvent de Sainte Marie de la Nova, où s'étoit retiré Dom Joſeph Caraffe, frere du Duc de Matalonne. Celui qu'on cherchoit pour le faire périr, ſachant le péril dont il étoit menacé, ſe déguiſa en Religieux avec quatre de ſes Domeſtiques, & alla ſe cacher chez une Courtiſanne, à laquelle il fit les plus magnifiques promeſſes, ſi elle vouloit lui ſauver la vie. Cette femme qui avoit des ſentiments dignes de ſa profeſſion, livra l'infortuné Dom Joſeph aux fureurs de la populace ; on le maſſacra impitoyablement, & un Boucher lui ayant coupé la tête, on la mit ſur une pique avec un écriteau au-deſſous, ſur lequel on liſoit ces paroles : *Celui-ci eſt Dom Joſeph Caraffe, rebelle à la Patrie & traître au peuple très-fidelle.* Ses quatre Domeſtiques furent pareillement égorgés ; on porta leurs têtes ſur la grande Place, tandis qu'on traînoit leurs cadavres par les rues, en leur jettant des pierres, de la boue & des or-

dures. Mazaniello ordonna que la tête de Dom Joseph seroit mise dans une cage de fer, & qu'on la placeroit hors de la porte St. Janvier, par où on alloit au Palais de Matalonne. Tous les Nobles trembloient pour eux, en voyant de quelle maniere on venoit de traiter un homme de la plus haute naissance.

Mazaniello persuadé que le Duc d'Arcos avoit trempé dans le complot du Capitaine Peron, arrêta tous les rafraîchissements qu'on portoit au Château où étoit le Vice-Roi, & fit boucher les aqueducs qui lui fournissoient de l'eau. Le Duc se voyant ainsi privé des choses les plus nécessaires, pria l'Archevêque Cardinal, d'assurer les Napolitains qu'il n'avoit aucune part à la derniere Conspiration, & qu'il seroit son possible pour se saisir des Bandits qui avoient tramé ce complot, afin de les livrer à la justice du peuple.

Le Prélat vint à bout de calmer la fureur de Mazaniello; mais celui-ci étoit cependant toujours sur ses gardes, & ne se fioit pas à toutes les paroles du Vice-Roi. Pour n'être pas surpris, il fit publier que chacun se tînt prêt à prendre les armes au premier coup de tocsin,

& de peur que les Allemands & les Espagnols qui devoient venir à Naples, n'attaquassent les postes qu'occupoient ses gens, il fit dresser des barricades à tous les coins des rues voisines du quartier par où ces troupes devoient entrer. Il ordonna qu'on mettroit pendant la nuit des lampes ou des lanternes à chaque maison, afin d'éviter la confusion & le désordre qui arrivent quelquefois dans l'obscurité. Tous ces ordres étoient exécutés avec autant d'exactitude que de diligence. Plus de cent cinquante des Bandits qui s'étoient engagés dans la Conspiration du Duc de Matalonne, étant tombés entre les mains de Mazaniello, il leur fit couper la tête, qu'on planta dans les lieux les plus éminents, afin d'intimider par cet horrible spectacle, tous ceux qui seroient tentés de se déclarer contre lui. Jamais homme ne sut mieux se faire obéir. Il n'avoit qu'à dire : *Cela me plait, je le veux* ; on se conformoit sur le champ à ses volontés.

Comme il avoit toujours le cœur ulcéré contre le Duc de Matalonne, il fit publier une Sentence qui déclaroit ce Seigneur rebelle & traître à la Patrie, & promit trois mille écus à celui

qui le lui ameneroit mort ou vif. Il envoya des troupes pour le chercher à Benevent; mais il ne put réussir à se rendre maître de sa personne. Mazaniello s'étant apperçu que quelques Napolitains cachoient des armes sous leurs vêtements pour les distribuer aux Bandits, il défendit, sous peine de mort, qu'on portât des casaques, des manteaux, des soutanes & d'autres habillements semblables: les femmes mêmes n'avoient pas la permission de porter des jupes.

Le Général des rebelles ordonna aussi à toute la Noblesse qu'elle eût à remettre ses armes au peuple, & qu'elle envoyât ses domestiques en plus grand nombre qu'il seroit possible au service de la Patrie. Les Seigneurs Napolitains n'obéirent qu'avec beaucoup de répugnance, sentant bien qu'on les exposoit à la fureur du peuple. Mazaniello régla ensuite le prix des choses comestibles, & fit plusieurs réglements concernant la police. Ces occupations ne l'empêchoient pas de se rendre souvent dans la maison des Carmes, pour négocier avec l'Archevêque de Naples, qui cherchoit à être médiateur.

entre les deux partis. Après plusieurs déliberations, on forma les articles de l'accommodement. Il fut enfin réglé qu'on aboliroit tous les impôts, & qu'on accorderoit une amnistie générale. On devoit publier cette espece de traité de paix dans l'Eglise des Carmes, en présence de tout le peuple.

Le bruit de cet accommodement s'étant divulgué, toute la populace se rendit en foule au lieu où devoit s'en faire la publication. On lut tous les articles du Traité, & cette lecture fut suivie d'un applaudissement général. Genoin monta dans la chaire, où l'on venoit de lire la capitulation, & dit à haute voix. „ Mon peuple, nous ve-
„ nons enfin d'obtenir ce que nous
„ avions si ardemment desiré. Dès le
„ temps du Duc d'Ossonne, nous nous
„ étions donné des peines & des mou-
„ vements pour jouir d'un si précieux
„ avantage : mais nous ne pumes alors
„ réussir. A présent que par la grace
„ de Dieu & de la Sainte Vierge,
„ nous sommes parvenus au comble de
„ nos vœux, c'est à nous de témoi-
„ gner au Ciel notre reconnoissance
„ pour une si éclatante victoire. Faisons
donc

„ donc retentir l'air des chants d'alé-
„ gresse, aussi-tôt il entonna le *Te Deum*
„ qui fut chanté en musique.

Après cette cérémonie, Mazaniello vêtu d'un habit de toile d'argent, se rendit avec l'Archevêque au Palais qu'occupoit le Vice-Roi. Il avoit ordonné qu'on nettoyât les rues, & qu'on garnît les fenêtres de chaque maison des plus riches tapisseries. Avant que de partir, il dépêcha un Courier au Vice-Roi, pour savoir si Son Excellence voudroit agréer sa visite. Le Duc d'Arcos déclara qu'il en seroit charmé. Dès que Mazaniello eut reçu cette réponse, il monte à cheval & marche devant l'Archevêque ayant l'épée à la main, & étant suivi d'un cortege aussi leste que (*a*) nombreux : à la droite du carrosse de Son Eminence, alloit à cheval le frere de Mazaniello, qui s'appelloit Mathieu d'Amalfi. Il étoit vêtu de toile d'or, & portoit à sa ceinture une épée & un poignard. On voyoit à gauche François Arpaya, le nouvel élu du peuple, qu'on avoit substitué au Capitaine Peron. Immédiatement derriere

(*a*) Mazaniello étoit accompagné de plus de 50000 personnes.

le carrosse, étoit porté dans un siege Jules Genoin, qui venoit d'être fait premier Conseiller de la Ville.

A mesure que la cavalcade avançoit, le peuple accouroit de toutes parts. Le Capitaine des Gardes du Vice-Roi vint sans armes à la rencontre de Mazaniello, le salua au nom de son Maître, & lui dit qu'on l'attendoit avec impatience, & qu'on le verroit avec plaisir. Mazaniello rendit le salut avec beaucoup de gravité, & fit signe à tous ceux qui le suivoient, de ne pas continuer leur marche. Il fut obéi comme à son ordinaire; & chacun garda un profond silence pour écouter ce qu'il paroissoit avoir envie de leur dire. Voici le discours qu'il leur tint en se levant sur les étriers de son cheval. „ Vous „ savez, mon cher peuple, que vous „ m'avez choisi pour être votre conduc„ teur & votre Général dans l'entre„ prise que nous avons formée. Sachez „ que je n'ai jamais eu d'autre dessein „ que de travailler à votre bonheur, „ en vous délivrant des impositions „ dont vous étiez accablés; après avoir „ obtenu ce que je desirois, je ne de„ mande pas mieux que de retourner „ à mon premier état, si vous le jugez à

„ propos. Mais je vous conjure de ne
„ jamais mettre les armes bas, que
„ vous n'ayez reçu d'Espagne la con-
„ firmation des articles stipulés. Ne
„ vous fiez jamais à la Noblesse en
„ quelque occasion que ce puisse être.
„ C'est encore un conseil dont il ne
„ tiendra qu'à vous de tirer avantage.
„ Je vais me rendre au Palais du Duc
„ d'Arcos, & j'espere que vous me re-
„ verrez bientôt; mais si je ne repa-
„ roissois plus, soyez sûr que j'aurai
„ été sacrifié pour l'amour de vous, &
„ ne balancez pas alors à mettre toute
„ la Ville à feu & à sang. C'est l'unique
„ grace que j'ai à vous demander, &
„ que j'ai lieu d'attendre de vous.

Tous les assistans répondirent qu'ils se conformeroient à ses desseins. Alors Mazaniello se tourna vers le Cardinal, & le pria de leur donner sa bénédiction. Il arriva enfin au Palais, & dès qu'il apperçut le Vice-Roi, il se jetta à ses pieds & les baisa. „ Je viens devant
„ vous, dit-il au Duc d'Arcos, afin
„ que Votre Excellence fasse de ma
„ personne tout ce que bon lui semble-
„ ra. Vous pouvez me faire pendre,
„ rouer ou écarteler. Je souffrirai vo-
„ lontiers le supplice qu'il vous plaira

„ d'ordonner. Le Vice-Roi le fit le-
„ ver, en lui disant, je ne vous ai ja-
„ mais regardé comme un coupable,
„ & je ne sache pas que vous ayez of-
„ fensé en aucune manire la Majesté
„ du Roi; ainsi je vous verrai toujours
„ de bon œil, & j'aurai pour vous la
„ plus parfaite estime. On sent bien que la crainte obligeoit le Duc à tenir un pareil langage. Il ne se contenta pas de dire à Mazaniello les choses les plus flatteuses, il l'embrassa plusieurs fois, & le conduisit dans son cabinet pour raisonner sur les affaires présentes.

Pendant qu'ils conféroient ensemble, il survint un grand bruit occasionné par les inquiétudes du peuple au sujet de leur Général. Celui-ci se doutant de quoi il étoit question, parut à une fenêtre avec le Vice-Roi, auquel il dit: *Je veux faire voir à Votre Excellence combien le Peuple de Naples est obéissant.* Aussi-tôt il cria: *Vive Dieu, vive le Roi d'Espagne, vive le Cardinal Filomarino, vive le Duc d'Arcos, vive le très-fidele Peuple de Naples.* Quand tous les assistans eurent répété ce qu'il venoit de dire, il ne fit que mettre le doigt sur sa bouche, & dans l'instant chacun garda un profond silence. Il

ordonna ensuite à toute cette multitude de se retirer. Aussi-tôt tous disparurent, & il n'en resta pas un seul. Ils se disoient l'un à l'autre : *Allons, obéissons à notre Capitaine*. Une si prompte obéissance étonna furieusement le Vice-Roi, le Cardinal & toutes les personnes qui étoient dans le Palais.

Après quelques dicussions, le Duc d'Arcos & Mazaniello tomberent d'accord, que l'on feroit imprimer la capitulation; qu'elle seroit signée du Vice-Roi & des principaux Corps de la Ville; qu'on en feroit publiquement la lecture dans la grande Eglise; qu'on s'engageroit par serment à en observer tous les articles, & qu'on auroit soin de la faire confirmer par Sa Majesté Catholique. Lorsqu'on eut pris tous ces arrangements, Mazaniello sortit du Palais. Le Vice-Roi lui fit présent d'une chaîne d'or de trois mille écus qu'il lui mit au cou de ses propres mains. Ensuite ils se dirent adieu, & s'embrasserent comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde. Mazaniello ne se fioit pas tellement à toutes ces démonstrations, qu'il ne prît de bonnes précautions pour mettre sa personne en sûreté. Il sentoit

bien par quel motif on les traitoit avec des distinctions si flatteuses.

Le lendemain de cette conférence, on prit une Felouque sur laquelle il y avoit six Mariniers & quatre hommes, vêtus de petites soutanes. Ces derniers furent conduits devant Mazaniello, qui les trouva chargés de quelques lettres en chiffre, que le Duc de Matalonne écrivoit à son Secretaire. Mazaniello craignant que ce Duc ne tramât encore une nouvelle conspiration, fit couper la tête a ces quatres hommes, parce qu'ils avoient contrevenu à la défense de porter des soutanes, ou parce qu'ils avoient quelques mauvais desseins contre la personne de Mazaniello. Celui-ci qui venoit d'être confirmé par le Vice-Roi dans la Charge de Capitaine général, en fit les fonctions avec plus d'autorité que jamais. Pour rendre la justice au peuple, il fit encore construire un échafaud bien pourvu de tous les instruments de mort. Quatre Bandits qu'on trouva avec des soutanes, furent décapités par son ordre. Cette exécution causa tant de frayeur aux Couriers de la Nonciature qui portoient cet habillement proscrit,

qu'ils se renfermerent dans le Palais de leur Maître sans oser en sortir.

Ce n'étoit pas toujours sur un échafaud que Mazaniello rendoit la justice. Il donnoit quelquefois audience par une fenêtre de sa maison. On lui présentoit les Placets & les Mémoires au bout d'une pique, & il tenoit à la main une arquebuse bandée pour tirer sur ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. On voyoit devant sa porte dix mille hommes bien armés, sans compter un grand nombre de soldats qui alloient de côté & d'autre pour exécuter ses ordres. Quand il commandoit quelque chose, c'étoit toujours sous peine de mort : toutes les Ordonnances ne se faisoient plus au nom du Roi, mais au nom & de la part de Mazaniello. Un des plus singuliers réglements qu'il fit publier, fut celui qui ordonnoit à tous les hommes, sous peine de la vie, de se faire raser la tête, parce que quelques Bandits s'étoient déguisés en femmes, pour cacher des armes sous leurs robes. Lorsque les Prêtres & les Moines avoient la tonsure fraîchement faite, ils étoient obligés de comparoître devant lui, afin qu'il examinât s'ils étoient réellement Ecclésiastiques

& Religieux. A minuit tout le monde, sans exception, devoit être retiré chacun chez soi ; & si après cette heure-là on trouvoit quelque personne dans les rues, on lui coupoit la tête. Comme presque tous les habitans de Naples étoient sous les armes, & qu'ils ne pouvoient alors vaquer à leurs fonctions ordinaires ; ils se retiroient le soir pour travailler dans leurs boutiques, & on mettoit à chaque porte quatre hommes de garde, auxquels on donnoit par jour un carlin, deux quarts de vin & vingt onces de pain. Trente mille hommes étoient ainsi employés pour garder la Ville & les Fauxbourgs.

Au commencement de la révolte plusieurs Gentilshommes s'étoient retirés dans des Couvents de Moines pour être plus en sûreté ; les Dames avoient pris les mêmes précautions en se refugiant chez des Religieuses ; Mazaniello ordonna à toutes ces personnes de retourner dans leurs maisons. Il fallut obéir par la crainte de quelques mauvais traitements. Il fit encore publier à son de trompettes, & sous peine de punition, que non-seulement les Citoyens, mais encore les Etrangers, & même les Ministres d'Etat, eussent à

mettre ſur les portes de leurs maiſons, les armes du Roi d'Eſpagne à la droite, & celles du peuple à la gauche.

Mazaniello continuoit toujours de ſe rendre redoutable par des actes de ſévérité. Il fit jetter un Boulanger dans un four ardent pour avoir fait le pain trop léger de quelques onces. Tous les Eccléſiaſtiques de mauvaiſe réputation étoient tués ſur le champ. Il n'y avoit point de grace à eſpérer de Mazaniello, lors qu'on étoit criminel; mais il paſſoit ſouvent les bornes de la juſtice. Il fit chercher tous les Domeſtiques du Duc de Matalonne & de Dom Joſeph ſon frere. Tous ceux qu'on arrêtoit, étoient mis à mort ſur le champ, ou renfermés en priſon & appliqués à la torture, afin qu'on pût ſavoir par leur dépoſition en quel lieu étoit le Duc, & où il avoit caché ſes biens & ſes meubles qui ne ſe trouvoient point dans ſon Palais. Un de ces Domeſtiques révela que tous les effets de ſon Maître étoient en différents Monaſteres qu'il indiqua. Mazaniello ordonna aux Religieux de jetter dans la rue tous les meubles du Duc, ſans quoi il feroit brûler leur Couvent. On n'eut garde

de lui désobéir. Tout fut transporté dans une des Places de la Ville, & personne n'osa toucher à la moindre chose. On rasa par ordre de Mazaniello un Château qui appartenoit au Duc de Matalonne, & on brûla son Palais. Les Rebelles ne pouvant se saisir de ce Seigneur proscrit, déchargerent leur rage sur son portrait. Ils le mirent au-dessous de la tête du malheureux Dom Joseph avec cet écriteau: *Celui-ci est le Duc de Matalonne, rebelle à Sa Majesté & traître envers le fidele peuple.*

Le Vice-Roi qui restoit toujours dans son Château, voyant qu'il manquoit des provisions les plus nécessaires, envoya supplier Mazaniello de lui procurer quelque secours. On lui fournit sur le champ toutes les choses dont il avoit besoin. Dans le même-temps treize galeres Génoises aborderent au port de Naples. Jannetin Doria qui les commandoit, s'adressa au Vice-Roi pour obtenir la permission de descendre à terre, afin de se pourvoir de tout ce qui lui manquoit. Le Duc d'Arcos lui répondit que cela dépendoit de Mazaniello. Celui-ci fit porter au Général Génois tous les rafraîchissements qu'il de-

siroit, à condition qu'il se tiendroit éloigné du port, & qu'aucun des siens ne mettroit le pied dans Naples.

Le Cardinal Archevêque alla voir Mazaniello qui eut l'impudence de faire sentir au Prélat que sa visite étoit bien tardive. C'étoit ainsi qu'un misérable aventurier traitoit d'égal à égal avec les plus grands Seigneurs. Son grand plaisir étoit d'humilier la Noblesse. Un Gentilhomme le consultant un jour sur quelque affaire : *Je ne veux point me mêler*, répondit Mazaniello, *de tout ce qui regarde les Cavaliers. Dieu m'a mis ici pour le peuple* ; il regarda ensuite tous ceux qui l'environnoient, & leur dit ; *Priez le Ciel pour ma conservation, car si vous veniez à me perdre, ce seroit le plus grand malheur qui pourroit vous arriver.*

Au jour marqué pour la lecture du Traité qui avoit été conclu entre les Rebelles & le Vice Roi, celui-ci se rendit avec Mazaniello à l'Eglise Cathédrale de Naples, où l'on chanta un *Te Deum* en musique. Pendant cette cérémonie, le Chef des révoltés tint toujours l'épée nue à la main, & envoya plusieurs Ambassades au Duc d'Arcos,

pour lui déclarer qu'il vouloit être continué dans ses fonctions de Général, avoir des Gardes, & distribuer les Patentes & les Brevets pour les Officiers de guerre. Après qu'on eut chanté le *Te Deum*, il parla de la sorte à toute l'assemblée. „Jusqu'à présent le peuple
„ de Naples qui est naturellement plein
„ de vivacité & d'esprit, s'étoit rendu
„ digne de blâme par la patience avec
„ laquelle il supportoit le poids des im-
„ pôts. Sous prétexte de servir Sa
„ Majesté, on nous enlèvoit tous nos
„ biens, & des gens de la plus basse
„ extraction s'enrichissoient à nos
„ dépens, sans que le Roi en tirât au-
„ cun profit. La crainte de nous voir
„ entiérement dépouillés, nous a fait
„ prendre le parti de chasser de la Ville
„ ces pestes publiques, ces hommes in-
„ téressés qui s'engraissent de la subs-
„ tance des malheureux. En agissant
„ de la sorte, nous avons non-seule-
„ ment rendu service à la Patrie, mais
„ encore au Roi qui ne desire que le
„ bonheur de ses Sujets. Notre con-
„ duite ne doit donc pas paroître cri-
„ minelle; au contraire elle est digne
„ de louanges, puisque nous n'avons

„ agi que pour le ſervice de Dieu, de „ Sa Majeſté, du Vice-Roi, du peuple „ & de tout le Royaume. Mazaniello „ voyant que tous les aſſiſtans applaudiſſoient à ſon diſcours, continua de la ſorte. „ Ayant eu le bonheur de réuſſir dans mes projets, il ne me reſte „ plus rien à deſirer. Je veux donc retourner à mon premier état, afin „ qu'on voie que ce n'eſt point mon „ intérêt particulier, mais celui du „ peuple qui m'a fait agir. Après avoir ainſi parlé, il déchira ſon habit de toile d'argent, ſe jetta aux pieds du Cardinal & du Vice-Roi, & fit toutes ſortes de ſoumiſſions à ces deux Seigneurs qui ne ſe laiſſerent point éblouir par des apparences trompeuſes. On engagea Mazaniello, parce qu'on ne pouvoit faire autrement, à retenir l'autorité dont il s'étoit mis en poſſeſſion, & le Vice-Roi le traita d'*Illuſtriſſime*. Quand on publioit quelques Ordonnances, les trompettes diſoient, *par ordre de l'Illuſtriſſime Seigneur Mazaniello d'Amalfi, Capitaine Général de Naples.*

Pour être Chef de parti & pour jouir long-temps d'une puiſſance uſurpée; il ne ſuffit pas d'avoir de l'impu-

dence & de l'audace. Il faut encore bien des talents qui manquoient à Mazaniello. Aussi cet homme ne fut que pendant quelques jours l'idole de la populace. Il se rendit odieux par son faste & par ses cruautés. On fut surpris & indigné tout à la fois de voir sa femme, ses sœurs, ses enfans couverts des plus magniques étoffes & chargés de pierreries, se promener en carrosse & faire des visites au Duc & à la Duchesse d'Arcos. On sentoit bien qu'un homme qui entretenoit sa famille d'une maniere si brillante, n'avoit pas envie, comme il le disoit, de redevenir *vendeur de Poisson*. L'orgueil & la cruauté de Mazaniello acheverent d'irriter les esprits. Il alloit à cheval par la Ville, & s'il rencontroit quelques Cavaliers qui ne lui rendissent pas les honneurs qu'il prétendoit, il les menaçoit de leur faire couper la tête. Etant allé un jour chez un Seigneur Napolitain, & ayant demandé où étoit le Maître de la maison, on lui répondit qu'il étoit à la Campagne. ,, Vous aurez soin de l'a-
,, vertir, dit Mazaniello, qu'il vienne
,, demain me baiser les pieds, sans quoi
,, je ferai brûler sa maison. Un homme

enflé de sa fortune, a pour l'ordinaire des domestiques aussi insolents que lui. Marc Vital, Secretaire de Mazaniello, ayant eu quelque dispute avec un des Capitaines du peuple, le menaça de lui faire ôter bientôt la tête de dessus les épaules. L'Officier en courroux, lui passe son épée au travers du corps. Quelques personnes qui furent témoins de cette scene, résolurent de traiter le maître de la même maniere que son domestique. Ceux qui venoient de former ce projet, coururent à l'Eglise des Carmes où étoit Mazaniello. Ils entrerent dans une chambre du Couvent où il changeoit pour lors de chemise, & le tuerent à coups d'Arquebuses. Un Boucher lui coupa la tête, qu'on planta sur la pointe d'une Hallebarde; le corps fut traîné par la Ville, & on cria dans toutes les Places & Carrefours : *Vive le Roi d'Espagne, Mazaniello est mort.* La populace étonnée de cette nouvelle, & se voyant sans Chef, se dissipa bien vîte, & chacun se retira de son côté; mais la Noblesse témoigna sa joie par les plus vifs transports. On vit alors tous les Seigneurs Napoli-

tains ſortir des lieux où ils ſe tenoient cachés, & courir en foule chez le Vice-Roi, pour le féliciter ſur cet événement.

Le Duc d'Arcos dépêcha auſſi-tôt des Couriers pour porter une ſi heureuſe nouvelle en Eſpagne, en Sicile & à Milan. Il fit enſuite publier à ſon de trompettes, que tous les Colonels & autres Officiers ſe tinſſent en ordre avec leurs troupes, avec défenſes, ſous peine de la vie, d'obéir à d'autres qu'à lui ſeul. Tous les complices & les parents de Mazaniello furent pris & conduits en priſon. On arrêta auſſi ſon frere qui étoit allé à Benevent, pour tâcher de ſe ſaiſir du Duc de Matalonne. Le Vice-Roi qui pendant la rebellion, s'étoit toujours tenu dans ſon Palais avec les autres Miniſtres, ſe montra en public, & ſe rendit à l'Egliſe Cathédrale pour remercier le Ciel d'un bonheur ſi ineſpéré. Il ſe tranſporta enſuite à la Place du Marché, où il fit derechef ratifier la déclaration de tous les Privileges que l'Empereur Charles-Quint avoit accordés aux Napolitains. On ouvrit auſſi-tôt les Boutiques; les Soldats Eſpagnols

reprirent leurs postes, & tous les Napolitains rentrerent dans le devoir.

Tout ce que nous avons rapporté de Mazaniello, se passa depuis le 7 de Juillet 1646, jusqu'au 16 du même mois. Ainsi son Empire ne dura que neuf jours ; mais dans ce court espace, il jouit de l'autorité Souveraine dans toute son étendue. Il n'eut pas assez de prudence pour se soutenir dans le haut rang où un excès d'audace l'avoit fait parvenir ; c'est pourquoi sa chûte fut aussi précipitée que son élévation.

Mazaniello avoit rendu des services trop essentiels au peuple pour n'en être pas regretté : on alla chercher son corps, & après l'avoir lavé, on le porta dans l'Eglise des Carmes. Il fut posé sur une espece d'échafaud & sous un dais magnifique. On lui donna hautement le titre glorieux de *Pere de la Patrie & de libérateur du peuple*. Sur le soir, un nombre considérable d'Ecclésiastiques & de Religieux vinrent enlever le Cadavre qui fut porté sur un brancart couvert de velours avec le bâton de Capitaine Général, & toutes les autres marques de cette dignité. Le Convoi passa par les princi-

pales rues de Naples, & on revint ensuite aux Carmes où Mazaniello fut enterré dans le tombeau des Rois, sans que le Vice-Roi ôsât s'y opposer, de peur d'irriter le peuple qui vouloit donner cette derniere marque de reconnoissance à son libérateur.



CONJURATION

de Naples.

L'Elévation du Duc (*a*) d'Anjou sur le Trône d'Espagne, mit presque toute l'Europe en combustion. L'Empire, l'Angleterre, la Hollande, se liguerent contre le nouveau Roi, pour lui enlever sa Couronne; mais Philippe V. ne trouva point de plus cruels ennemis que parmi quelques-uns de ses Sujets. Le Royaume de Naples faisoit partie alors de la Monarchie Espagnole. Quelques Seigneurs Napolitains entiérement dévoués aux intérêts de la Maison d'Autriche n'obéissoient qu'avec peine à un Prince François, & cherchoient à rentrer sous la Domination de leurs anciens Maîtres. César d'Avalos, Marquis del Vasto, étoit un de ceux qui témoignoit le plus d'ardeur 1701.

(*a*) Le Duc d'Anjou, un des petits-fils de Louis XIV. fut appellé à la Couronne d'Espagne par le Testament de Charles II. qui mourut sans postérité.

pour le Gouvernement Autrichien. Il entretenoit des liaiſons avec le Conſeil de Vienne, & exhortoit continuellement l'Empereur à envoyer des troupes en Italie, en aſſurant ce Prince que l'affection de tous les Napolitains pour la Maiſon d'Autriche, étoit ſi conſtante & ſi ſincere, qu'ils n'héſiteroient pas d'en donner les plus fortes preuves, dès qu'ils ſeroient aſſurés d'être ſoutenus.

François Caëtano, Prince de la Cazette & quelques autres Seigneurs, ayant ainſi fait connoître les favorables diſpoſitions où ils étoient à l'égard de Sa Majeſté Impériale, la Cour de Vienne commença alors à former le plan d'une Conjuration, dont le ſuccès auroit fait perdre à Philippe V. le Royaume de Naples. Jean Caraffe & Charles de Sangro qui étoient deux des principaux Conſpirateurs, partirent pour Rome, & allerent voir l'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne. Ils voulurent ſurprendre la confiance de ce Miniſtre, en l'aſſurant qu'ils avoient renoncé au ſervice de l'Empereur, & en faiſant mille proteſtations de fidélité pour le Roi Philippe. Cependant Caraffe écrivit dans les termes les plus preſſans à

Antoine son frere naturel, l'exhortant à se servir du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Comte de Policastro leur frere, afin de l'engager à prendre parti pour S. M. I. Antoine détestant la trahison dans laquelle on vouloit le faire tremper, en instruisit le Vice-Roi. Ce fut ainsi que parurent les premieres indices de la Conjuration.

L'indiscrétion de Caraffe détermina les Conspirateurs à éloigner promptement un homme, dont la présence pouvoit leur devenir extrêmement préjudiciable. Ils l'envoierent à Vienne sous prétexte qu'on avoit besoin de lui en cette Cour pour prendre des mesures avec les Ministres. Sangro demeura à Rome, & supposa une maladie, afin que le long séjour qu'il faisoit dans cette Ville, ne donnât point de soupçons aux partisans de l'Espagne. Pour mieux jouer son personnage, il rendoit publiquement toutes sortes de civilités aux Espagnols, tandis qu'il négocioit secrétement avec les Impériaux. Il n'oublioit rien pour démêler la secrete disposition de chaque particulier, à l'égard du nouveau Gouvernement, & sur les lumieres qu'il pouvoit tirer, il concertoit les mesures nécessaires avec

ses complices : Jerôme Capece, Marquis de Rofrano, qui étoit alors à Rome, fut le premier qu'il essaya de séduire. Comme la fortune de ce Seigneur étoit extrêmement dérangée, l'espérance de rétablir ses affaires, fit accepter avec joie le parti qu'on lui proposa. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la Conjuration, il y attira Joseph Capece son frere. Ce dernier étoit un homme noirci de crimes, d'un caractere fougueux & violent, d'un esprit inquiet & naturellement séditieux. La hauteur avec laquelle il donnoit ses conseils, la chaleur qu'il avoit à les faire exécuter, & l'attention continuelle qu'il apportoit à la suite des affaires, lui en firent abandonner la conduite, & il devint le chef du parti. On le chargea du soin de grossir le nombre des Conjurés. Il fit dans ce dessein un voyage à Naples, où il n'eut pas beaucoup de peine à rassembler ses compagnons de débauches, parmi lesquels se trouverent Barthelemi Grimaldi, François Spinelli, Malika Caraffe, & quelques autres qu'il vint à bout de gagner, en flattant leur ambition par les plus magnifiques promesses. „ Qu'est „ devenu, leur dit-il, cet attachement

„ que vous aviez autrefois pour les
„ Princes de la Maison d'Autriche?
„ Ne vous souvient-il plus du bonheur
„ dont vous jouissiez sous leur Gou-
„ vernement, & comptez-vous trou-
„ ver les mêmes avantages sous une au-
„ tre domination? Ne vous en flattez
„ pas. La perte de vos privileges & de
„ vos libertés, est le moindre des maux
„ que vous ayez à craindre. Si au con-
„ traire vous restez fideles à l'Empe-
„ reur, que ne devez-vous pas atten-
„ dre d'un Prince dont la générosité
„ est une des principales vertus? Ces discours séditieux produisirent leur effet.

Capece après avoir séduit plusieurs Seigneurs Napolitains, se rendit à Vienne, où il déclara que toutes les mesures étoient prises, & que la Conjuration éclateroit, dès qu'on seroit convenu des récompenses que chacun des Conjurés avoit droit d'attendre. Les Ministres de l'Empereur promirent tout ce qu'on voulut, & aussi-tôt les rebelles commencerent à agir pour intimider le peuple de Naples qui est naturellement crédule. Ils publioient que l'Espagnol avoit fait des pertes considérables, que les Grands du Royaume

s'étoient déclarés pour l'Empereur, & que ce Prince paroissoit sur les Frontieres de Naples avec une flotte nombreuse. Enfin ils n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit jetter l'épouvante & la consternation dans l'esprit des peuples. Tous ces faux bruits attiroient des partisans à l'Empereur, sur-tout parmi la populace qui se flatte ordinairement de trouver toutes sortes d'avantages dans le bouleversement de l'Etat.

Les Prêtres & les Moines travaillerent aussi à allumer le feu de la sédition. Ils peignoient la Domination Françoise avec les plus noires couleurs, tandis qu'ils élevoient jusqu'aux cieux le Gouvernement Autrichien. Ils publioient par-tout que le Testament de Charles II. étoit supposé, & qu'on avoit injustement dépouillé l'Empereur du patrimoine de ses ancêtres. En conséquence, ils prétendoient que Philippe V. devoit être regardé comme un usurpateur contre lequel il étoit permis de se révolter. Quelque-uns d'entr'eux pousserent la fureur jusqu'à charger des anathêmes de l'Eglise, & à priver des Sacrements toutes les personnes qui ne vouloient pas s'engager dans la rebellion. Tous les Ecclésiastiques n'abusoient

busoient pas ainsi de leur ministere. Le Cardinal Cantelmi, Archevêque de Naples, fut toujours attaché à son légitime Souverain, & lui donna les preuves les plus éclatantes de fidélité.

Benavidès qui étoit alors Vice-Roi de Naples, se donnoit beaucoup de mouvement pour contenir les peuples dans le devoir. Les Conjurés craignant les effets de son zele & de sa prudence, se haterent d'exécuter leur complot. Ils se rendirent tous à Naples, & s'assemblerent dans des lieux souterrains, pour concerter les mesures qu'ils devoient prendre. Il fut réglé entr'eux qu'il falloit poignarder le Vice-Roi, & s'emparer ensuite du Château neuf. Pour réussir dans ce double projet, ils suborneront le Cocher de Benavidès & les soldats de la Citadelle. Malgré toutes les précautions que prirent les Conjurés, leur secret transpira, & on fut instruit qu'il se tramoit quelque grand dessein contre la Ville de Naples : mais on ignoroit les particularités de cette conspiration. Quelques Moines qui furent soupçonnés, arrêtés & mis à la torture, en dirent assez pour donner de furieuses inquiétudes au Vice-Roi; mais ils ne lui apprirent pas tout ce qu'il auroit vou-

su savoir. Cependant il se tint sur ses gardes, & travailla à découvrir la source du mal pour en arrêter les progrès.

Les Conspirateurs effrayés des précautions que prenoit le Vice-Roi, avancerent le temps où la Conjuration devoit éclater. Au jour marqué pour l'exécution de leur complot, ils se rendirent à l'entrée de la nuit, près de la fontaine de Medina, pour attendre Benavidès qui, selon le rapport de son Cocher, devoit passer en cet endroit. Ceux qu'on avoit envoyés dans la Citadelle, étoient convenus qu'au premier coup de pistolet qu'ils entendroient tirer, & qui serviroit de signal pour annoncer la mort du Vice-Roi, ils prendroient les armes, poignarderoient le Gouverneur du Château, & tireroient un coup de canon pour avertir les autres Conjurés qui étoient répandus dans la Ville. Toutes leurs mesures étoient bien prises; mais le complot fut découvert dans le moment qu'on se disposoit à l'exécuter. Voici de quelle maniere la Ville de Naples fut préservée du plus grand des malheurs.

Joseph Massa, Garde des armes de la Citadelle, & qui devoit les distribuer

aux Conjurés, les tira de l'Arsenal, & les fit porter dans la boutique d'un Armurier du Château, sous prétexte qu'il falloit les nettoyer & les polir. Massa eut l'imprudence de découvrir à cet ouvrier l'état de la Conjuration. Il lui annonça la mort du Gouverneur & la prise de la Citadelle, comme deux choses dont le succès étoit infaillible. L'Armurier saisi d'horreur à la vue des maux qui menaçoient sa patrie, en avertit promptement son frere, qui depuis long-temps étoit lié d'une tendre amitié avec Nicolas Sersale, Précepteur des Pages du Vice-Roi. Ce fut par le moyen de ce Précepteur que Benavidès découvrit la Conspiration. Massa fut arrêté sur le champ, & comme on lui promit sa grace, s'il vouloit tout avouer, il ne fit pas difficulté de trahir ses complices.

Le Vice-Roi assembla son Conseil pour savoir quel parti il falloit prendre dans les circonstances présentes.
„ Il n'est pas temps de délibérer, dit le
„ Duc de Popoli : songeons plutôt
„ à nous mettre en état de défense.
„ L'heure marquée par les Conspira-
„ teurs approche, il faut les prévenir,
„ & les déconcerter par notre prompti-

„ tude. Qu'on s'en repoſe ſur moi, je „ vais mettre nos ennemis hors d'état „ de nous nuire. Auſſi-tôt il ſort de l'Aſſemblée, prend toute la Garde d'Infanterie Eſpagnole qui étoit au Palais du Vice-Roi, la fait paſſer ſur le pont qui communique de la Ville à la Citadelle, s'aſſure du reſte de la garniſon, en la tirant des poſtes qu'elle occupoit pour lui en donner d'autres, & place ſoixante hommes devant la porte de la Citadelle, de maniere que perſonne ne pouvoit entrer ni ſortir. Dans le même-temps deux des Conjurés qui étoient cachés dans l'enceinte intérieure, voyant qu'il y avoit une grande rumeur parmi les Soldats de la garniſon, crurent que l'affaire étoit commencée, & ſauterent, ſans délibérer, hors du rempart ; mais ayant été pris dans le même moment, ils déclarerent tout ce qu'ils ſavoient de la conſpiration.

Ceux qui devoient poignarder le Vice-Roi, ne le voyant point venir dans le lieu où ils ſe tenoient en embuſcade, & n'entendant point le coup de canon que l'on devoit tirer de la Citadelle, remarquant d'ailleurs quelque changement dans la diſpoſition de

la Garde, ne douterent plus que la conjuration ne fût découverte. Sallignet, Bourguignon d'origine, & une des meilleures têtes du parti, voulut persuader à ses complices, que la fuite étoit la seule ressource qui leur restoit; & qu'il falloit attendre une occasion plus favorable: mais la fureur qui transportoit les autres Chefs de la rebellion, leur fit prendre une résolution désespérée. Ils se répandirent dans tous les quartiers de la Ville, en criant de toutes leurs forces: *Vive l'Empereur & la Maison d'Autriche*: ils enfoncerent ensuite les portes des prisons, mirent le feu aux Tribunaux où l'on rendoit la Justice, & porterent par-tout la désolation & le ravage.

Le Vice-Roi avoit bien prévu que les Conjurés voyant leur complot découvert, tenteroient le sort des armes, & employeroient la force ouverte, pour être en état de leur tenir tête, il appella auprès de lui les Seigneurs & les principaux Citoyens de Naples. Tous ceux qui n'avoient point de part à la Conjuration, vinrent trouver le Vice-Roi, lui offrirent leurs secours, & témoignerent qu'ils étoient prêts à répandre jusqu'à la derniere goutte de

leur ſang pour le ſervice de leur légitime Souverain. On délibéra alors ſur les moyens d'étouffer la ſédition ; mais au-lieu de fournir des expédients, chacun expoſoit des difficultés. On ne parloit que du grand nombre des rebelles, de la fureur dont ils étoient animés, du péril qu'il y auroit à les attaquer, à moins que de leur être ſupérieur en forces. Le moindre bruit que l'on entendoit, faiſoit croire que les ſéditeux étoient très-proches, & jettoit toute l'aſſemblée dans une cruelle inquiétude. On ne ſavoit pas même en quel lieu on devoit ſe retirer pour délibérer plus tranquillement. Un événement bizarre en décida. Une vache qui avoit été bleſſée, couroit en furie par les rues de Naples. Animée par les chiens qui la pourſuivoient, elle ſe jettoit avec impétuoſité ſur toute les perſonnes qu'elle rencontroit. Les cris des ſoldats & de la populace la faiſoient courir de côté & d'autre. Tous ceux qui ne ſavoient pas la cauſe de ces clameurs, crurent que c'étoient les ſéditieux qui avançoient. Saiſis d'une terreur panique ; ils ſe jetterent en foule dans les portes du Palais qui étoient à demi ouvertes, & dont ils rompirent

avec violence les leviers qui leur en fermoient le paſſage. Benavidès étonné du bruit qu'il entendoit, transfera le Conſeil dans la Citadelle, & envoya des perſonnes affidées pour examiner les mouvements des rebelles, & l'état véritable des choſes, afin qu'on pût prendre des meſures convenables.

Les ſéditieux qui étoient pour la plupart de la plus vile populace, animés par l'eſpérance d'un riche butin, mettoient à leur tête ceux que le hazard leur préſentoit, & qui avoient aſſez de témérité & d'audace pour accepter le commandement. S'étant armés de pieux, de piſtolets & de tout ce qui tomboit ſous leurs mains, ils ſe jetterent dans les maiſons qui paroiſſoient les plus opulentes, & en tirerent ce qu'il y avoit de plus précieux. Ils ſe livrerent à tous les excès dont eſt capable une populace effrénée. Leurs Chefs employoient les diſcours les plus preſſans pour exciter la colere & le reſſentiment de leurs compatriotes. On repréſentoit aux Napolitains la triſte ſituation d'un Royaume autrefois ſi floriſſant, & qui alloit devenir la proie des Etrangers. „ Il ne tient qu'à „ vous, leur diſoit-on, de garantir la

„ Patrie des malheurs dont elle eſt me-
„ nacée, & de la revoir dans ſon an-
„ cienne ſplendeur. Secondez nos gé-
„ néreux efforts, & aidez-nous à met-
„ tre ſur le Trône un Prince à qui la
„ Couronne appartient légitimement,
„ & de qui vous n'avez à attendre que
„ des bienfaits. C'eſt ainſi qu'ils tâchoient d'éblouir le peuple, en lui promettant un ſort heureux ſous la domination Autrichienne. Un jeune homme appellé Panſicto qui avoit quelque teinture des belles Lettres, voulut employer ſes foibles talents à ſéduire les Napolitains : mais il harangua inutilement. Tous ceux qui s'arrêterent à l'écouter, ne ſe laiſſerent point ébranler par ce diſcours; & ils témoignerent même en préſence du ſéditieux Orateur, qu'ils étoient dans la diſpoſition de demeurer fideles à leur légitime Souverain.

Les Conjurés ayant perdu toute eſpérance de ſoulever le peuple, commencerent à ſe décourager. Mais leur ardeur ſe ralentit entiérement, quand ils virent qu'ils ne pouvoient plus compter ſur le pillage. Ils ſe retiroient peu à peu, lorſque le Prince de Macchia qui les commandoit, & qui vouloit les retenir, promit de leur livrer

dans trois jours toutes les caisses des Banquiers. Il fit publier en même-temps qu'on mettroit le feu aux Maisons des Seigneurs qui n'avoit pas voulu se déclarer pour l'Empereur, & que leurs biens seroient abandonnés aux soldats.

Les Seigneurs Napolitains indignés de ces insolentes menaces, allerent trouver le Vice-Roi pour lui demander la permission de fondre sur les rebelles. „ Seigneur, lui dirent-ils, vo-
„ tre fidélité & votre valeur si souvent
„ éprouvées, ne vous permettent pas
„ de souffrir plus long-temps les dis-
„ cours insensés du chef des séditieux;
„ vous connoissez les projets qu'il mé-
„ dite: c'est à vous d'en prévenir l'exé-
„ cution, & de vous opposer aux en-
„ treprises d'un homme qui a conjuré
„ notre perte. Laissez-nous agir, &
„ permettez-nous d'attaquer un auda-
„ cieux qui ose nous braver. Benavidès ne put s'empêcher d'applaudir à une si noble résolution. Il embrassa tendrement ces généreux soutiens de la Patrie, & loua le courage dont ils étoient animés; mais pour ne rien perdre par trop de promptitude, il jugea à propos de délibérer sur leur proposition. Janvier de Andrea qui étoit un

des membres du Conseil, appuya fortement la demande des Seigneurs Napolitains. „ Une troupe de séditieux, „ s'écria-t-il, nous fait aujourd'hui „ trembler? Ce ne sont point leurs forces, mais la frayeur & la consternation du peuple qui entretient & augmente la hardiesse des rebelles. Ils „ molliroient bientôt, si on les attaquoit avec vigueur. C'est un incendie „ auquel il est facile de remédier dans „ les commencements, mais qui peut „ tout réduire en cendres, si on n'arrête „ ses progrès. Croyez-vous donc qu'on „ aura beaucoup de peine à disperser & „ à détruire avec des troupes réglées un „ parti qui n'est composé que de gens „ sans discipline, sans aucune expérience de la guerre, & qui ne se sont „ rassemblés que dans l'espérance du „ pillage? Il ne faut pas perdre le temps „ en vaines délibérations. Un plus long „ délai ne servira qu'à mettre à une „ épreuve dangereuse la fidélité des „ principaux habitans, sur-tout s'ils „ voient les rebelles soutenus par de „ nouvelles troupes, sans qu'on prenne „ aucune mesure pour s'opposer à leurs „ entreprises. Eh! qui ne sera pas tenté „ de s'enrôler parmi les séditieux, lors-

„ que les Seigneurs les plus considéra-
„ bles du Royaume prendront le par-
„ ti de la retraite, & manifesteront ain-
„ si leur foiblesse? D'ailleurs qui ne
„ croira pas que toute la Ville de Na-
„ ples s'est déclarée pour l'Archiduc,
„ lorsqu'on ne verra personne agir en
„ faveur de Philippe V.? Si nous voulons
„ donc servir efficacement notre légi-
„ time Souverain, mettons-nous à la
„ tête des troupes, & attaquons promp-
„ tement ces rebelles. Pour moi je suis
„ prêt à partager la gloire & le pé-
„ ril avec tous ceux qui marcheront
„ contre les ennemis de l'Etat. Ce discours fit impression sur la plupart des Seigneurs Napolitains, & la chaleur avec laquelle ils embrasserent le sentiment qu'on venoit de leur proposer, marqua la disposition favorable où ils étoient de le suivre.

Le Duc de Popoli parla ensuite d'une maniere bien différente. Ce Seigneur qui passoit pour avoir un jugement solide & une grande expérience dans la discipline militaire, donna de grandes louanges à Janvier Andrea, & à tous ceux qui paroissoient les plus disposés à attaquer promptement les rebelles;

„ Mais il ne faut pas, ajouta-t-il, s'ex-
„ poser aux dangers qu'on ne connoît
„ pas encore. Une valeur téméraire est
„ quelquefois plus pernicieuse que lalâ-
„ cheté même. La crainte, il est vrai,
„ abat les ames foibles : mais les plus
„ grands cœurs se perdent quelquefois
„ par un desir immodéré de la gloire ;
„ des hommes tels que vous, ne doi-
„ vent pas prendre les armes pour faire
„ une vaine parade de bravoure. Quel
„ est le but que vous vous proposez en
„ ce jour? N'est-ce pas de soutenir les
„ droits de votre Souverain, & de ga-
„ rantir la Patrie des malheurs qui la
„ menacent ? Il faut donc employer vos
„ forces à sauver l'Etat, & non pas à
„ vous perdre avec lui par une inutile
„ ostentation de valeur. Ne croyez pas
„ que je cherche à refroidir votre zele ;
„ je serois le premier à l'exciter, si la
„ conjoncture étoit plus favorable,
„ & si je ne craignois d'exposer à un pé-
„ ril certain les plus fermes appuis du
„ Royaume. Voici, selon moi, ce que
„ la prudence nous dicte dans la situa-
„ tion présente. Il faut savoir d'abord
„ le nombre & la qualité des Conspira-
„ teurs. Il sera aisé de détruire leur
„ parti, s'il n'y a que le petit peuple

„ qui ait pris les armes. Si au contraire
„ les principaux habitans, dont le nom-
„ bre eſt fort conſidérable, ſe ſont dé-
„ clarés pour les rebelles ; ce ſeroit une
„ témérité d'expoſer à leur furie la
„ fleur de toute la Nobleſſe, & d'aſſou-
„ vir la rage des ſéditieux par le ſang le
„ plus pur de l'Etat : en nous ſacrifiant
„ mal-à-propos, nous devenons inuti-
„ les à notre Souverain, & nous cou-
„ rons riſque de lui faire perdre un Royau-
„ me que nous pouvons lui conſerver par
„ notre prudence. Le Duc de Popoli conclut ſon diſcours, en priant le Vice-Roi de lui permettre de ſortir de la Citadelle avec quelques Soldats d'élite, pour examiner au juſte l'état de la Ville & la diſpoſition de chacun des habitans.

Benavidès approuva fort le ſentiment du Duc de Popoli, mais il ne voulut pas le charger de la commiſſion qu'il venoit de demander, parce qu'il le deſtinoit au commandement des troupes qu'on devoit envoyer contre les rebelles. Ce fut André d'Avalos qui eut ordre de parcourir la Ville & d'examiner ce qui ſe paſſoit. Il ſe mit à la tête de deux Compagnies de Cavalerie, auxquelles il joignit les Officiers de Quartier, les principaux Citoyens &

tous les Seigneurs qui se trouverent alors à cheval. D'Avalos étant sorti de la Citadelle, le reste de la Noblesse & quelques Officiers firent un corps à part, à la tête duquel ils mirent Joseph Piccolomini, & se rendirent à pied par différentes routes devant l'Eglise de St. Eloi où ils se rassemblerent tous. D'Avalos se faisoit porter en chaise; & tandis que les Officiers de Quartier jettoient de l'argent au peuple, toutes les troupes formoient un concert d'acclamations en faveur de Philippe V. Le peuple accompagna les cris des gens de guerre, & témoigna par les plus vives démonstrations son zele & sa fidélité.

Tandis que d'Avalos parcouroit les différents Quartiers de Naples, on lui vint dire que les Conjurés se disposoient au combat. Cette nouvelle le détermina à ranger sa petite armée dans un lieu appellé *Pennino* où il attendit les rebelles; mais il apprit bientôt que la frayeur les avoit saisis, qu'ils se retranchoient avec beaucoup de soin, & qu'ils paroissoient plus occupés à défendre leurs vies, qu'à attaquer les troupes qu'on envoyoit contr'eux. Plusieurs Officiers conjurerent alors d'Avalos de

ne pas perdre une occaſion ſi avantageuſe. „ Laiſſez-nous combattre, diſoient-ils ; c'eſt le vrai moyen d'étouffer tout d'un coup la ſédition, & de rétablir le calme dans la Ville. Vous voyez que le zele & l'affection des peuples vient d'éclater en faveur du Roi, & que les rebelles ſont dans la plus affreuſe conſternation. Quand trouvera-t-on des circonſtances plus favorables ? Qu'on nous permette ſeulement d'attaquer les ennemis, & nous vous répondons de la victoire.

D'Avalos ne voulut jamais conſentir à tranſgreſſer les ordres qu'il avoit reçus. C'eſt pourquoi ayant repris le chemin de la Citadelle parmi les acclamations du peuple, il vint rendre compte au Vice-Roi de la fidélité des habitans. Il l'aſſura que le nombre des rebelles étoit réduit à peu de perſonnes, qu'ils ne ſongeoient qu'à mettre leurs jours en ſûreté à la faveur des retranchements & des barricades ; qu'enfin ſans l'eſpérance d'un ſecours qu'ils ſe flattoient de recevoir la nuit ſuivante, ils auroient déjà pris le parti de ſe retirer.

Benavidès tranſporté de joie en apprenant ces heureuſes nouvelles, com-

bla de louanges & de careſſes d'Avalos & tous les Seigneurs de ſa ſuite : il auroit bien voulu dès ce moment marcher contre les rebelles ; mais on lui fit ſentir qu'on avoit beſoin de la clarté du jour pour reconnoître ceux qui étoient réellement ennemis de l'Etat, & pour ne pas confondre les innocents avec les coupables. Il ſe rendit à ces raiſons, & on paſſa la nuit dans un auſſi profond ſilence, que s'il n'y avoit rien eu à craindre.

Cependant les Conjurés apprenant par les Coureurs qu'ils envoyoient de côté & d'autre, que leurs camarades venoient en grande diligence à leur ſecours, & qu'ils étoient ſur le point d'arriver, ils ſe ſaiſirent de différents poſtes par où ils crurent que les troupes du Vice-Roi devoient paſſer. Le Prince de la Ricia avoit levé des troupes & fait une grande proviſion d'armes qu'il apportoit aux rebelles. Il apprit à moitié chemin que la Conjuration venoit d'échouer. Ce Prince ſe tira d'affaire par une perfidie. Il écrivit à un des plus zélés ſerviteur du Roi, qu'il conduiſoit un corps de troupes bien armées, qu'on pourroit employer uti-

lement contre les ennemis de l'Etat. Ce fut ainſi qu'après s'être rendu coupable envers ſon Souverain, il ſe déshonora encore par une lâche trahiſon.

Le Vice-Roi ayant fait appeller au point du jour le Duc de Popoli, lui donna le commandement des troupes avec une autorité abſolue. Le nouveau Général ſe mit à la tête de ſa petite armée qui étoit environ de mille hommes, parmi leſquels il y avoit un grand nombre de Seigneurs. Benavidès voyant cette brave Nobleſſe déterminée à répandre ſon ſang pour le ſervice de la Patrie, combla de juſtes éloges le zele & la fidélité des Seigneurs Napolitains. Il leur parla dans les termes les plus obligeans, & dit en adreſſant la parole aux Officiers : „ On ne peut que
„ tirer un bon augure du ſuccès de vos
„ armes, en voyant ſous les étendarts,
„ tant d'illuſtres guerriers qui ne reſ-
„ pirent que la gloire, & dont chacun
„ à l'envi cherchera à ſe ſignaler par
„ d'éclatantes actions. De quoi ne ſera
„ pas capable une armée dans laquelle
„ on compte plus d'Officiers que de
„ ſoldats? Il ne peut rien m'arriver de
„ plus agréable que d'être témoin de

„ votre courage ; c'eſt pourquoi je ne
„ puis conſentir à me renfermer dans
„ la Citadelle, tandis que vous allez
„ expoſer votre vie pour aſſurer la
„ tranquillité & le bonheur de ce
„ Royaume. C'en eſt fait, ma réſolu-
„ tion eſt priſe, & je pars avec vous
„ pour partager vos périls & vos ſuccés.

A peine eut-il ceſſé de parler, que tout le monde lui repréſenta qu'il devoit ſe ménager avec grand ſoin, que ſa perte entraîneroit infailliblement celle du Royaume ; que les rebelles avoient fait de ſa mort un des principaux fondements de la Conjuration ; qu'enfin les intérêts du Prince & le bien de l'Etat exigeoient qu'il mît ſes jours en ſûreté. Benavidès touché de ces raiſons, rentra dans la Citadelle, & le Duc de Popoli ſe mit en marche pour attaquer les rebelles. Il ne diviſa point ſes troupes, & n'en fit qu'un ſeul corps, qu'il fit marcher en ordre de bataille. Il en uſa ainſi, afin qu'étant apperçu d'un ſeul coup d'œil par les habitans, il pût les raſſurer, & décourager en même-temps les ſéditieux, qui, pour la plupart étoient peu aguerris & mal diſciplinés.

Il ne tarda pas à fondre sur les ennemis qui en quelques endroits firent une assez foible résistance. Ils se défendirent assez bien dans les lieux où ils s'étoient fortifiés par de bons retranchements; mais lorsqu'on eut renversé les barricades, ils se retirerent en désordre. La nécessité où le Duc de Popoli fut, de ne pas diviser ses troupes, l'empêcha de se saisir des chemins qui favorisoient leur fuite. Charles Sangro, l'un des principaux Chefs de la Conjuration, se voyant poursuivi, s'étoit sauvé par-dessus le toit d'une maison; mais le pied lui ayant glissé, il tomba, & se fracassa toutes les côtes. On le trouva caché dans un magasin de charbon. Il conjura dans les termes les plus pressans ceux qui l'avoient saisi de le dérober à l'infamie du supplice, en lui permettant de se donner la mort. On n'eut aucun égard à ses prieres. Comme il étoit presque tout nud, on lui mit sur le corps un méchant habit, & on le conduisit en cet équipage au Château neuf avec les autres rebelles qu'on avoit arrêtés.

Le Duc de Popoli voyant que tout

étoit paisible dans Naples, & que la tranquillité y étoit parfaitement rétablie, alla joindre le Vice-Roi pour l'informer de ses heureux succès. Le peuple marchoit en foule devant les vainqueurs, qu'il appelloit *les Peres de la Patrie & les défenseurs de la liberté*. En même-temps il chargeoit d'imprécations tous les Conjurés, & ne prononçoit leur nom qu'avec horreur. Tous les Napolitains poussoient des cris de joie, & remercioient le Ciel d'avoir détourné l'orage qui menaçoit leur Patrie. On faisoit mille vœux pour la prospérité de Philippe V. & de tous les Seigneurs qui venoient d'assurer à ce Prince la possession tranquille du Royaume de Naples. Jamais événement ne fournit la matiere d'un plus beau triomphe & d'une joie plus universelle.

On arrêta plusieurs des principaux Conjurés, & entr'autres Sallignet, ce Bourguignon dont j'ai parlé ailleurs. Il avoit sur lui des lettres de l'Empereur, qui contenoient le nom des Maisons Napolitaines, dont il falloit le plus se défier à cause de leur attachement pour Philippe V. On exécuta plusieurs des

coupables. Sangro eut la tête tranchée devant le Château neuf. On prétend que Joseph Capece se voyant poursuivi par des Soldats, & n'espérant pas de pouvoir échapper, se donna lui-même la mort pour en éviter une plus honteuse. Sa tête fut exposée sur les murailles de la Citadelle ; c'est toute la vengeance qu'on put tirer de lui. Le Prince de la Ricia fut pris sur les frontieres du Royaume. On arrêta aussi les deux Caraffes qui furent mis dans une étroite prison. Il y eut quelques-uns des rebelles qui trouverent le moyen de se sauver & de sortir du Royaume. Cajetan & Jerôme Capece, frere de celui dont je viens de parler, apprirent le mauvais succès de la Conjuration, dans le temps qu'ils étoient prêts à rentrer dans le Royaume. Cette nouvelle leur causa une si grande frayeur, qu'ils ne se crurent pas en sûreté au milieu de leurs amis, à qui ils avoient mis les armes à la main, c'est ce qui fit qu'après les avoir dispersés, ils se retirerent dans l'Etat Ecclésiastique. Cajetan y fut arrêté par les ordres du Pape qui le dépouilla de sa Souveraineté, pour avoir refusé d'obéir au Souverain Pon-

rise. On continua de poursuivre les rebelles qui fuyoient de côté & d'autre. Ce fut ainsi que se termina la Conjuration de Naples, qui auroit fait perdre à Philippe V. un de ses Royaumes, si ce Prince n'eût pas trouvé de puissantes ressources dans l'affection de ses nouveaux Sujets.



CONJURATIONS ET CONSPIRATIONS *EN TURQUIE.*

J'Ai déjà dit ailleurs que les peuples pouvoient être fort heureux ſous une domination Deſpotique ; mais en ſuppoſant dans celui qui gouverne un aſſemblage de certaines qualités qu'on trouve rarement chez les Souverains, & preſque jamais chez les Princes qui ſont revêtus d'une puiſſance ſans bornes. L'hiſtoire des Turcs va nous préſenter dans la plupart des Sultans, des monſtres qui ont été le fléau de l'humanité. Accoutumés à regarder leurs Sujets comme de vils eſclaves, le ſang du peuple ne leur paroît pas aſſez précieux pour qu'ils doivent craindre de le répandre, quand il s'agit de ſatisfaire leur ambition & même leurs caprices. Bourreaux de leur propre famille, ils étouffent tous les ſentiments de la Nature, afin de pourvoir à la conſervation de leur Couronne. Combien

de Princes Ottomans cette barbare Politique n'a-t-elle pas fait égorger? Les cataſtrophes ne peuvent manquer d'être fréquentes dans un pays où les Souverains abuſent ſi furieuſement de leur pouvoir. Auſſi il n'eſt guere de Sultans qui ne montent ſur un Trône enſanglanté. L'Empire Ottoman va nous fournir plus d'un exemple de ces événements terribles. Comme la Religion influe beaucoup ſur le Gouvernement des Etats, il me ſemble à propos de faire connoître le prétendu Prophete dont les Turcs ont adopté la doctrine.

Ce célebre impoſteur qui de ſimple Marchand, devint le Monarque de l'Arabie, ce fondateur d'un Empire floriſſant, & dont les débris ont formé trois Monarchies puiſſantes, ce vaſte génie qui, ſans le ſecours des ſciences humaines, a effacé la gloire des plus habiles Politiques, ce Prophete ſi renommé, Auteur d'une Religion, qui par ſon étendue le diſpute au Chriſtianiſme, ce deſtructeur de tant de Royaumes, qui inonda la terre de ſang, & qui chercha à détruire tout ce que les hommes précédents avoient acquis de lumieres & de connoiſſances, ce monſtre

monſtre & ce grand homme, Mahomet enfin naquit à la Mecque le 9 Avril, l'an de Jeſus-Chriſt 572. Eminah ſa mere étoit veuve depuis deux mois, lorſqu'elle mit au monde cet enfant. Abdol-Motalleb, ayeul paternel de Mahomet, fut obligé de prendre ſoin du fils & de la mere, qui étoient fort mal partagés du côté de la fortune. Leur bien conſiſtoit en quelques beſtiaux, dont toute la famille tiroit ſa ſubſiſtance.

Mahomet reſta chez Halimah ſa nourrice juſqu'à l'âge de ſix ans. Dès qu'il put marcher, on l'envoyoit avec les autres enfans à la ſuite des troupeaux communs du Village, & il portoit avec lui les petites proviſions dont il avoit beſoin pour quelques jours. Il couchoit à l'air, ſelon l'uſage pratiqué en Arabie, où l'on accoutume les enfans à ſupporter la chaleur & à ſe contenter d'une très-légere nourriture. Mahomet après avoir été élevé de la ſorte pendant les ſix premieres années de ſa vie, ſe livra ſans peine aux plus violents exercices, ſous la conduite de ſon oncle Abutaleb. Celui-ci étoit un Chaſſeur déterminé, qui alloit tous les jours attaquer dans les montagnes les animaux

les plus féroces. Tel fut l'école où Mahomet forma sa jeunesse. Une pareille éducation lui procura une vigueur infatigable, une grande connoissance des chevaux & des chameaux, une habileté rare à les gouverner, & beaucoup d'adresse pour tirer des fleches & pour se servir du sabre & de l'épée. Ce fut ainsi que Mahomet fit l'apprentissage du métier de la guerre, & travailla de bonne heure à se mettre en état d'exécuter les vastes projets que son ambition lui inspira dans la suite.

A l'âge de vingt ans ce jeune homme voulant tenter fortune, s'engagea dans les caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas. Il ne tira aucune utilité lucrative des divers voyages qu'il entreprit ; mais il acquit des lumieres & des connoissances, qui convertirent les notions d'un chasseur, ou d'un Marchand en celles d'un grand homme d'Etat & d'un sage Législateur.

Mahomet ayant eu occasion d'aller en Perse pour des raisons de commerce, il y étudia les mœurs du pays, & s'instruisit principalement de la façon dont on y faisoit la guerre. En voyant les abus qui s'étoient introduits dans le

Gouvernement, il conjectura que cette Monarchie autrefois si puissante, ne pouvoit pas long-temps subsister. Après avoir bien examiné la Perse, il passa en Syrie, & redoubla d'attention pour s'instruire de la discipline militaire, du Gouveruement politique & de la Religion, d'un peuple aussi puissant & d'aussi grande réputation que les Romains; mais il fut bien étonné de voir que cet Empire si vanté, n'étoit plus qu'un fantôme de ce qu'il avoit été autrefois. Peut-être forma-t-il dès-lors le projet de réunir les Arabes, & de les employer à la destruction de ces deux Empires, qui ne lui parurent rien moins que formidables.

Enfin Mahomet étant parvenu à l'âge de 28 ans, sans avoir pu s'enrichir que du côté de l'esprit, revint à la Mecque & s'y établit avantageusement. Une jeune veuve pour laquelle il avoit fait quelque négoce pendant le cours de ses voyages, & à qui il rendit un compte aussi exact que désintéressé, conçut la plus vive estime pour les sentiments d'un homme que l'adversité sembloit n'avoir poursuivi que pour rendre sa fidélité plus briliante. Mahomet se trouvoit alors à la fleur de son

âge ; & quoique ſa taille n'eût rien d'extraordinaire, ſa phyſionomie ſpirituelle, le feu de ſes yeux, & la modeſtie qui accompagnoit ſes démarches, firent une telle impreſſion ſur le cœur de cette Dame, qu'elle ſe détermina à choiſir Mahomet pour époux, & à lui donner la préférence ſur pluſieurs autres Arabes qui la recherchoient avec empreſſement. Chadije ou Chadijah, c'eſt le nom de cette riche veuve, fit en ſe mariant une donation de tous ſes biens à Mahomet. Celui-ci ſe livra tout entier à la ſatisfaction de ſon épouſe, & jamais mari ne ſe montra plus tendre ni plus attentif. Chadije de ſon côté ne ſongea qu'à faire la félicité de celui à qui elle venoit de donner & ſa main & ſon cœur.

Mahomet & ſon épouſe vécurent toujours en bonne intelligence, & dans le cours de ſept années, ils eurent cinq enfans, trois garçons & deux filles. Ses trois fils moururent bientôt, & leur mere ne tarda pas à les ſuivre. (*a*) Mahomet fut très-ſenſible à la perte de ſon épouſe & de ſes enfans ; mais com-

---

(*a*) Chadije mourut après ſept ans de mariage.

me il avoit un grand penchant pour les femmes, il ſongea bientôt à ſe remarier. Ses grands biens, ſa bonne réputation, ſa capacité ſinguliere dans le négoce, le mirent à portée d'aſpirer aux meilleurs partis. Il jetta donc les yeux ſur l'une des filles d'Abdallah, ſurnommé Abubeker, qui étoit un des principaux habitans de la Mecque. Mahomet ne trouva pas dans ce ſecond mariage les mêmes douceurs qu'il avoit goutées dans le premier. Aiesha, c'eſt ainſi que s'appelloit ſa nouvelle épouſe, lui cauſa beaucoup de chagrin par ſa coquetterie & par ſes intrigues. Pour s'en conſoler, il profita de la permiſſion que donnoient les Loix de l'Arabie, d'épouſer pluſieurs femmes & de prendre des Concubines.

Nous n'avons vu juſqu'à préſent dans Mahomet qu'un Citoyen paiſible, uniquement occupé des affaires de ſon commerce ou des plaiſirs que procure la ſociété d'un ſexe aimable; nous allons voir maintenant un Impoſteur qui ſe dit inſpiré du Ciel, & qui emploie le fer & la flamme pour obliger les peuples à recevoir ſa doctrine.

Quand Mahomet eut formé le plus hardi projet que puiſſe concevoir l'eſ-

prit humain, il songea aux moyens de l'exécuter. Avant que de se lancer dans le public & d'y prêcher les dogmes qu'il vouloit établir, il travailla à se faire des Prosélytes dans sa propre famille. Zeid, (a) Ali & Abubeker furent les premiers qu'il vient à bout de séduire. Dans un des moments où l'enthousiasme se saisit de l'imagination de Mahomet, il parla en présence de son beau-pere, comme l'auroit pu faire un homme inspiré. Il représenta à Abubeker que les malheurs de la Nation Arabe n'avoient d'autre principe que la corruption du culte de Dieu; que chaque famille & chaque particulier prostituoient leur encens à de vaines Idoles, & que cette abomination avoit pénétré jusques dans le lieu saint. Ce discours fit une vive impression sur le cœur d'Abubeker. Quelques jours aprés celui-ci témoigna à son gendre, qu'il étoit résolu d'embrasser sa doctrine. On sent combien cette déclaration dut être agréable au prétendu Prophete.

Pour voir de quelle maniere Maho-

(a) Zeid étoit cousin-germain & beau-frere de Mahomet. Ali fut dans la suite gendre du prétendu Prophete.

met employoit ſes talents naturels à la ſéduction des peuples, je vais rapporter quelques-uns de ſes diſcours, dont je ſupprimerai pluſieurs répétitions ennuyeuſes, & certains faits qui n'échappent pas communément aux perſonnes dont l'eſprit eſt rectifié par une étude méthodique. Voici à-peu-près comment s'exprimoit cet habile Impoſteur.

„ Citoyens de la Mecque, l'heure eſt
„ venue de rendre compte de votre rai-
„ ſon & de votre valeur. En vain vous
„ avez reçu ces avantages d'un Maître
„ tout-puiſſant, libéral & bienfaiſant,
„ ſi vous ne ſavez pas en faire l'uſage
„ qu'il convient. Je vous avertis de la
„ part de ce Maître. Je ſuis nouvelle-
„ ment chargé de ſa légation, pour
„ vous dire qu'il ne veut plus que vous
„ abuſiez de ſes dons précieux, en ne
„ les employant qu'à des amuſements
„ indignes de lui. Ne laiſſez plus diſ-
„ traire vos cœurs par des plaiſirs ima-
„ ginaires. Ouvrez vos ames pour rece-
„ voir la vérité. Mais ce Mahomet qui
„ vous parle, n'eſt-il pas un homme tel
„ que vous ? Eſtes-vous venus écouter
„ les chimeres de quelque ſonge, des
„ vers rimés par un Poëte adroit, ou de
„ vieux contes des anciennes hiſtoires,

„ amusements frivoles des vieillards &
„ des enfans? Attendez-vous des mi-
„ racles ou des prestiges? Hommes
„ Arabes, écoutez. C'est Dieu qui va
„ parler; c'est lui qui a fait le ciel & la
„ terre, & qui n'ignore rien de ce qui
„ s'y passe. Il connoît le fond de vos
„ cœurs. *Dis-leur* (*a*) Prophete, que
„ dans toutes les Villes qui se sont at-
„ tiré toutes sortes de malheurs par
„ les crimes de leurs habitans, nous
„ n'avons jamais envoyé pour les con-
„ vertir que des hommes semblables
„ aux autres, & que nous avions ins-
„ truits par la révélation. *Dis-leur* qu'ils
„ interrogent les familles de la Loi &
„ de l'Evangile, & qu'ils apprennent
„ d'elles que ces Envoyés n'ont point
„ été des Anges, ou des hommes qui
„ vécussent sans manger. Ils n'ont point
„ été éternels sur la terre, & n'ont
„ point prolongé leur vie au delà du
„ terme déterminé. *Dis-leur*, nous
„ n'en avons pas été moins fideles à

(*a*) C'est une de ces expressions communes dans l'Alcoran, par lesquelles Mahomet faisoit entendre à ceux qui l'écoutoient, qu'il ne parloit plus de lui-même, & que l'esprit de Dieu le transportoit.

„ exécuter ce qu'ils ont promis de no-
„ tre part ; nous les avons toujours dé-
„ livrés, & nous avons perdu les pré-
„ varicateurs & les endurcis ; & main-
„ tenant nous t'envoyons une parole
„ qu'ils ne peuvent pas refuser d'en-
„ tendre. Nous parlons un langage vul-
„ gaire, qui est à la portée du plus foi-
„ ble & du plus fort. Combien avons-
„ nous fait périr de Villes injustes à la
„ place desquelles nous avons fait met-
„ tre d'autres générations ! Quand ces
„ Nations éprouvoient la rigueur de
„ nos châtiments, elles abandonnoient
„ promptement les lieux qu'elles
„ croyoient frappés de notre colere ; mais
„ *dis-leur* que les Anges s'en moquoient.
„ Ne hâtez point votre fuite, enfans
„ d'iniquité, retournez à votre Patrie
„ & à vos demeures paternelles. On
„ vous interrogera sans doute avant
„ que de vous punir. Oh ! malheureux
„ que nous sommes, répondront-ils,
„ nous n'avons point été aussi méchans
„ que l'on nous en accuse ; & ils n'ont
„ point cessé de nous reprocher leur
„ punition comme une injustice, jus-
„ qu'à ce qu'ils aient été renversés &
„ détruits comme une moisson coupée.
„ *Dis-leur*, avons-nous tiré du néant le

„ Ciel & la Terre & tout ce qu'ils con-
„ tiennent, pour un divertiſſement
„ odieux, ſans égard à la Vérité & à la
„ Juſtice? Prophete, fais évanouir le
„ menſonge, fais diſparoître la vanité,
„ perce-les de mille traits; les fleches
„ feront la vérité, & ce ſont les armes
„ que nous te mettrons entre les mains.
„ *Dis-leur*, malheur à vous, à la fauſſe
„ opinion que vous avez de Dieu. Les
„ Cieux & la terre ſont à lui, & rien
„ de ce qu'ils contiennent ne s'eſt en-
„ core laſſé de lui obéir. Le ſoleil & les
„ aſtres n'ont point dédaigné leur ſer-
„ vitude. Ils n'ont point appellé d'au-
„ tres Dieux de la terre pour reſſuſciter
„ les morts. Citoyens, ne voyez-vous
„ pas que s'il y avoit pluſieurs Dieux
„ égaux en puiſſance, ils ſe détruiroient
„ les uns les autres. Mais louange à
„ Dieu, Seigneur de la gloire. Il eſt
„ unique, & nul ne lui demandera
„ compte de ſa volonté, ni de l'uſage
„ de ſon pouvoir; c'eſt lui qui interro-
„ gera les hommes, & qui leur deman-
„ dera raiſon des Dieux qu'ils ont eu
„ l'audace de ſe forger eux-mêmes.
„ C'eſt l'avertiſſement que je vous
„ donne pareil à celui des Prophetes qui
„ ont été avant moi. Il n'y a point d'au-

„ tre Dieu que Dieu, & c'est lui seul
„ que vous devez adorer . . . .
„ Pour vous, Arabes, vous n'êtes qu'un
„ peuple; je ne suis qu'un seul Dieu
„ votre Seigneur, & vous ne devez
„ servir que moi. Les Chrétiens & les
„ Juifs ont divisé leur foi, & ils en
„ rendront compte au dernier jour:
„ jour terrible! où les méchans seront
„ rappellés du néant, non pour vivre
„ comme la premiere fois sur la terre,
„ mais pour être des tisons de l'enfer
„ dans un lieu si profond, que leurs
„ cris épouvantables ne seront enten-
„ dus d'aucun endroit.

L'effet de ce discours fut de persuader cinq Auditeurs nouveaux qu'Abubeker avoit conduits au prétendu Prophete. Encouragé par ce succès, Mahomet commença à parler en public. Ce fut d'abord dans sa maison où les curieux venoient l'entendre, ensuite dans les Places de la Ville où le peuple s'assembloit pour l'écouter; enfin sous le portique du Temple où les Pélerins & les Dévots de profession se trouvoient en plus grand nombre.

Les prédications publiques de Mahomet ne réussirent pas dans les commencements. On étoit bien aise de l'en-

tendre, parce qu'il débitoit des histoires inconnues, & qu'il les narroit d'une maniere agréable; mais les peintures qu'il faisoit du Paradis & de l'enfer touchoient peu ses Auditeurs, parce que la résurrection étoit pour les Arabes un dogme étranger & qui leur parut incroyable. Mahomet gagna donc d'abord très-peu de monde : mais on s'apperçut néanmoins que ses opinions n'avoient pas laissé de se répandre & de faire impression sur les esprits. S'il ne vint pas à bout de les subjuguer entiérement, il réussit du moins à jetter des scrupules dans leurs consciences, à leur inspirer l'amour de la liberté & la haine des étrangers.

Mahomet après bien des prédications, ne comptoit au nombre de ses véritables Disciples, que trente-neuf personnes. Il trouvoit beaucoup d'opposition de la part du peuple qui vouloit continuer le même culte & conserver ses Dieux. Les principaux Citoyens de la Mecque cherchant à gouverner cette espece de République, avoient de leur côté un intérêt sensible à prévenir les desseins de Mahomet, qui sous prétexte d'une reforme dans la Religion, travailloit à se rendre

maître des eſprits, pour les diriger ſelon ſes vues. Un des plus redoutables adverſaires du faux Prophete fut Omar, homme qui jouiſſoit d'une grande réputation parmi les Concitoyens, & qui étoit fort prévenu contre les nouveautés. Il eut un jour diſpute avec Mahomet, & tira ſon poignard pour en frapper le Prophete ; mais on ſe jetta au milieu d'eux, & on les empêcha de s'approcher. Quelque temps après ce même Omar devint un des plus zélés partiſans de Mahomet. Celui-ci pendant trois années de peines & d'un travail aſſidu, n'avoit pu ſéduire que quarante-deux perſonnes, qui étoient à la vérité les plus illuſtres Citoyens de la Mecque, & les plus capables par leur caractere de contribuer au ſuccès de ſon entrepriſe. Mais comme il s'agiſſoit de gagner la multitude, Mahomet redoubla ſes inſtructions publiques, & ne refuſa à perſonne les entretiens particuliers que l'on vouloit avoir avec lui. Toutefois il ne jugea pas que de ſimples paroles fuſſent ſuffiſantes pour porter la conviction de ſa doctrine auſſi loin qu'il le deſiroit. Il y joignit la pratique d'une êxtreme libéralité envers les pauvres, & en fit un précepte qui

oblige chaque Musulman à distribuer pendant sa vie la dixieme partie de ses biens.

Cette obligation de soulager les malheureux, contribua beaucoup à faire valoir la doctrine de Mahomet. Les succès de cet imposteur commencerent à allarmer les Magistrats qui étoient chargés du Gouvernement. On convoqua une assemblée générale du peuple pour y prendre en commun les résolutions qui paroîtroient les plus convenables. Abutaleb, oncle du faux Prophete, défendit avec chaleur les intérêts de son neveu, en soutenant que Mahomet s'étoit toujours conduit en bon Citoyen, qu'on ne pouvoit lui reprocher qu'une particularité d'opinions dont on ne pouvoit se former qu'une idée avantageuse, à en juger par la conduite de ceux qui les avoient embrassées. Il insista ensuite sur la nécessité de garder, à l'égard de ce Citoyen, les regles ordinaires de la Justice, qui ne permettent pas de condamner personne sans l'entendre. Il se trouva quelqu'un qui soutint que Mahomet s'étoit rendu coupable de mort, en attaquant la Religion commune du pays, en tenant des Assemblées particulieres, & en

s'efforçant de soulever le peuple par des harangues publiques & par des écrits séditieux, qui n'étoient propres qu'à répandre dans la société le trouble & la terreur. Il conclut son discours, en disant que la mort de Mahomet étoit le seul moyen de délivrer l'Arabie des malheurs dont elle étoit menacée. La grande considération qu'on avoit pour Abutaleb, empêcha qu'on ne prît un parti violent contre le prétendu Prophete. On se contenta de décider qu'il seroit fait une députation à Mahomet pour l'interroger sur certains points de sa doctrine. Abutaleb frappé du péril que son neveu avoit couru, lui représenta qu'il étoit plus raisonnable d'adopter les opinions reçues, que de soutenir opiniâtrément des sentiments singuliers. Il lui exposa les suites funestes que pouvoit avoir le changement qu'il vouloit introduire dans la Religion, & chercha à l'intimider, en le menaçant de l'abandonner à la discrétion de ses ennemis. Mahomet répondit à son oncle qu'il choisiroit plutôt la mort, que de cesser d'instruire les peuples, parce qu'il étoit obligé d'obéir à Dieu qui l'avoit choisi pour un si glorieux ministere. Abutaleb ne cherchoit qu'à dé-

livrer ſon neveu du péril auquel il le voyoit expoſé; mais il n'avoit aucune envie de l'abandonner en de pareilles circonſtances.

Les Députés qu'on envoya à Mahomet, lui reprocherent de vouloir introduire un culte nouveau, de prêcher la réſurrection des morts qui leur paroiſſoit une doctrine abſurde & incroyable, d'inventer des fables puiſées chez des Nations étrangeres & ſuperſtitieuſes. Ils lui dirent enfin que ſes libéralités, dont le motif étoit peut-être fort louable, pouvoient auſſi paſſer pour une eſpece de corruption pratiquée dans le deſſein de ſurprendre les ſuffrages de la populace. „ C'eſt pourquoi, ajoutoient-„ ils, la conduite la plus convenable à „ un homme ſage, tel que vous l'avez „ paru juſqu'à préſent, eſt celle qui „ donnera le moins d'occaſion au ſcan-„ dale de vos compatriotes & aux ac-„ cuſations de vos ennemis, à moins „ que vous n'entrepreniez de faire des „ miracles publics pour autoriſer vo-„ tre doctrine. C'eſt ainſi qu'en ont „ uſé tous les autres Prophetes. En re-„ fuſant de nous donner cette preuve „ de votre miſſion, vous ne manquerez „ pas d'encourir l'indignation générale,

„ & peut-être les suites d'une accusa-
„ tion capitale devant vos propres
„ Concitoyens. La réponse que Mahomet fit aux Députés, se trouve dans le sixieme chapitre de l'Alcoran. Voici comment s'explique cet habile imposteur. „ Ils ont juré par le serment le
„ plus sacré, que s'ils voyoient un seul
„ miracle, ils croiroient au livre qui
„ t'est adressé : *Réponds*, certes les mi-
„ racles sont au pouvoir de Dieu. Il
„ est le maître de la Nature, quoique
„ les infideles ne le comprennent pas.
„ *Dis-leur*, celui qui fait croître les
„ moissons sur la terre avec quelques
„ gouttes d'eau qu'il y répand des
„ Cieux, celui qui nourrit l'homme
„ avec du pain, dont il fait de la chair
„ & des os, n'est-il pas tout-puissant
„ pour planter un jardin dans le désert,
„ ou pour faire couler les eaux du sein
„ des montagnes? Oui certes, il est
„ tout-puissant, car il renverse la rai-
„ son des infideles, & frappe leurs yeux
„ d'aveuglement, afin qu'ils persévé-
„ rent dans l'erreur qu'ils ont choi-
„ sie & qu'ils ont préferée à la vérité.
„ *Dis-leur*, Prophete, que quand ils
„ verroient descendre les Anges, que
„ quand les morts leur parleroient, &

„ qu'ils verroient toute la nature dé-
„ couverte sous leurs yeux, ils ne croi-
„ roient que par le bienfait de Dieu.
„ Peuples, vous en voyez assez pour
„ vous convaincre; nous n'avons em-
„ ployé les prodiges que pour la ter-
„ reur ou la punition des incrédules.
„ Ne suis-je pas un homme tel que les
„ autres? Dieu m'a-t-il confié le pou-
„ voir de faire des miracles? Je ne suis
„ envoyé que pour vous inviter à choi-
„ sir le bien qui vous est offert, & à
„ craindre le mal qui fera punir les mé-
„ chans. Je ne vous dis que ce qui est
„ enjoint, ce que je dois crier à force
„ de voix à ceux qui voudront m'en-
„ tendre & à ceux qui refuseront de
„ m'écouter.

Cette réponse étoit fort raisonnable dans la bouche d'un homme qui ne s'attribuoit point le pouvoir de faire des miracles. Il ne répondit pas si judicieusement à certaines questions qu'on lui fit par le conseil des Juifs pour sonder l'étendue de ses connoissances. Il ne put se tirer d'affaire qu'en débitant des fables absurdes & extravagantes.

Les Députés qu'on avoit envoyés à Mahomet, retournerent à leurs Chefs qui jugerent que cet imposteur étoit

déterminé à poursuivre son entreprise. On l'auroit mis hors d'état de troubler l'Arabie, s'il n'avoit pas été soutenu par Abutaleb qui avoit beaucoup de crédit parmi ses compatriotes. Mais si on étoit contraint en quelque sorte d'épargner Mahomet, on ne laissoit échapper aucune occasion de chagriner ses Disciples. Ceux-ci se voyant exposés à tous moments aux insultes & aux railleries de leurs Concitoyens, seize d'entr'eux résolurent d'aller chercher dans un autre pays la tranquillité, dont ils ne pouvoient pas jouir dans leur propre Patrie. Mahomet qui ne demandoit pas mieux que de se faire des créatures en différents endroits, & d'étendre sa doctrine, leur accorda volontiers cette permission; il l'accompagna d'instructions nécessaires, & d'une lettre pour le Roi d'Ethiopie chez qui ses Disciples persécutés devoient chercher un asyle. Ce Prince étoit Chrétien, & soit par un motif de charité, soit par déférence aux recommandations du Prophete, il reçut si bien ces fugitifs, que la nouvelle en étant venue à la Mecque, plusieurs de leurs freres prirent le même chemin; de sorte qu'il se trouva dans la suite un assez grand nom-

bre de Musulmans en Ethiopie. C'est cette époque que les Mahométans célebrent encore aujourd'hui sous le nom de premiere Egyre.

Les persécuteurs du Mahométisme voulant en arrêter les progrès, firent un Traité avec toutes les Tribus des Arabes, par lequel on s'engageoit à ne contracter aucune alliance avec les descendans d'Haschem (*a*) & d'Abdol-Motalleb, & à n'avoir aucun commerce avec eux. Par ce Traité les parents de Mahomet, ceux même qui étoient encore opposés à ses sentiments, se virent obligés de sortir de la Mecque & de se retirer dans une Terre d'Aboutaleb peu éloignée de la Ville. Ce fut dans cette espece d'exil que Mahomet accompagné de quelques-uns de ses Disciples, passa les années six, sept, huit & neuf de sa mission.

(*a*) Haschem étoit pere d'Abdol-Motalleb. Celui-ci eut douze fils; le dernier qui s'appelloit Abdallah étoit pere de Mahomet : le cinquieme des fils d'Abdol-Motalleb s'appelloit Abougeher, & fut toujours un des plus mortels ennemis du Prophete. Abbas le neuvieme fils d'Abdol-Motalleb fut la tige de tous les Califes Abassides.

Le généreux parent qui avoit tenu lieu de pere à Mahomet pendant son enfance, qui s'étoit déclaré son protecteur en toutes occasions, qui venoit tout nouvellement de lui donner un asyle, Abutaleb enfin mourut dans la quatre-vingt-troisieme année de son âge, & adopta, à ce qu'on pense, avant que de mourir, la nouvelle doctrine, qu'il n'avoit jamais voulu embrasser pendant le cours de sa vie. Mahomet parut extrêmement touché de la mort de son bienfaiteur : ce qui lui rendit encore cette perte plus sensible, c'est qu'Abusophian son plus mortel ennemi, se trouva par la mort d'Abutaleb revêtu de la principale autorité dans la Ville de la Mecque.

Abusophian anima tellement les Koréisshites contre le Prophete, qu'ils commencerent dès-lors à s'opposer vigoureusement aux progrès de la nouvelle doctrine. Ils y réussirent même si bien que plusieurs des Disciples de Mahomet voyant qu'il n'y avoit rien à gagner avec lui, & qu'au contraire il y avoit tout à craindre, l'abandonnerent lui & sa nouvelle Religion.

Mahomet n'étoit pas homme à se rebuter. Les obstacles ne servoient qu'à

animer son courage. Voyant que ses compatriotes étoient si fort prevenus contre sa doctrine, il jugea à propos de céder au temps & d'attendre des circonstances plus favorables. Il sortit donc de la Mecque, & alla à Taïf dans le dessein d'y faire des Prosélytes; mais les prédications du Prophete ne lui attirerent que des railleries & des insultes qui l'obligerent de quitter cette Ville. Il revint à la Mecque où il continua d'exhorter ses Concitoyens à abandonner le culte idolâtre & à embrasser sa Religion, dont les dogmes principaux établissoient l'unité d'un Dieu & la vérité de sa mission. Il attira à son parti six habitans de Médine, qui étant de retour chez eux, dirent mille biens de la personne & de la doctrine de Mahomet, de sorte que quand il alla dans leur Ville, la plupart des habitans le reçurent avec joie, & parurent disposés à l'écouter favorablement.

L'Imposteur avoit déjà fait de grands progrès. Ils auroient été bien plus considérables, s'il eût pu satisfaire le peuple sur l'article des miracles. Il avoit beau alléguer ses entretiens familiers avec l'Ange Gabriël, tout cela ne servoit à

rien, on vouloit des prodiges. Cette indocilité causoit beaucoup de chagrin à Mahomet : mais il trouva de quoi se consoler dans la dignité de Chef, qui lui fut solemnellement conférée par les (a) Ansariens. Ils lui jurerent foi & obéissance comme à l'Apôtre de Dieu, & s'obligerent à prendre les armes pour soutenir ses intérêts. Mahomet leur fit aussi prêter serment pour leurs femmes, & ils s'engagerent *qu'elles n'associeroient rien à Dieu, qu'elles ne déroberoient point, qu'elles ne commettroient point de fornication, & qu'elles ne tueroient point leurs enfans.*

Après cette formalité, Mahomet leur donna Mosaab fils d'Omar pour les instruire dans le Musulmanisme. Mosaab passa à Médine où il fut d'abord regardé comme un Espion. Il se justifia facilement, & parut devant le Prince du Pays, lui lut quelques versets de l'Alcoran, en fit un illustre Prosélyte, dont l'exemple entraîna un grand nombre

---

(a) *Ansariens* veut dire *Auxiliaires*. On appella Ansariens les premiers habitans de Medine que Mahomet engagea dans son parti, & qui lui furent dans la suite d'un grand secours.

d'habitans dans le parti de Mahomet. Celui-ci jusqu'alors s'étoit contenté de prêcher sa doctrine, en déclarant qu'il n'avoit rien à oppoſer aux perſécutions de ſes ennemis que la patience. Il changea enfin de langage, & ſuppoſa qu'il avoit ordre du Ciel d'exterminer tous ceux qui ne voudroient pas ſe ſoumettre à ſon obéiſſance. Il exigea de ſes Diſciples un nouveau ſerment, par lequel ils s'engageoient à le défendre avec le même zele qu'ils défendroient leurs femmes & leurs enfans. De ſon côté il leur promit de ne les abandonner jamais, & les aſſura que s'ils mouroient à ſon ſervice, le Ciel ſeroit la récompenſe de leur valeur & de leur fidélité.

Mahomet, après une pareille démarche, ſentit bien qu'il ne ſeroit pas en ſûreté à la Mecque; il réſolut donc d'en ſortir & de ſe retirer à Médine. Avant ſon départ, il choiſit parmi les Anſariens douze perſonnes pour gouverner ſous ſes ordres, & pour inſtruire tous ceux qui avoient déja embraſſé, ou qui dans la ſuite embraſſeroient la Religion Muſulmane. Les Koréiſchites, qui craignoient que Mahomet ne leur échappât, réſolurent de l'aſſaſſiner; mais afin que l'on fût dans une eſpece d'impoſ-

d'impossibilité de venger sa mort, on voulut que les meurtriers du Prophete fussent tirés de toutes les différentes Tribus, & que chacun donnât son coup, afin que toute la Nation semblât avoir concouru à la mort de l'Imposteur. Celui qu'on vouloit perdre, ne tarda pas à en être instruit, & songea aux moyens de pourvoir à sa sûreté. Il dit à son disciple Ali : *Mettez-vous dans mon lit & prenez ma robe verte, afin qu'on croie que je suis chez moi. Je ferai dire que je suis malade & que je repose.* Cet artifice réussit. Mahomet se retira dans le temps que ses assassins attendoient son lever pour le faire périr. Ils donnerent d'autant mieux dans le piege, qu'ayant regardé par les fentes de la porte, & ayant apperçu la robe du Prophete, ils crurent que c'étoit lui-même, & ne se douterent pas qu'un autre eût pris sa place.

Ali se leva, lorsqu'il crut Mahomet en sûreté, il avoit tout à craindre qu'on ne se vengeât sur lui de la fuite (*a*) du Prophete. Cependant on ne lui fit au-

(*a*) C'est à cette fuite de Mahomet que commence l'Egyre qui est l'époque des Mahométans.

eun mal. Il resta quelques jours à la Mecque pour rendre les dépôts qu'on avoit confiés à Mahomet. Celui-ci accompagné d'Abubeker, se retira d'abord à la montagne de Thur, où il demeura caché pendant trois jours. Ses ennemis le cherchoient avec soin, & il eut bien de la peine à se dérober à leurs poursuites. Enfin il arriva heureusement à Médine, où il commença à jouir de la tranquillité qui lui étoit nécessaire pour l'execution de ses vastes projets. Il s'occupa d'abord de l'instruction des peuples, & établit quelques cérémonies dans sa Religion. Voyant qu'il ne pouvoit pas subjuguer tous les esprits aussi facilement qu'il l'auroit souhaité, il crut qu'il étoit temps de substituer la force & la violence aux raisonnements & aux discours. C'est pourquoi il avertit ses sectateurs de se préparer à faire la guerre, & à passer au fil de l'épée tous ceux qui ne voudroient pas embrasser sa doctine, à moins qu'ils ne voulussent payer un tribut annuel.

Les Disciples de Mahomet se soumirent sans peine à cet ordre barbare qui leur fournissoit les moyens de s'enrichir. Leur premiere expédition fut la capture d'une caravane qui appartenoit

à des Marchands de la Mecque. De sorte que les Compatriotes de Mahomet furent les premiers contre qui il employa le vol & le brigandage pour les attirer à sa Religion. Cet Imposteur sachant qu'Abusophian, dont j'ai déjà parlé, revenoit de Syrie accompagné de trente hommes qui conduisoient une caravane, mit ses troupes en embuscade pour attaquer le Koréishite & lui enlever ses marchandises. Abusophian en ayant été averti, manda à ceux de sa Tribu le danger où il se trouvoit. On lui envoya promptement neuf cents hommes d'Infanterie & cent de Cavalerie. Les forces de Mahomet étoient bien inférieures, puisque les ayant ramassées, il ne se trouva que cent treize combattans. Cette disposition ne fit qu'animer son courage. Il se mit en marche comptant sur la bravoure de ses soldats, & ceux-ci le suivirent avec ardeur, dans l'espérance que Dieu suppléroit à la foiblesse de leur armée. Pleins de cette confiance qu'inspire le fanatisme, ils fondent sur l'ennemi & le mettent en déroute. Cette victoire peu considérable en elle-même, doit être regardée comme le fondement de toutes celles que Mahomet remporta

dans la fuite : un Général est en état de tout entreprendre avec des soldats qui s'imaginent que la Divinité s'interesse à leur succès.

Pendant le combat, dont je viens de parler, Mahomet etoit resté dans sa tente à prier Dieu ; mais lorsqu'il vit plier ses gens, il se mit à leur tête, jetta du sable aux yeux de ses ennemis, & prononça ces paroles : *Que leurs visages soient troublés & confondus*, & les ayant vivement chargés, il les força à prendre la fuite. Il y eut soixante-dix hommes de tués & autant de prisonniers du côté d'Abusophian. Mahomet ne perdit que quatorze hommes. La nouvelle de cette défaite consterna les habitans de la Mecque, & fit mourir de chagrin (a) Abulahab un des plus grands ennemis du Prophete.

Quand il fallut partager le butin, il y eut une grande dispute dans l'armée des Vainqueurs. Les uns vouloient avoir une part plus considérable que les autres. Pour appaiser ce différent qui pouvoit avoir des suites fâcheuses, Mahomet supposa un ordre du Ciel qui lui prescri-

(a) Il y a dans l'Alcoran un chapitre de malédictions contre Abulahab.

voit de prendre la cinquieme partie du butin, & de partager le reste également à ses soldats.

Après avoir rétabli la bonne intelligence parmi ses troupes, Mahomet les fit marcher contre quelques Juifs de la Tribu de Kainohan dont il prétendoit avoir lieu de se plaindre. On les pressa si vivement qu'ils se rendirent à discrétion. Ils furent heureux d'en être quittes pour la confiscation de leurs biens ; car le vainqueur avoit dessein de pousser plus loin sa vengeance.

Je passe sous silence plusieurs expéditions peu importantes pour venir tout d'un coup à la fameuse bataille d'*Ohud*. Les Koréifshites assemblerent une armée de trois mille hommes & de deux cents chevaux, & Abusophian en fut nommé le Général. Mahomet effrayé d'abord par le nombre de ses ennemis, délibéra pendant quelque temps s'il iroit les attaquer, ou s'il se tiendroit renfermé dans Médine. Il prit le premier parti, & s'avança avec neuf cents hommes d'infanterie, jusqu'à un lieu situé entre la Mecque & la montagne d'Ohud. Il plaça son monde le plus avantageusement qui lui fut possible, & donna bataille. Cinquante Archers de Mahomet trop

autres sur pillage, ne garderent pas leurs postes, & donnerent lieu à celui qui commandoit l'aîle droite des Koreïschites de tomber sur les Musulmans avec avantage. Au milieu de la confusion & du désordre, le bruit se répandit que le Prophete avoit été tué. Cette fausse nouvelle déconcerta tellement les siens qu'ils se laisserent environner de toutes parts. Mahomet fut blessé de deux coups de pierre dont l'un lui cassa deux dents, & l'autre lui fit au visage une égratignure légere. Si Abusofian eût voulu profiter de ses avantages, il lui auroit été facile de défaire entierement les troupes de Mahomet; mais il se contenta de lui demander une Trêve pour toute l'année suivante.

La perte de la bataille d'Ohud donna lieu à bien des murmures: on demanda au Prophete comment il pouvoit se flatter que Dieu se fût déclaré contre les ennemis de son culte. D'autres qui avoient perdu leurs parents & leurs amis dans ce combat, parurent se repentir vivement de s'être engagés dans le parti de Mahomet. Cet Imposteur eut bientôt trouvé de quoi répondre aux uns & aux autres. Il dit aux premiers

qu'il falloit attribuer cette disgrace aux crimes de quelques-uns de ses Disciples, que Dieu séparoit ainsi les bons d'avec les méchans, afin qu'on pût discerner les véritables fideles; & pour arrêter les plaintes des autres, il leur débita la doctrine du *Destin*, en leur représentant que leurs amis seroient également morts, quand ils ne se seroient pas trouvés à la bataille, puisque les jours de tous les hommes étoient si bien comptés, qu'il n'y avoit aucune précaution à prendre pour les prolonger. C'est à la croyance de cette doctrine qu'il faut attribuer l'intrépidité avec laquelle les Musulmans affrontoient les plus grands périls, & qui procura à Mahomet & à ses successeurs de si rapides conquêtes.

Au commencement de la quatrieme année de l'Egyre, le Prophete envoya soixante & dix Ansariens au Prince de Naged, pour l'inviter lui & ses Sujets à embrasser le Mahométisme. Cette députation eut un très-malheureux succès. Le Prince commença par faire mourir celui qui osa lui faire une semblable proposition, & marcha ensuite contre les autres Députés, qui, pour

récompenſe de leur zele, furent tous paſſés au fil de l'épée. Mahomet en conçut un vif reſſentiment. Réſolu de ſe venger, il ſe mit en campagne; mais il ne trouva qu'une troupe de Gaſtanites qui ſe mirent à fuir; dès qu'ils ſurent qu'il approchoit. Un d'entr'eux cependant fut aſſez hardi pour ſe gliſſer dans le camp de Mahomet, qu'il pria, ſous prétexte de curioſité, de lui faire voir ſon ſabre. Le Prophete n'en fit aucune difficulté; mais le Gaſtanite ayant ce cimeterre entre les mains, le dégaîna dans le deſſein de tuer Mahomet. Celui-ci eut le bonheur d'éviter le péril auquel ſon imprudence venoit de l'expoſer.

Abuſophian toujours animé contre les Muſulmans & ſur-tout contre leur Chef, aſſembla une armée nombreuſe composée de pluſieurs Tribus de Juifs, de Kenanites, de Gaſtanites & de Koraïtes, qui tous enſemble faiſoient un corps de plus de dix mille hommes. Une armée ſi conſidérable jetta la terreur parmi les Muſulmans, & le Prophete lui-même en parut tellement allarmé, qu'il jugea à propos de ſe retrancher dans ſon camp; uſage juſqu'a-

lors inconnu chez les Arabes. Ce fut pourquoi on appella cette expédition, *la guerre des fossés.*

Mahomet fut assiégé dans son camp pendant vingt jours qui se passerent en escarmouches. Amru qui passoit pour le meilleur homme de cheval de son temps, voulut donner un spectacle aux deux armées, & des marques de son adresse & de sa valeur. Il courut à toute bride sur le bord du retranchement de Mahomet, & invita le plus brave des ennemis à un combat singulier. Ali, quoique neveu d'Amru accepta le défi. Avant que de combattre, ils jurerent qu'ils ne s'épargneroient point. Ils se tinrent parole. Ali remporta toute la gloire du combat. Ce succès fut l'avant-coureur de la déroute entiere de l'armée d'Abusophian. Mahomet remporta une victoire d'autant plus remarquable, selon les Musulmans, que ce fut Dieu lui même qui, pour épargner le sang des fideles, la leur procura par un vent impétueux qui renversa les tentes & les ouvrages des Koréishites, & les obligea eux & leurs Alliés à se retirer confusément chacun dans leur pays.

Mahomet sut profiter de sa victoire. Il supposa un ordre du Ciel d'aller at-

taquer la Tribu des Koraïtes. Après avoir pris avec son gendre Ali les mesures convenables pour faire réussir cette expédition, il marcha contre ses ennemis, les tint assiégés pendant vingt-cinq jours, & les pressa si vivement, qu'ils furent obligés de se rendre à discrétion. Ces malheureux, au nombre de sept cents, se flattoient que le vainqueur se contenteroit de prendre leurs biens, & leur accorderoit la vie ; mais ils furent trompés dans leur espérance. Mahomet affectant de ne vouloir pas décider du traitement qu'on devoit leur faire, en chargea Saad, un de ses Lieutenans qu'il savoit animé contre les Koraïtes, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue pendant *la guerre des fossés*. Le vindicatif Saad ordonna que tous les hommes fussent décolés, les femmes & leurs enfans menés en servitude, & leurs biens distribués aux vainqueurs. Cet ordre barbare fut exécuté, & Saad mourut de sa blessure, aussi-tôt qu'il eut assouvi sa vengeance. Il se trouva parmi les Esclaves une fille d'une rare beauté qu'on présenta à Mahomet, & qu'il mit au nombre de ses Concubines. On lui fournit encore de quoi satisfaire sa passion amoureuse dans la personne

de Giowaira, fille d'un des Principaux de Moſtalek. Le voluptueux Prophete épouſa cette jeune perſonne, & relâcha pour l'amour d'elle une centaine de ſes parents qui avoient été faits priſonniers dans un combat que Mahomet venoit de livrer aux Motalekiſtes.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là qu'Aiesha la plus jeune des femmes du Prophete, fut ſoupçonnée d'entretenir un commerce criminel avec un jeune homme qui la ſuivoit par-tout. On conſeilla au mari de répudier une épouſe qui le déshonoroit. Le Prophete qui ne pouvoit ſe réſoudre à ſe défaire d'une femme qu'il aimoit tendrement, & qui vouloit en même-temps mettre ſon honneur à couvert, ſe comporta d'une maniere fort adroite dans une affaire ſi délicate. Il ſuppoſa une révélation du Ciel par laquelle Aiesha étoit pleinement juſtifiée, & fit donner quatre-vingt coups de fouet à ceux qui lui avoient conſeillé de répudir ſa femme.

Toutes les entrepriſes du Prophete étoient ſuivies du plus heureux ſuccès. Voulant profiter de ſon bonheur & de la confiance que ſes troupes avoient en lui, il marcha avec quatorze cents hommes vers la Ville de la Mecque. Les

habitans lui signifierent qu'ils étoient résolus de ne point lui en permettre l'entrée. Mahomet leur représenta qu'il n'avoit entrepris ce voyage que pour faire ses dévotions dans leur Ville. Les Mecquois ne se laisserent point éblouir par ce spécieux prétexte; cependant comme ils craignoient d'être forcés, ils proposerent une Treve que le Prophete accepta au grand déplaisir de ses troupes qui comptoient s'enrichir par le pillage. Voici quelles furent les conditions du traité. On convint de part & d'autre que, s'il se trouvoit quelqu'un parmi les Mecquois qui voulût se joindre à Mahomet, il pourroit alors le faire en toute liberté; que pareillement ceux de l'armée de Mahomet qui voudroient se retirer à la Mecque parmi les Koreishites, pourroient le faire librement: mais que, si dans la suite quelque habitant de la Mecque venoit à passer dans l'armée de Mahomet, celui-ci seroit obligé de le rendre: enfin que Mahomet & ses gens pourroient aller & venir dans la Ville, pourvu qu'ils y vinssent sans armes, & qu'ils n'y restassent que trois jours chaque fois. Il n'y eut que les Soldats du Prophete qui ne furent pas contents de ce traité pour

les raisons que je viens de dire; mais ils trouverent bientôt après de quoi se dédommager dans l'expédition que leur infatigable Général méditoit contre les Juifs de Chaïbar. Il alla assiéger leur Ville dont il se rendit maître après un siege de dix jours. La prise de cette Place procura à Mahomet une nouvelle femme en la personne de Safia, fiancée pour lors à un Prince de ce canton. Elle ne balança pas à rompre ses engagements pour s'attacher au Conquérant de l'Asie.

Après la prise de Chaïbar & de quelques autres Villes qui appartenoient aux Juifs, Mahomet reprit le chemin de Médine, où il trouva ceux de ses Disciples qui au commencement de sa mission, s'étoient refugiés en Ethiopie. Il eut une joie extrême de les revoir, & en reconnoissance du zele qu'ils avoient témoigné pour ses intérêts, il les fit entrer dans le partage du butin qu'il venoit de faire à Chaïbar.

Al-Nagiash, Roi d'Ethiopie, entretenoit avec le Prophete une amitié si intime, que ce Prince ne crut point déroger à sa dignité, en épousant pour Mahomet une fille d'Abusophian, veuve d'Abdolla qui s'étoit retiré avec son

époux en Ethiopie. Le Prophete qui songeoit toujours à se rendre maître de la Mecque, contracta cette alliance pour se rendre favorable le Chef des Koréishites, dans l'espérance qu'Abusophian respecteroit en la personne d'un gendre le plus redoutable de ses ennemis.

Mahomet après avoir étendu ses Conquêtes & amené les habitans de plusieurs Cantons de l'Arabie à sa doctrine, envoya des Ambassadeurs à tous les Princes ses voisins, pour les inviter à embrasser le Musulmanisme. Cosrou, Roi de Perse, fut le premier qui reçut cette invitation ; mais bien loin d'y répondre favorablement, ce Prince hautain déchira la lettre, indigné *de ce qu'un de ses Esclaves osoit lui écrire*. Il s'attira la malédiction du Prophete qui ne répondit autre chose à ce mépris, sinon que *Dieu déchireroit le Royaume du Persan, comme celui-ci avoit déchiré sa lettre*. Le second à qui Mahomet écrivit, fut Héraclius, Empereur des Romains, qui reçut fort bien l'Ambassadeur du Prophete, & le renvoya chargé de présents. Le troisieme fut le Prince des Coptes Al-Mokawkas qui gouvernoit l'Egypte sous Héraclius,

& qui se fit ensuite Musulman, sous le Calife Omar. Comme il connoissoit le penchant de Mahomet pour le sexe, il lui envoya une jeune fille d'une grande beauté, nommée Marie. Ce présent fut très-agréable au Prophete, qui préféra la belle Copte à toutes ses autres femmes. Le quatrieme fut le Roi d'Abyssinie qui avoit déjà embrassé le Mahométisme. Le cinquieme fut Al-Haret, Prince Gassanite, qui regnoit sur une partie de l'Arabie. Il répondit qu'il iroit rendre visite au Prophete, apparemment avec une armée, puisque Mahomet s'en fâcha. Le sixieme fut Howada, Roi de l'Yemen; il refusa d'abord de se rendre auprès du Prophete qui l'en prioit par sa lettre. Il s'y rendit néanmoins depuis, & fit profession du Musulmanisme; il abandonna cette Religion, dès qu'il fut retourné dans ses Etats. Le septieme fut Mondar qui étoit Roi d'Alhahraim sur le Golfe Persique. Il embrassa la Doctrine du Prophete, & tous ses Sujets suivirent son exemple.

L'année 8 de l'Egyre, Mahomet envoya contre les habitans de Muta, Ville de Syrie, sous la domination des Romains, un corps de trois mille

hommes, à qui il donna pour Généraux Zaïd, Giafar & Abdolla, afin que si le premier venoit à être tué, il fût remplacé par le second, & si celui-ci avoit le même sort, le troisieme lui succédât. Les Arabes prétendent que l'armée ennemie étoit de cent mille hommes, ce qui n'est pas croyable; mais il paroît qu'elle étoit beaucoup supérieure pour le nombre à celle des Musulmans. Ceux-ci néanmoins resterent vainqueurs après un combat fort opiniâtre. Les trois Généraux que Mahomet avoit nommés ayant été tués, avant la fin de l'action, Chaleb fut élu en leur place par un consentement unanime de toute l'armée, & montra par son habileté & sa valeur qu'il étoit digne d'un tel choix. Il revint à Médine avec ses troupes victorieuses, & après avoir attendri Mahomet par la relation qu'il lui fit de la mort de ses trois Généraux, il en reçut le surnom d'*Epée de Dieu*.

Les Koréishites s'étant avisés de rompre la Treve qu'ils avoient faite avec Mahomet, Abusophian pour prévenir les suites de cette rupture, alla lui-même à Médine dans l'espérance d'appaiser son gendre & de trouver

dans la personne de sa fille une intercession efficace auprès du chef des Musulmans ; mais après avoir pressé inutilement Mahomet de lui rendre une réponse favorable ; il s'en retourna à la Mecque aussi mécontent de son gendre qu'indigné contre sa fille, qui à peine avoit daigné lui parler, & qui avoit osé lui reprocher *qu'il étoit idolâtre, & que son mari étoit l'Apôtre de Dieu.*

Le Prophete ne laissa pas échapper une si belle occasion de se rendre maître de la Mecque. Il fit ses préparatifs si secrétement, qu'il arriva, pour ainsi dire, aux portes de cette Ville, avant qu'on eût eu avis de son départ de Médine. Il ne tint pourtant pas à Hateb, un des Chefs de l'armée Musulmane, que les Mecquois ne fussent avertis à temps de ce qui se tramoit contre eux. Touché des malheurs que sa Patrie alloit essuyer, il avertit les Koréisshites des desseins de Mahomet. Afin que sa lettre leur parvînt plus sûrement, il en chargea sa servante qui se mit aussitôt en chemin. Mahomet instruit de cette manœuvre, fit arrêter la fille & intercepta la lettre. Il envoya chercher Hateb, & lui demanda pourquoi il s'étoit rendu coupable d'une si noire tra-

hiſon. Hateb ſe juſtifia le mieux qui lui fut poſſible, & obtint le pardon de ſa faute.

Mahomet étant à une journée de la Mecque, fit camper ſon armée qui étoit de dix mille hommes, donna la garde du camp à Omar, ordonna qu'on tînt allumés des feux pendant la nuit, & qu'on diſposât les Gardes de telle maniere que perſonne ne pût entrer dans la Ville : All-Abbas, oncle de Mahomet, étoit reſté à la Mecque, quoiqu'attaché à la Doctrine de ſon neveu. Il perſuada à Abuſophian d'aller trouver le Prophete, de lui rendre hommage comme à ſon légitime Souverain & d'embraſſer ſa Religion. Abuſophian ſuivit ſes conſeils, & ſe mit en chemin avec All-Abbas. Ce dut être une grande ſatisfaction pour le Prophete de voir à ſes genoux ſon plus mortel ennemi, & de le forcer à ſe ranger parmi ſes Sectateurs.

Mahomet après avoir ainſi gagné le Chef des Koreïſshites, s'avança vers la Mecque & en fit le ſiege. Lorſqu'il ſe fut rendu maître de cette Place importante, il ſongea d'abord à abolir entiérement le culte des Idoles, & renverſa pour cet effet tous les ſimulacres qui

avoient été l'objet de la vénération des Idolâtres. Après s'être acquitté de ces fonctions Religieuses, il ordonna qu'on fît mourir quelques personnes qui avoient témoigné le plus d'emportement contre lui. Ces malheureuses victimes de la vengeance du Prophete étoient au nombre de dix, six hommes & quatre femmes. La plupart se déroberent à la mort en embrassant le Musulmanisme.

Après que Mahomet eut mis ordre à tout dans la Ville de la Mecque, il envoya Chaleb avec des troupes pour inviter les habitans des Cantons voisins à se soumettre à son Empire & à sa Religion. Mais il lui défendit d'employer d'autres voies que la persuasion & la douceur. Chaleb ne se conforma point aux intentions de son Maître. Pour venger la mort d'un de ses oncles tué par les Giadimites, il passa ces malheureux au fil de l'épée, quoiqu'ils fussent venus à sa rencontre, & qu'il leur eût promis de leur laisser la vie & la possession tranquille de leurs biens, pourvu qu'ils embrassassent le Mahométisme. Le Prophete désapprouva hautement l'action de son Officier, & prit Dieu à témoin de son innocence à cet égard.

Pour réparer en quelque ſorte le mal qui avoit été fait, il envoya ſon gendre Ali vers la Tribu qu'on venoit de traiter ſi cruellement, & donna ordre de payer aux parents des morts le prix du ſang qui avoit été répandu. L'équité demandoit qu'on punît ſévérement l'auteur de cet affreux carnage; mais Mahomet ne voulut pas perdre un homme qui lui avoit rendu de grands ſervices, & qui pouvoit encore lui en rendre dans la ſuite.

Le Chef des Muſulmans étoit obligé d'avoir toujours les armes à la main. Il avoit ſans ceſſe des ennemis à combattre. Pluſieurs Tribus réunirent leurs forces ſous un Chef nommé Malec, dans le deſſein d'arrêter les conquêtes du Prophete & de ſe ſouſtraire à ſa domination. Mahomet ſortit de la Mecque pour les aller attaquer avec un corps de douze mille hommes. Les deux armées ſe rencontrerent dans la vallée d'Honaina. Celle de Mahomet étoit beaucoup ſupérieure par le nombre; auſſi crut-il qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour mettre en fuite ſes ennemis; mais il eut la mortification de voir ſes troupes en déroute dès le premier choc. Il mit toute ſon habileté en uſage pour

les rallier, & en étant venu à bout, il donna sur les ennemis avec tant d'impétuosité, qu'il les obligea de fuir à leur tour. Après cette victoire, il vint assiéger Taïf, & ne put s'en rendre maître. Il leva le siege, & se retira à une Ville voisine où il avoit laissé le butin qu'il venoit de faire à la bataille d'Honaina. Ceux sur qui on avoit fait ce butin, envoierent des Ambassadeurs à Mahomet pour le prier de leur rendre leurs femmes & leurs enfans avec tout ce qui leur avoit été pris. Il garda les biens & rendit le reste. Le Général Malec obtint la restitution de tout ce qu'on lui avoit enlevé en embrassant la Religion de Mahomet. Le partage du butin dont nous venons de parler, causa de grandes disputes dans l'armée des Musulmans; mais le Prophete vint à bout de calmer les esprits.

L'année IX. de l'Egyre est célebre par les différentes Ambassades que les Princes de l'Arabie envoierent à Mahomet, tant pour le féliciter sur ses conquêtes, que pour se reconnoître ses Tributaires. Ils virent bien qu'ils n'étoient pas en état de résister à un ennemi si puissant; ainsi ils aimerent mieux se soumettre de bonne grace que

de s'expofer à une guerre dont les fuites pouvoient leur être funeftes.

Lorfque Mahomet eut fubjugué prefque toute l'Afie, il forma le deffein de conduire en Syrie fes troupes victorieufes & d'attaquer les Romains. Il ne cacha point, comme à l'ordinaire, à fes foldats, les fatigues & les périls auxquels cette expédition devoit les expofer ; auffi parurent-ils fort mécontents : mais les principaux Officiers montrent beaucoup de zele & d'ardeur pour une entreprife dont le fuccès devoit les couvrir de gloire. Ayant ranimé par leur exemple le courage des foldats, Mahomet fe mit en campagne dans les plus fortes chaleurs de l'Eté avec vingt mille hommes d'Infanterie & dix mille de Cavalerie. Après plufieurs jours de marche, il arriva dans la Ville de Tabuc appartenant à l'Empereur Grec, dont il fe rendit maître, & où il reçut les députations de plufieurs Princes Chrétiens, qui s'engagerent à lui payer un tribut annuel, pourvu qu'il les laifsât paifibles poffeffeurs de leurs Etats. Ce fut ainfi qu'un Négociant de la Mecque alla braver jufques fur le Trône les fucceffeurs des Céfars.

Mahomet après son expédition de Syrie, revint à Médine, où il trouva des Envoiés de la Ville de Taïf qui offroient de se soumettre à son Empire, pourvu qu'il leur laissât la permission de rendre un culte Religieux à leur Idole favorite. Le Prophete n'y voulut jamais consentir, & exigea une soumission pure & simple à sa doctrine. Le pouvoir de Mahomet étoit devenu si formidable que personne n'osoit lui résister, de sorte qu'il acheva d'établir son Empire & sa Religion dans toutes les Provinces de l'Arabie. Après avoir pris les mesures nécessaires pour se maintenir dans ses conquêtes, il vint à la Mecque pour y faire le Pélerinage que lui-même avoit institué. Il ajouta quelques cérémonies à celles qu'il avoit d'abord établies, adressa plusieurs exhortations aux peuples qui étoient accourus pour voir leur nouveau maître, & s'en retourna ensuite à Médine. Ce voyage de Mahomet à la Mecque, est nommé par les Musulmans *le Pélerinage d'Adieu*, parce que ce fut le dernier que fit le Prophete.

Enfin Mahomet acheva d'établir son Empire & sa Religion dans toutes les Provinces de l'Arabie, où il envoya

ses Lieutenans pour y gouverner en son nom, & pour abolir l'ancien culte. Le Prophete s'étoit toujours ressenti d'un (a) poison qu'il avoit pris autrefois. Ses douleurs redoublerent & furent accompagnées d'une grosse fievre. Pendant les premiers jours de sa maladie, il ne discontinua pas de se rendre à la Mosquée aux heures de la priere. Voyant que son mal augmentoit, il fit venir les principaux des Ansariens, & leur recommanda ces deux choses, 1°. de ne souffrir aucun Idolâtre dans l'Arabie. 2°. d'accorder à ceux qui embrasseroient sa Religion, les mêmes privileges dont ils jouissoient eux-mêmes. Etant tombé bientôt après en délire, il demanda une plume & de l'encre pour écrire, disoit-il, un livre dont la lecture devoit préserver ses Disciples de toutes sortes d'erreurs. Mais Omar défendit qu'on en apportât, en disant que *l'Alcoran suffisoit*. Après quinze jours

(a) Une Juive de Chaïbar voulant éprouver si Mahomet étoit Prophete, empoisonna une épaule de mouton qu'on devoit servir sur la table de Mahomet. Celui-ci ne s'apperçut que la viande étoit empoisonnée, qu'après en avoir mangé un morceau.

jours de maladie, Mahomet mourut à Médine dans la soixante-quatrieme année de son âge. La plupart de ses Sectateurs ne vouloient pas croire qu'il eût cessé de vivre, ni permettre qu'on l'enterrât. Omar qui étoit de cet avis, déclara, en tirant son sabre, qu'il puniroit quiconque s'aviseroit de dire que Mahomet étoit mort. Mais Abubeker ne voulut pas laisser Omar ni la populace dans cette folle persuasion. Il prouva par des passages de l'Alcoran que Mahomet devoit mourir, ainsi que les autres hommes, & fit revenir tous les assistans de leur ridicule erreur. Il y eut quelques contestations au sujet du lieu où l'on devoit inhumer le corps du Prophete, il fut enfin enterré dans la chambre de sa femme Aiesha où il avoit voulu mourir. Bien des gens croient encore que le corps de Mahomet ayant été enfermé dans un cercueil de fer & transporté dans un Chapelle, dont les murailles étoient revêtues de pierres d'Aimant, le cercueil étoit demeuré suspendu dans l'espace vuide de la Chapelle par l'effort respectif de toutes ces pierres. Quoique plusieurs Ecrivains aient réfuté cette fable, elle trouve

encore croyance dans la plupart des esprits. Après avoir rapporté les principales actions de la vie de Mahomet, il ne sera pas, je crois, hors de propos, de faire connoître en quoi consiste la Religion qu'établit ce célebre Imposteur. Toute sa Théologie peut se réduire à trois points principaux. Le premier est de *croire la vérité*, c'est-à-dire, l'existence & l'unité de Dieu, à l'exclusion de toute autre puissance qui puisse partager ou modifier son pouvoir & sa volonté ; ce que Mahomet rejette en général sous le nom d'*Association*, comme l'idée la plus basse & la plus indigne qu'on puisse se former de la Divinité. Le second est de croire que Dieu, Créateur universel, est tout-puissant, connoît toutes choses, & punit le vice, récompense la vertu non-seulement en cette vie, mais encore après la mort, parce que tous les hommes ressusciteront & comparoîtront devant lui pour y subir le jugement qu'il portera de toutes leurs actions. Le troisieme est de croire que Dieu, pitoyable envers les hommes qui se perdent, faute d'une instruction qui pourroit les retirer du vice & leur faire connoître la Vérité,

a dans les derniers temps, spécialement & personnellement suscité Mahomet pour être son Prophete, & pour apprendre aux hommes les moyens de plaire à Dieu, de parvenir à la récompense des bons, & d'éviter la punition des méchans.

Mahomet a adopté, comme on voit une grande partie des vérités fondamentales du Christianisme, puisqu'il admet l'unité de Dieu, la nécessité de l'aimer, d'obéir à ses loix, la résurrection des morts, le jugement dernier, les récompenses & les châtiments. Il a aussi reconnu la Vérité de la Mission de Jesus-Christ, sa naissance d'une Vierge, ses miracles & la sainteté de sa Doctrine; mais il a rejetté le Dogme de l'Incarnation du *Verbe*, qui fait un Dieu d'un véritable homme, & cet autre Dogme qui distingue le même Dieu de son Fils & de son Esprit pour en faire trois différentes personnes. Selon Mahomet, c'étoit méconnoître la simplicité de l'Etre Divin, que de donner au Pere un Fils & un Esprit autre que lui-même. N'ayant pu s'imaginer que la Justice de Dieu pût imputer aux descendans du premier homme, un péché qu'ils n'avoient pas commis, il n'a point conçu que la sa-

tisfaction de Jesus-Christ fût nécessaire pour purger le genre humain d'aucune tache originelle : il aboli le culte des images qu'il regardoit comme une *Association* des Saints à la Divinité, croyant que c'étoit faire injure à Dieu que d'associer quelqu'un à sa puissance. Il ne distinguoit point l'ame du reste de la substance matérielle, si ce n'est en supposant que Dieu l'a rendue vivante & capable de toutes ses fonctions animales & raisonnables.

On voit que cet Imposteur pour bâtir son systême, a pris beaucoup de chose dans la Religion des Juifs & des Chrétiens. Il haïssoit cependant les uns & les autres. Il imputoit aux premiers la corruption du texte de la Loi par principe de haine contre les autres Nations, par le motif de l'orgueil & de la vanité qui les faisoit se préférer à tous les peuples du monde, & par celui de l'avarice qui les portoit à des usures énormes, pour dépouiller les autres hommes de leurs biens, loin d'exercer la charité & la compassion qui sont les vertus les plus nécessaires à la Société, & qui leur avoient été si recommandées dans la Loi. Il accusoit les Chrétiens d'avoir corrompu le texte de

l'Evangile par le principe des divisions extraordinaires qui regnoient entr'eux, & dont le premier effet, après les persécutions réciproques, avoit été l'altération d'un livre qui n'enseignoit que des vérités très-simples, ne recommandoit que la paix & l'union, & condamnoit également les animosités & les opinions extrêmes de tous les partis. Tels étoient les reproches que cet Imposteur faisoit aux Juifs & aux Chrétiens.

La Religion Musulmane oblige ses Sectateurs à des prieres fréquentes, qui exigent beaucoup de précautions pour les faire avec régularité. La principale est d'observer la situation du Temple de la Mecque, vers lequel celui qui prie, doit avoir la face tournée. Du haut d'une Tour de la Mosquée, on invite les fideles à la priere par ces mots : *Dieu est grand, Dieu est grand, il n'y a point de Dieu que Dieu, Mahomet est l'Apôtre de Dieu.*

On sait que la Circoncision est en usage parmi les Musulmans. Elle l'étoit auparavant chez les Orientaux & chez les Egyptiens qui la regardoient comme une précaution nécessaire dans les pays chauds pour prévenir certains ac-

cidents de maladie, d'incommodité ou de malpropreté auxquels la Circoncision remédie d'une maniere efficace. Ce fut aussi pour des raisons de santé, que Mahomet défendit de manger certaines viandes. On conçoit que les cochons ne peuvent jamais être bien nourris dans un pays où les récoltes ne sont rien moins qu'abondantes, & fournissent à peine à la subsistance des habitans. Comme les bois sont rares en Arabie, aussi-bien que les pâturages & les racines, il ne se trouve dans cette contrée aucune espece de nourriture propre aux pourceaux, d'où l'on doit conclure que ces sortes d'animaux doivent être très-mal nourris. Par conséquent, loin que la chair en soit délicate & voluptueuse, ou qu'elle puisse servir à assaisonner les autres viandes, elle doit être très-méchante au goût & très-nuisible à la santé. Outre la disposition prochaine que les pourceaux ont à la ladrerie, qui peut augmenter & devenir effective par le défaut d'aliments convenables à leur espece, & se communiquer aux autres bestiaux, & principalement aux hommes qui s'en nourrissent, la salure des eaux & des aliments, dont on use en Arabie, doit

rendre les habitans très-susceptibles de toutes les maladies de la peau & par conséquent de la ladrerie.

Mahomet mourant consulté par ses Disciples sur ce qu'il y avoit de plus essentiel dans les commandements qu'il leur laissoit, recommanda la paix, & leur dit que le meilleur moyen de la conserver, étoit de donner une attention perpétuelle à la propreté, & de prendre la précaution de renfermer & de séparer leurs femmes. Voici comment M. de Boulainvilliers explique le rapport qu'il y a entre ces choses qui paroissent n'en avoir aucun. La séparation des femmes telle qu'elle est pratiquée dans tout l'Orient, est un moyen assuré pour les exclure des intrigues du Gouvernement, & pour prévenir les orages qu'elles ont trop souvent excités dans le monde. Quand elles ne s'occuperont chez elles que du soin de plaire à leurs maris, la paix domestique sera conservée dans les ménages, comme elle le sera dans l'Univers, lorsque les passions immodérées des femmes n'en augmenteront pas le trouble. Il en est de même à l'égard de la propreté, lorsque l'attention que l'on donnera à la conserver, de peur de prendre part aux

fouillures des uns ou des autres, tiendra les Musulmans éloignés de ceux qui ne professent pas la Religion de Mahomet, il en arrivera une séparation propre à maintenir la paix : séparation qui supprimera beaucoup de disputes inutiles, beaucoup de discours dangereux. Capables de porter le trouble, l'inquiétude, l'ambition & le désordre chez ceux qui les écoutent : séparation enfin qui produira le repos & la tranquillité particuliere qui font que l'homme jouit de lui-même par préférence à tous ses autres biens.

Ce fut pour entretenir la propreté que le Prophete ordonna les purifications & les lotions qui ont été de tout temps en usage dans l'Arabie ; car la chaleur y étant extrême, & les vêtements mal proportionnés à la qualité du (a) climat, on sé trouvoit dans la nécessité d'user souvent du bain. C'étoit le seul moyen de se délivrer des ordures dont le corps se trouvoit chargé par la transpiration. D'ailleurs l'impétuosité des vents & la légereté des sables couvroient de poussiere diverses

(a) La toile & le linge étoient fort rares en Arabie.

fois par jour des hommes qui vivoient continuellement dans les campagnes. C'est ce qui fait que les Arabes chez qui les eaux sont rares, soupirent après les lieux où elles sont abondantes, afin de faire leurs purifications avec plus de facilité. Lorsque les Musulmans se trouvent en des endroits où l'eau manque absolument, ils peuvent se purifier avec de la poussiere.

Les Arabes avoient toujours maintenu la pluralité des femmes sans exclusion des concubines, estimant une maison bienheureuse, à proportion des accouchements qui y arrivoient dans le cours de l'année. Mahomet ne jugea pas néanmoins qu'un nombre indéterminé de femmes légitimes fût compatible avec le bon ordre & avec la tranquillité de chaque ménage. Il réduisit donc le nombre à quatre femmes, sans forcer pourtant personne à le remplir; mais il laissa la liberté de prendre des concubines tant qu'on voudroit, pourvu qu'on fût en état de les nourrir & de leur procurer les choses nécessaires. Il obligea les femmes de l'une & de l'autre condition à vivre dans la retraite & dans la dépendance de leurs Maîtres. Mahomet se trompa, en croyant que la

pluralité des femmes contribuoit à la multiplication de l'espece humaine ; car l'expérience prouve que les pays où l'on a plusieurs femmes, ne sont pas plus peuplés que ceux où l'on est réduit à une seule.

Comme les Arabes étoient des especes de Philosophes qui menoient une vie fort retirée, & qui ne se livroient point aux plaisirs ni aux amusements que procurent le jeu, les spectacles & la bonne chere, il falloit tâcher de rendre leur solitude agréable. Pour y réussir, Mahomet n'imagina pas de meilleur moyen que de permettre la pluralité des femmes, & d'obliger celles-ci à une entiere soumission. Mais ce prétendu Prophete en voulant faire le bonheur des uns, fit le malheur des autres ; car si les hommes peuvent aisément contenter leurs desirs, il n'en est pas de même des femmes qui étant nées avec des passions aussi vives pour le moins que les nôtres, se trouvent dans l'impossibilité de les satisfaire, & sont regardées comme des esclaves destinées aux plaisirs de leurs Maîtres.

Mahomet ne chercha pas toujours à ajuster son systême de Religion avec les penchans de ses Compatriotes. Il

savoit que les Arabes aimoient le vin, & il connoissoit les funestes effets de cette liqueur : voilà pourquoi il en défendit l'usage. On attribue cette défense à une violente dispute, que l'excès du vin excita une fois parmi les troupes du Prophete. D'autres prétendent que le Prophete ayant passé le jour dans une maison où tout étoit en joie, il trouva le lendemain au même endroit une grande consternation causée par une batterie survenue entre des gens ivres. Il est certain que les motifs qui engagerent Mahomet à défendre l'usage du vin, furent les désordres terribles que l'excès de cette boisson peut occasionner.

Quand on considere les rapides progrès du Mahométisme, on est étonné qu'un seul homme, un simple particulier ait pu en si peu de temps changer la face de l'Univers. Mahomet n'auroit pas réussi avec tant de facilité, si les circonstances ne lui eussent été favorables. Les (a) Ethiopiens & les Persans avoient envahi alors divers cantons de l'Arabie, pendant que les Romains s'efforçoient

(a) Les Ethiopiens étoient Chrétiens.

d'en faire autant d'un autre côté, & que les Juifs avoient pénétré dans le cœur du pays. Or comme ces différents peuples faisoient tous leurs efforts pour introduire leur Religion en Arabie, ce qui tendoit manifestement à détruire toutes les anciennes traditions & les notions communément reçues. Mahomet qui en entreprit la défense, & qui sut les conserver en les faisant entrer dans son nouveau systême, avec plusieurs dogmes Juifs & Chrétiens, se concilia bien mieux les esprits qu'aucune autre Secte ne le pouvoit faire. Mahomet voulant s'ériger en Prophete, ne chercha pas à détruire entiérement la croyance de ses Compatiotes. Au contraire l'ancienne croyance servit de base & de fondement au nouvel édifice qu'il vouloit construire. Mais en admirant son habileté & son adresse, quelle horreur ne doit pas nous inspirer un homme dont l'imposture fut si funeste au genre humain! Que de troubles n'excita-t-il pas dans le monde! Que de sang fit-il répandre! C'est le Mahométisme qui engloutit toute la Chrétienté de l'Orient, qui a détruit les Empires les plus anciens & les plus solidement fondés, qui a renversé une

quantité innombrable de Villes illustres, & qui a fait périr des millions d'hommes qu'on prétendoit convertir les armes à la main.

Les destructeurs de l'Empire Romain, tout barbares qu'ils étoient, ne causerent point dans le monde tant de ravages & de désolation. Ils voulurent profiter de la situation favorable des pays où la fortune les avoit conduits. En quittant leur patrie glacée, inculte & stérile, ils trouverent sous un autre climat, des richesses qui leur étoient inconnues; mais moins touchés de cet objet, que du desir d'acquérir des connoissances, ils prirent la Religion & les mœurs des peuples qu'ils avoient subjugués; de sorte que s'ils avoient eu le temps de se polir dans les lieux qu'ils avoient occupés, on ne se seroit peut-être que foiblement apperçu de leur invasion; mais d'autres barbares qui chassoient les premiers venus, firent que pendant une durée de trois siecles, l'Occident ne fut soumis qu'à des Conquérans passagers qui se trouvoient forcés à faire plus de mal aux pays qu'ils quittoient, que leur inclination ne les portoit à en faire à celui où ils arrivoient. Les Arabes au contraire ap-

porterent plus de malheurs au monde, y répandirent plus de paresse & d'ignorance, que la grande capacité des Grecs & des Romains n'en avoit dissipées pendant quinze ou vingt siecles. Ces furieux se firent un plaisir cruel de détruire les Bibliotheques & tous les monuments consacrés à la gloire des actions des Grands hommes. On ne sauroit penser sans douleur à l'incendie funeste de la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie, assemblée depuis tant de siecles par des Rois curieux & puissans, & augmentée d'âge en âge par les plus savans hommes de leur temps. C'étoit le trésor universel de toute l'Histoire du monde, des opinions de tous les Philosophes, de toutes les recherches naturelles & de toutes les connoissances où les hommes avoient pu parvenir par l'étude & par l'expérience : incendie que l'on ne peut attribuer, ni à la chaleur d'une action, ni à la vengeance du soldat fatigué d'un long siege, ni à la rigueur du Général qui s'étoit rendu maître d'Alexandrie ; mais uniquement au caprice du vieux Omar second Calife, qui après avoir pris la Ville, consulté sur ce qu'il ordonneroit qu'on fît d'un si grand amas

de livres, répondit qu'il *falloit les brûler, parce que l'Alcoran devoit tenir lieu de tous les autres*. En effet cet ordre fut exécuté, & ces livres amassés avec tant de soin & de dépense, servirent à chauffer les bains d'Alexandrie durant près de huit mois. Perte irréparable, & qui coûte au monde plus que les carnages qu'ont fait en divers temps tous les Barbares ensemble. Ce fut le fanatisme qui poussa les Arabes à de pareils excès : fanatisme occasionné par l'estime qu'ils avoient pour leur Alcoran, que les Arabes regardoient comme le plus sublime ouvrage de la sagesse de Dieu, & comme le seul qui fût digne de fixer l'attention des hommes. Cette opinion étoit le principe du mépris que les Musulmans avoient autrefois pour les sciences étrangeres. Il faut à présent faire connoître le génie & les mœurs de ce peuple qui adopta la Religion de Mahomet, & qui la répandit dans une grande partie de l'Univers.

l'Arabie est une grande Péninsule de l'Asie bornée au Septentrion par la (*a*) Turquie, à l'Orient par le Golfe

(*a*) Par cette Partie de la Turquie qui est en Asie.

ou la mer de Perse, au Midi par l'Océan Indien, au Couchant par la mer rouge & par l'Isthme de Suez. L'espace qui joint l'Arabie au Continent, est un pays affreux par ses vastes déserts, inhabité, & inhabitable, à cause du sable profond qui le couvre, & parce que l'eau y est si rare, qu'un puits fait la richesse essentielle d'un canton de quinze lieues à la ronde. On divise l'Arabie en trois parties, l'Arabie *Heureuse*, l'Arabie *Déserte* & l'Arabie *Petrée*. L'Arabie *Heureuse* ne mérite l'épithete qu'on lui a donnée libéralement que par comparaison aux deux autres parties. Située sous un climat où les chaleurs sont excessives, elle n'est pleinement habitée que dans les lieux où l'ombre des montagnes & les eaux qui en sortent en quelques endroits, procurent quelque soulagement à ceux qui habitent ce pays. Dans l'Arabie *Déserte* & l'Arabie *Petrée*, la chaleur n'est adoucie d'aucune façon. La terre toujours aride & brûlante, ne présente que des sables ou des rochers.

Les Arabes par la situation de leur pays, étoient séparés du reste des hommes. Mais le manque de communication avec les autres habitans du mon-

de n'avoit resserré ni leurs connoissances ni leurs lumieres. Ils cultivent dans tous les temps les sciences les plus utiles & les plus élevées. Ils y firent de grands progrès sans être aidés par les découvertes des autres Nations, la seule attention ayant produit chez eux ce que la longue expérience a procuré aux autres peuples. Mais en s'attachant aux hautes connoissances, ils ne négligerent pas celles qui pouvoient être d'un usage plus commun. Ils ornoient leur langage des beautés les plus délicates & les plus fines de l'Eloquence & de la Poésie, ayant un goût extrême & un talent admirable pour produire des pensées vives, ingénieuses, pour les exprimer en vers & en prose avec une précision, un choix de termes exquis, & une dignité singuliere : ce talent merveilleux n'étoit point le fruit de l'étude, mais celui d'une éducation simple prise dans leurs propres familles, sous la direction du plus vieux qui n'avoit puisé qu'auprès de ses peres la politesse qu'il faisoit passer à ses enfans.

La constitution naturelle des Arabes étoit la plus robuste & la plus forte. La sobriété & le travail auxquels ils s'accoutumoient dès l'enfance, se joi-

gnant à la pureté de l'air dans lequel ils vivoient, & à la chaleur du climat qui causoit une transpiration suffisante, entretenoient leur santé jusqu'à une extrême vieillesse. En conséquence de cette disposition du corps, leur Jugement étoit ordinairement sain, net & exact, & presque inébranlable, parce qu'ils avoient peu de passions. Ils étoient graves & mélancoliques, mais sans caprice & sans mauvaise humeur. La simplicité de leurs mœurs étoit également éloignée de la bassesse & de l'orgueil. On trouvoit chez eux de l'humanité mêlée d'une fierté bienséante qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la solidité de leurs sentiments. La solitude dans laquelle ils vivoient, les accoutumoit à se connoître eux-mêmes, & à se rendre dignes de leur propre estime. La valeur ne pouvoit être une qualité rare chez un peuple qui pour sa conservation, étoit continuellement obligé de faire la guerre aux bêtes les plus féroces.

Cette vie solitaire des Arabes leur étoit extrêmement avantageuse. Elle maintenoit chez eux la tempérance, le mépris des richesses & des plaisirs. C'étoit elle qui leur servoit à dominer

heureusement sur les passions impétueuses, qui parmi nous troublent trop souvent la société, & qui contribuoit à augmenter leurs connoissances, qu'ils étendoient selon leur génie particulier aux sciences les plus difficiles. Quoiqu'ils n'eussent presque point de commerce entre eux, ils n'en étoient pas moins adroits dans la conduite des affaires. Accoutumés à se posséder toujours eux-mêmes parfaitement, l'indiscrétion, le mensonge, la colere, la joie immodérée, étoient des défauts qu'on ne pouvoit reprocher à cette Nation. Avant que l'avarice & l'ambition les eussent corrompus, ils étoient si modérés, qu'au milieu des trésors immenses de tout l'Orient, les Arabes qui s'en rendirent les maîtres, ne prenoient de toutes ces richesses qu'une portion nécessaire à leur subsistance, sans se proposer d'autre usage de tant de biens, que celui de les distribuer aux personnes qu'ils croyoient les mériter.

Lorsque les Arabes abandonnerent leur solitude par le desir de faire des conquêtes, on commença à leur trouver des défauts dont on ne s'étoit point apperçu jusqu'alors, & qui rendirent leur nom odieux & détestable. Je parle

de cette dureté de cœur, suite nécessaire de leur tempérament sec & bilieux, & de la vie solitaire où ils étoient accoutumés dès la plus tendre jeunesse. Je parle aussi de ce mépris barbare pour tout ce que les autres peuples avoient aimé ou estimé ; de cette préférence donnée sans mesure & sans bornes à leurs opinions & à leurs usages ; de cette cruauté qui les porta à ôter au monde la moitié de ses habitans, & à priver ce qu'ils en laisserent de toutes les connoissances que le genre humain s'étoit procurées par de longs & pénibles travaux.

Ce fut l'envie d'étendre leur Religion qui rendit les Arabes cruels. Le but de leurs conquêtes étoit l'établissement des dogmes nouveaux qu'ils venoient d'adopter. Aussi leurs premiers Capitaines ne proposoient jamais d'autres conditions aux Provinces où ils entroient en qualité de vainqueurs, que celle d'embrasser la même Religion, & d'être admis par ce moyen à une véritable fraternité, ou de recevoir des maîtres absolus uniquement occupés à faire sentir le poids de leur cruelle Domination. Cette dureté de cœur qu'on reprochoit aux Arabes après la

mort de Mahomet & sous ses successeurs, étoit fortifiée par leur Gouvernement, toujours relatif à la Religion qu'ils ont établie par leurs conquêtes; car toute l'économie de ce Gouvernement étant fondée sur une obéissance aveugle & précise, qui doit être soutenue par la croyance d'un destin inévitable, on comprend alors qu'ils ont regardé l'usage de la pitié comme le plus grand obstacle qui se pût rencontrer à l'exactitude de la discipline civile & religieuse. Et véritablement de ce principe fondamental de leur Doctrine, qui pose que l'obéissance dûe à Dieu n'est que conditionnelle & relative à la foiblesse de l'homme, & que celle qui est dûe aux Princes est absolue, ils ont conclu que les ordres des Souverains obligent indispensablement les Sujets, & que la désobéissance est toujours un crime capitale & inexcusable, s'il n'est justifié par le succès d'une révolte. Car il suit de leurs mêmes principes, que comme il n'y a que Dieu qui puisse réunir la crainte & l'amour en qualité de Maître souverainement parfait, aussi clément & miséricordieux qu'il est juste & puissant, si les Princes ont l'avantage de se pou-

voir faire obéir dans toute l'étendue de leurs commandements, sans interprétation ni retardement, les peuples ont par compensation la liberté de les haïr, & de s'en faire justice quand leur patience est forcée. Ce qui met les Souverains dans la nécessité d'exercer une Domination très-sévere, & les peuples dans une disposition très-prochaine de changer au hazard la forme de leur esclavage. Voilà la cause de toutes les sanglantes catastrophes qu'on voit fréquemment arriver sous la domination des Princes Musulmans.

Les Turcs, comme tout le monde sait, ont embrassé la Religion Mahométanne. Ces peuples sont originaires de Scythie. Deux de leurs Colonies après avoir inondé les Provinces voisines, s'établirent l'une en Syrie, & l'autre en Perse. La premiere embrassa la Religion de Mahomet, & fonda les Royaumes d'Alep, de Damas & d'Inconium, & se mêla avec les Sarrasins. La seconde encore Idolâtre, s'empara de la Perse, & y établit une Principauté toute composée de Turcs naturels. Il y avoit parmi ces derniers deux familles très-illustres auxquelles ils cédoient le souverain commandement. On les

appelloit les Oguziens & les Selguziens. Ils tiroient leurs noms d'Auguz & de Selguz, deux de leurs ancêtres qui vivoient dans les temps les plus reculés, & dont les descendans gouvernerent les Turcs sans interruption.

Vers le milieu du XIIIe. siecle, Soliman étoit le Chef de la Maison d'Oguz. Une armée effroyable de Parthes descendit dans la Perse où il regnoit, & le força d'abandonner son Royaume. Il parcourut l'Asie pour chercher un nouvel établissement; mais il se noya en voulant passer l'Euphrate. Son fils Ortogul continua sa route, & étant arrivé en Misnie, il députa vers Aladin, Sultan d'Inconium, afin d'obtenir de ce Prince un asyle dans ses Etats, offrant de lui obéir & de le servir contre tous ses ennemis. Aladin le reçut non-seulement avec beaucoup d'humanité, mais encore lui accorda le Bourg & le Territoire de Sogut en Misnie, pour y demeurer avec les siens. Le Sultan quelque temps après, lui offrit les premieres dignités de l'Empire, s'il vouloit embrasser le Mahométisme. Ortogul y consentit avec joie, & son exemple fut suivi par tout son peuple. On ne

fit bientôt plus de distinction entre les Turcs & les Sujets d'Aladin.

Ortogul eut un fils qu'il nomma Ottoman, & qui après la mort de son pere, trouva aussi le secret de s'insinuer dans les bonnes graces du Sultan d'Inconium. Ce dernier mourut sans enfans, & sept des principaux Seigneurs de sa Cour, aspirerent à lui succéder. Lorsqu'ils étoit prêts à verser le sang des peuples pour fatisfaire leur ambition, ils convinrent de diviser l'Empire en sept Tétrarchies. Osman quoiqu'étranger, fut admis à ce partage. On forma donc sept Souverainetés qui furent la Turquie, la Caramanie, l'Ionie, la Lydie, la Bythinie, la Carie & la Paphlagonie.

Ottoman (a) choisit d'abord la Ville d'Acre pour le lieu de sa résidence, & s'appliqua à étendre les bornes de son Empire. Après un long siege, il emporta la Ville de Burse, Capitale de l'ancienne Bythinie où il transféra sa Cour. Il eut la satisfaction sur la fin de sa vie, de goûter les douceurs d'une paix profonde; ce qui arrive rarement aux

(a) Il eut la Turquie en partage.

aux Fondateurs des grands Empires. Ce Prince gouverna avec autant de bonté que de sagesse, & laissa à ses successeurs des exemples qui furent rarement imités. Orcan son fils possesseur d'un Etat déjà florissant, l'augmenta encore par ses conquêtes. Soliman qui regna (a) ensuite, poussa les limites de son Empire jusqu'en Europe, où il s'empara de la fameuse Ville d'Andrinople. La mort l'interrompit au milieu de ses exploits. Amurat son frere & son successeur se signala aussi par d'éclatantes victoires. Il transféra sa Cour à Andrinople, & établit cette fameuse milice qu'on appelle Janissaires. Ce fut lui aussi qui créa la charge de Grand Visir, & qui donna à la Monarchie des Turcs à-peu-près la forme que nous lui voyons aujourd'hui.

Amurat avoit trois fils, Saux, Soliman & Bajazet. Le premier étoit beaucoup plus âgé que ses deux autres freres, & le Sultan se reposoit sur lui d'une partie des affaires de l'Etat. Saux avoit du courage & encore plus d'ambition. Il résolut de détrôner son pere ou de le forcer du moins à lui abandon-

(a) Il étoit fils d'Orcan.

ner les Provinces que les Turcs possédoient en Europe: quoiqu'il pût compter sur l'affection des gens de guerre, il chercha encore de l'appui parmi les étrangers. Jean Paleologue regnoit pour lors à Constantinople. Andronic son fils aîné qui avoit aussi dessein de lui enlever la Couronne, ayant fait le voyage d'Andrinople pour rendre ses hommages (*a*) au Sultan, forma une liaison très-étroite avec le fils aîné d'Amurat. Ces deux jeunes Princes après s'être communiqué leurs projets, se promirent de s'appuyer réciproquement & de partager leur bonne & leur mauvaise fortune.

Sur ces entrefaites, plusieurs Gouverneurs d'Asie, se souleverent contre Amurat, & ce Prince partit avec la moitié de son armée pour les aller soumettre. Il laissa le reste des troupes à son fils, en lui recommandant de veiller sur les Etats qu'il occupoit en Europe. L'Empereur Grec Jean Paleologue fut obligé d'accompagner le Sultan dans cette expédition avec des

---

(*a*) Les Grecs étoient alors Tributaires des Turcs.

troupes auxiliaires, & abandonna le Gouvernement de l'Empire à son fils Androhic. L'occasion parut très-favorable aux deux jeunes Princes, & dès qu'ils crurent que leurs peres étoient engagés bien avant dans l'Asie, ils se révolterent ouvertement. Ils joignirent leurs troupes, Saux prit le nom de Sultan, & Andronic celui d'Empereur.

Amurat ayant appris ces nouvelles, se trouva fort embarrassé. Il avoit en même-temps deux guerres civiles à soutenir, & ne savoit quels ennemis il devoit d'abord combattre. Comme il s'imagina d'ailleurs que Paleologue agissoit de concert avec Andronic, il laissa appercevoir ses soupçons, & dit à l'Empereur Grec. „ Je jure par „ Mahomet que ta vie me répondra de ta „ fidélité. „ Paleologue proteste au Sultan qu'il n'a aucune part à ce complot. „ Hâtons-nous, ajouta-t-il, d'aller „ punir ces rebelles, & vous me verrez „ toujours prêt à faire souffrir à mon „ fils les mêmes châtimens auxquels „ vous condamnerez le vôtre. „ Amurat rassuré par ce discours, pacifia promptement les troubles de l'Asie,

& fit reprendre à ſes troupes le chemin de l'Europe.

Lorſqu'il fut arrivé auprès d'Appicridium, où étoient campés les rebelles, il y eut une action entre les deux partis, & les troupes du Sultan furent repouſſées. Ce déſavantage fit craindre à Amurat le hazard d'une bataille, & l'engagea à prendre un parti que la prudence n'autoriſoit peut-être pas. Pendant la nuit il part de ſon camp avec peu de ſuite, s'approche de l'armée des rebelles, appelle à voix baſſe quelques-uns des Officiers, & même des Soldats, & lorſqu'il croit qu'on peut l'entendre, il leur parle de la ſorte. „ Avez-vous
„ donc perdu le ſouvenir des bontés
„ que j'ai toujours eues pour vous,
„ des travaux que nous avons eſſuyés
„ enſemble, & des honneurs qui ont
„ été la récompenſe de vos ſervices?
„ Que ne devez-vous pas encore atten-
„ dre de moi, ſi, comme je l'eſpere,
„ vous rentrez dans le devoir dont
„ vous vous êtes écartés? Comment
„ avez-vous pu abandonner votre
„ Souverain légitime, pour ſuivre un
„ jeune téméraire que rien n'a rendu
„ recommandable, que la trahiſon dont

„ il s'est rendu coupable envers son
„ Seigneur & son pere ? Votre égare-
„ ment m'inspire plus de compassion
„ que d'horreur. On vous a sans doute
„ forcés à une révolte que vous détes-
„ tez au fond de votre ame, & que
„ je suis prêt à oublier entiérement, en
„ pardonnant même à votre Chef, à
„ ce Prince qui malgré son ingratitude
„ est toujours mon fils.

Ce discours produisit un effet dont le Sultan ne s'étoit peut-être pas flatté. Une partie des rebelles passa aussi-tôt dans le camp d'Amurat. Les autres qui craignoient le juste ressentiment de leur Souverain, & qui ne vouloient cependant plus persister dans leur rebellion, allerent chercher un asyle hors des Etats du Sultan : de sorte que les deux Princes virent bientôt leur camp désert. Alors la frayeur s'empara de leur ame. Ils se sauverent promptement à Didimotique en Thrace, où les Grecs du parti d'Andronic, & un petit nombre de Turcs se firent un honneur de les suivre.

Les deux Princes furent assiégés dans la Place où ils venoient de se retirer avec le débris de leurs troupes. Ils se défendirent d'abord avec beau-

coup de résolution. Mais les vivres leur ayant manqués, ils furent contraints de se rendre. Amurat ne songea plus alors qu'à satisfaire sa vengeance. Il fit crever les yeux à son fils qui en mourut quelques jours après. Tous les Grecs qui avoient trempé dans ce complot, furent précipités du haut d'une tour dans le fleuve qui baigne les murs de Didimotique. On les précipitoit deux à deux, & trois à trois, tandis qu'Amurat placé sous un superbe pavillon qu'il avoit fait tendre au milieu de son camp, repaissoit ses yeux de cet horrible spectacle. Le barbare Sultan donna ordre que les Turcs qui avoient embrassé le parti du jeune Prince, fussent massacrés par leurs plus proches parents. De sorte que les peres étoient contraints d'égorger leurs propres fils, sous peine d'être mis au nombre des coupables. Deux peres n'ayant pu se résoudre à être les bourreaux de leurs fils, furent poignardés avec eux. Paleologue auroit bien voulu pardonner à Andronic : mais le Sultan fit souvenir l'Empereur de sa parole, & le força de faire crever les yeux au jeune Prince. On exécuta cet ordre avec moins de violence qu'à l'égard du fils d'Amurat,

de façon qu'Andronic dans la ſuite, recouvra en partie la vue.

La rebellion & la mort du jeune Prince Muſulman rendit plus chers à Amurat les deux autres fils qui lui reſtoient. Soliman l'aîné étoit un Prince que ſa douceur faiſoit extrêmement aimer du peuple. Bajazet le ſecond, plus vif & plus agiſſant étoit adoré des gens de guerre, & le Sultan lui donnoit auſſi la préférence dans ſon cœur. Pendant la guerre qu'Amurat eut à ſoutenir contre le Sultan de Caramanie, le jeune Bajazet fit de ſi belles actions, & ſe rendit ſi redoutable aux ennemis, que les Turcs le ſurnommerent le *Foudre*, & ce ſurnom lui demeura. Amurat marcha une ſeconde fois en Servie, dont il avoit fait mourir le Souverain, qu'on appelle Deſpote. Bajazet accompagna ſon pere dans cette expédition. Avant que de livrer bataille aux Serviens, on avertit Amurat de ſe défier de la perfidie de ces peuples. En effet Cabilowiſt, Gentilhomme de Croatie, entreprit de venger la mort du Deſpote. On donna le combat, & Amurat fut vainqueur. Tandis qu'il recevoit les applaudiſſements militaires, quelques ſoldats lui amenerent Cabi-

lovift qu'on avoit trouvé parmi les morts, & qui demanda à être conduit au Sultan, pour lui relever, difoit-il, des fecrets de la derniere importance. Auffi-tôt le bataillon des Janiffaires s'ouvre, Cabilovift s'approche, & dans le temps qu'il fe profterne devant le Sultan, il tire un poignard de deffous fa robe, (a) & perce le cœur d'Amurat. Ce Prince tombe mort, & Cabilovift eft fur le champ maffacré par les foldats.

Soliman qui étoit le fils aîné d'Amurat, devoit naturellement monter fur le Trône; mais outre qu'il étoit demeuré à Andrinople, Bajazet fon frere qui fe trouvoit pour lors à la tête d'une armée victorieufe, & qui s'étoit acquis par fes exploits l'affection & l'eftime des foldats, vint facilement à bout de fe faire proclamer Sultan. Il ne s'agiffoit plus que de prévenir une guerre civile. Bajazet choifit un Chiaoux dont il connoiffoit la fidélité,

(a) C'eft depuis ce temps-là que perfonne n'aborde le Sultan, fans être conduit & tenu par-deffous les bras par deux Capigis, qui font des Portiers du Palais.

le charge d'un ordre ſcellé du ſceau d'Amurat, qui preſcrivoit à Solimande ſe rendre inceſſamment auprès de ſon pere, & fait partir le Courier pour Andrinople avec une extrême diligence. Le Chiaoux ne perd pas un inſtant. Il ſe rend dans la Capitale de l'Empire, montre ſes ordres, & preſſe le départ de Soliman. Celui-ci qui n'a pas le moindre ſoupçon de la mort de ſon pere, ſe met en route, arrive ſur les frontieres de la Servie, où il trouve l'armée rangée en bataille. Il demande où eſt le Sultan; on le conduit à la tente de Bajazet. A peine y eſt-il entré, que quatre muets ſe jettent ſur lui & l'étranglent.

Bajazet devenu maître de l'Empire par un trait d'injuſtice & de cruauté, dont les Princes Muſulmans ne ſe font pas grand ſcrupule, ne ſongea plus qu'à ſatisfaire la plus ardente de ſes paſſions, qui étoit l'envie de conquérir. Il ajouta à ſon Empire les Etats que les Princes Chrétiens avoient fondés en Aſie pendant les Croiſades. Il n'épargna pas plus les Princes Mahométans. Cinq Souverains qui avoient leurs Etats en Cappadoce & en Miſnie, furent dépouillés par cet ambitieux Sultan, qui

pour envahir les Royaumes d'autrui, ne prenoit d'autre prétexte que le droit de bienséance. Tous ces Princes détrônés, se refugierent à la Cour de Tamerlan, Empereur des Tartares.

Ce Monarque instruit par l'adversité, avoit appris à être doux & humain, fils d'un simple Paysan, il passa les premieres années de sa vie à conduire les troupeaux. Devenu dans la suite le chef d'une troupe de brigands, les forêts & les montagnes lui servirent de retraite & d'asyle. Après avoir discipliné ses soldats, il commença à former des projets capables de satisfaire la grandeur de son ambition. Toutes ses entreprises furent suivies des plus éclatans succès. La Reine des Massagetes partagea avec lui son lit & son Trône. Chaque année ajoutoit une nouvelle Couronne à son Diadême. Joignant à ses conquêtes la bonté & la justice envers les peuples vaincus, il fonda un Empire qui devint la terreur de l'Asie. Tel étoit ce Prince qui déclara la guerre à Bajazet, pour forcer le Sultan à établir les Princes Mahométans qu'il avoit détrônés. Tout le monde sait quel fut le succès de cette expédition. Tamerlan vainqueur,

fit enfermer Bajazet dans une cage, & le promena presque par toute l'Asie dans cet état humiliant. La fierté du Sultan lui attira un traitement si dur. Bien loin de s'appliquer à fléchir l'Empereur Tartare, il cherchoit à l'outrager par des reproches continuels sur la bassesse de sa naissance. Tamerlan qui paroissoit déterminé à la ruine de l'Empire Ottoman, se vit contraint de retourner dans ses Etats, que l'Empereur de la Chine menaçoit d'une invasion prochaine. Bajazet craignant d'être transporté en Tartarie, aima mieux se donner la mort, que d'être exposé aux insultes d'un peuple qu'il avoit toujours méprisé. On prétend qu'il se brisa la tête contre les barreaux de la cage, dans laquelle il étoit renfermé depuis huit mois.

Il y eut des guerres sanglantes entre les fils de Bajazet pour la succession à l'Empire. Isa que le droit d'aînesse appelloit au Trône, soutint ses prétentions les armes à la main. Dans une bataille qu'il livra auprès d'Andrinople, il fut vaincu & ensuite étranglé. Musulman son frere resta en possession du Trône, & ne songea plus qu'à suivre son penchant pour les plaisirs; mais il

fut bientôt obligé de prendre les armes contre Musa son frere qui prétendoit à l'Empire. Les deux Princes mirent des armées en campagne, & ne tarderent pas à en venir aux mains. La victoire se déclara en faveur de Musulman, & son rival se sauva en Turquie.

Le Sultan après cette heureuse expédition, se retira à Andrinople où il s'enfonça dans toutes sortes de voluptés. Il se rendit tellement odieux & méprisable, que les Janissaires indignés contre lui, partirent de son armée, & allerent joindre Musa qui étoit sorti de sa retraite avec de nouvelles troupes. Le Sultan se voyant abandonné de presque tous ses Sujets, résolut de se sauver à Constantinople. Quelques Turcs qui le rencontrerent en chemin, le firent prisonnier, & lui couperent la tête qu'ils porterent à Musa, se flattant d'obtenir une bonne récompense; mais ce Prince étonné d'un spectacle imprévu, détourne la tête, & demande aux meurtriers de son frere, pourquoi ils ont osé tremper leurs mains dans le sang Ottoman. Pour les punir d'une pareille audace, il les fait jetter au feu.

La victoire que venoit de remporter Musa, ne le rendit pas tranquille

possesseur du Trône. Il trouva un ennemi bien redoutable dans la personne de Mahomet son frere. Celui-ci qui étoit le quatrieme fils de Bajazet, se tenoit depuis quelque temps caché à Burse, chez un faiseur de cordes de Luth. Il sortit de son asyle dans le temps que ses deux (*a*) freres se disputoient l'Empire, & il songea dès-lors à se frayer une route au Trône. Quand il vit que Musa, dont il n'avoit pas favorisé le parti, étoit parvenu à l'Empire, il se retira chez le Sultan de Caramanie, attendant une occasion favorable d'exécuter ses projets.

Orcan (*b*) neveu de l'Empereur Turc, parut aussi sur les rangs, & voulut enlever une couronne sur laquelle il prétendoit avoir des droits légitimes. Ce jeune Prince fut trahi & livré au Sultan qui le fit étrangler. Pendant ce temps-là Mahomet sort de Caramanie avec une armée considérable, arrive à Constantinople où il trouve de puissans secours, se met en campagne, & se dispose à attaquer le Sultan. Les deux ar-

---

(*a*) Musulman & Musa.
(*b*) Il étoit fils de Musulman.

mées étant en préſence dans la plaine de Samokonu, l'Aga des Janiſſaires paſſe dans l'armée de Mahomet avec tous les ſoldats; il s'approche enſuite des tranchées du camp de l'Empereur, & exhorte les Spahis (a) à ſuivre l'exemple des Janiſſaires. Le Sultan témoin de cette audace, ſort de ſa tente, court ſur lui, & l'abbat d'un coup de cimeterre. L'Ecuyer de l'Aga qui craignoit lui-même la colere du Sultan, lui emporte la main d'un revers de ſabre. Muſa tout en ſang, & jettant de grands cris, retourne dans ſon camp, où ſon état, au-lieu d'inſpirer de la compaſſion, ne lui attire que du mépris. Ses ſoldats marchant devant lui en ordre de bataille, allerent ſe rendre à Mahomet. Le malheureux Sultan cherche à ſe ſauver, on le pourſuit, on le tire à demi mort du fond d'un marais, & on le conduit à la tente de Mahomet, où il fut étranglé ſur le champ.

Après une guerre civile de treize années, l'Empire Ottoman diſputé par cinq Princes, demeura au plus jeune d'entr'eux, & à celui qui ſembloit y avoir moins de droit; mais qui cepen-

---

(a) La Cavalerie Turque.

dant en étoit le plus digne. Ce nouveau Sultan raffermit la Monarchie que la chûte de Bajazet, & les divisions de ses enfans avoient fort ébranlée. Brededin qui avoit été (a) Kadiflesker sous le regne précédent, entreprit d'exciter des troubles dans l'Empire, croyant qu'il ne lui seroit pas impossible de s'emparer d'un Trône qui depuis quelques années étoit au premier occupant. Il s'attacha à séduire les peuples, & pendant qu'un de ses domestiques feignant d'être inspiré, prêchoit une nouvelle doctrine, le Maître se retira dans une forêt de Valaquie, où sous les apparences d'une vie austere & mortifiée, il attiroit tous les habitans des Villes & des Bourgades. Tous ses discours tendoient à prouver aux Mahométans que le Ciel l'avoit envoyé pour les rendre heureux. Lorsqu'il les eut convaincus de sa mission, il commença à les discipliner, & sortit ensuite de ses forêts avec une armée nombreuse. Mahomet ne négligea point cette révolte. Il fit partir ses Capitaines les plus expérimentés, & voulut que son fils Amurat qui n'avoit encore que douze ans, se

(a) Premier Magistrat de l'Empire.

laissa l'Empire à son fils Amurat qui résolut de marcher sur les traces de son prédécesseur. Jean Paleologue, que son pere Emmanuel venoit d'associer à l'Empire, voyant que la puissance des Princes Ottomans augmentoit tous les jours, tandis que celle des Grecs s'affoiblissoit de plus en plus, résolut d'exciter des troubles dans les Etats du nouveau Sultan. Pour y réussir, il ordonna qu'on rendît la liberté au faux Mustapha, qu'on retenoit prisonnier dans l'Isle de Lesbos. Cet ordre fut exécuté, & Jean Paleologue excita l'Imposteur à recouvrer l'héritage de ses ayeux, & lui offrit toutes ses forces pour l'aider à monter sur le Trône. Mustapha n'eut garde de refuser des offres si avantageuses. Il entre dans la Thrace avec une armée assez considérable. Quantité de Turcs se joignent à lui. Il marche en diligence vers Andrinople, est reçu dans cette Ville, & voit soumis à ses loix presque tout ce que les Turcs possédoient en Europe. Il passe ensuite en Asie pour aller chercher Amurat. Celui-ci vint au-devant de son rival. Les deux armées se trouvent en présence auprès du Lac de Lapodie. Presque tous les soldats qui

plorer l'assistance de l'Empereur Emmanuel. Mustapha partit avec le Duc de Smirne, & lorsqu'ils furent arrivés à Salonique, le Gouverneur les fit arrêter, & en donna avis à l'Empereur. Le Sultan de son côté investit Salonique, & demande qu'on lui livre un Imposteur qui troubloit le repos de l'Empire Ottoman. L'ordre d'Emmanuel arriva sur ces entrefaites, & ce Prince défendit très-expressément de se dessaisir de Mustapha ; mais en même-temps l'Empereur Grec envoya des Ambassadeurs au Sultan, qui l'assurerent que Sa Majesté Impériale ne pouvoit livrer un homme qui avoit choisi ses Etats pour asyle : mais qu'elle n'avoit garde de rompre l'alliance qu'ils avoient contractée ensemble, & qu'elle mettroit Mustapha hors d'état de rien entreprendre contre Sa Hautesse. En effet l'Imposteur fut relegué à Lesbos, où il fut gardé avec beaucoup de précaution, & Mahomet convint de payer tous les ans une certaine somme d'argent à l'Empereur, pour l'entretien d'un homme qui lui avoit causé pendant quelque temps de très-vives inquiétudes.

Mahomet après un regne glorieux, mourut dans la force de son âge, &

pere commençoit à s'ennuyer dans sa retraite, le Visir lui écrivit pour l'engager à reprendre les rênes de l'Empire. Amurat ne demandoit pas mieux. Après avoir bien pris ses mesures, il part secrétement de Magnesie, & arrive à Andrinople. Le jeune Sultan n'en fut informé que lorsqu'il n'étoit plus maître de la Ville. Mahomet eut recours à la dissimulation, & fut le premier à féliciter son pere de ce qu'il vouloit bien encore se charger du Gouvernement.

Les Turcs se promirent de nouvelles victoires sous la conduite d'Amurat, & ce Sultan répondant à leur estime, alla se mettre à la tête de l'armée, & présenta bataille à toutes les forces de la ligue qui avoit pour Chef Ladislas, Roi de Hongrie. Amurat fut vainqueur, il retourna à Andrinople, & déclara qu'une vaine légéreté ne l'avoit point déterminé à remonter sur le Trône, mais seulement les besoins pressans de l'Empire. En même-temps il quitte les ornements Impériaux, les remet aux pieds de son fils, & reprend le chemin de sa solitude.

Mahomet abusa comme auparavant de la puissance souveraine : ce qui dé-

termina les Ministres à solliciter encore Amurat de détrôner son fils. Le vieux Sultan y étoit tout aussi disposé que la premiere fois ; mais il craignoit le blâme d'inconstance que toute la terre lui donneroit, pour avoir deux fois abandonné & repris le Diadême. Il appréhendoit d'ailleurs de trouver des obstacles de la part de Mahomet, que la révolution précédente devoit avoir rendu attentif sur toutes les démarches de son pere. On le détermina enfin à passer par-dessus toutes ces considérations. Le Visir Calib Bacha qui conduisoit encore cette intrigue, proposa une partie de chasse au jeune Sultan. Tandis que Mahomet sortoit d'Andrinople par une porte, Amurat qui avoit quitté Magnesie avec un secret & une diligence incroyable, y entroit par une autre, où il fut joint par tous ses partisans. Le peuple vit son ancien maître avec joie. Amurat assemble le Divan, & est reconnu Empereur tout d'une voix. Mahomet n'a point d'autre parti à prendre que de venir s'humilier devant son pere. Amurat l'embrasse, & lui déclare qu'il n'est venu que pour partager avec lui le fardeau du Gouvernement. En effet il ne voulut point

qu'il quittât le titre de Sultan, ni les ornemens Impériaux. Mahomet, pour ne point donner d'ombrage à son pere, demanda & obtint la permission de se retirer à Magnesie, où il passa quatre ans dans une molle oisiveté, ne s'occupant que de la chasse & des plaisirs de la table.

Amurat qui vouloit rendre son fils digne de l'Empire & le faire connoître aux soldats, le manda à Andrinople, & le conduisit à l'armée, où il fut reçu avec de grands témoignages de joie & d'estime. Quoique Mahomet ne fût alors âgé que de dix-huit ans, on prévoyoit déja qu'il se signaleroit dans le métier de la guerre. En attendant la saison propre a se mettre en campagne, il se rendit secrétement à Constantinople. Ce fut moins la curiosité qui le détermina à faire ce voyage que le desir de s'exciter à la conquête d'une Ville qui passoit pour la premiere du monde.

Au commencement du Printemps, il accompagna son pere en Hongrie, & le suivit dans toutes ses expéditions. Enfin Amurat par sa mort, laissa Mahomet possesseur d'un Trône, d'où il ne craignit plus d'être renversé. Alors

l'ambition s'empara totalement du cœur de ce jeune Prince. Il aspiroit au surnom de Grand, & affectoit de ressembler à Alexandre qu'il se promettoit d'imiter par la conquête de toute la terre. Sa premiere expédition fut le siege de Constantinople. Il partit pour cette entreprise avec quatre cents mille combattans, & avec une flotte qui couvroit toute la mer de Marmora. L'Univers fut attentif à ce grand événement, & tous les peuples eurent les yeux attachés sur le Prince Turc & sur l'Empereur Grec. Ils ne firent rien l'un & l'autre qui ne contribuât à leur attirer l'estime & l'admiration de toute la Terre. Si Mahomet se précipita mille fois dans les plus effroyables dangers, Constantin (a) ne se défendit pas avec
moins de courage. Enfin après cinquante jours du siege le plus rude qui 1453.
eût peut-être été jamais soutenu, le grand nombre accabla la valeur, le Sultan sacrifia cinquante mille hommes au succès de son entreprise. Constantinople fut emporté d'assaut, & l'Empereur Grec y perdit la vie ; heureux de n'avoir pas survécu à la perte de son

(a) Constantin Paleologue.

Empire! Après un massacre effroyable, Mahomet demeura paisible possesseur de cette importante conquête.

La prise de Constantinople rehaussa tellement le cœur de Mahomet, qu'il se confirma dans l'idée chimérique de conquérir toute la Terre. Il venoit de débuter d'une maniere brillante ; car Constantinople étoit la plus grande, la plus riche, la plus belle & la plus forte Ville qu'il y eût alors dans le monde. Mahomet en fit la Capitale de son Empire. Ce Prince fut vaincu au milieu de sa victoire. Une jeune Grecque, nommée Irene, captiva le cœur du Sultan, & parut avoir pour pour lui une passion réciproque. L'amour changea totalement Mahomet. Son ardeur pour la gloire se ralentissoit de jour en jour, & il se reposoit sur ses Ministres du soin des plus importantes affaires. Lorsqu'il s'agissoit d'aller se mettre à la tête de ses troupes, il différoit son départ le plus long-temps qu'il étoit possible, & revenoit toujours au commencement de l'Automne.

Cette conduite excita les murmures des Janissaires. Mustapha Bacha eut le courage de représenter au Sultan que les soldats étoient indignés de voir

leur maître languir entre les bras d'une femme, au-lieu d'exécuter les nobles projets qu'il avoit formés au commencement de ſon regne. „ Je te pardonne „ ton audace, dit le Sultan au Bacha ; „ aie ſoin que les Janiſſaires ſoient de- „ main rangés en bataille. Après avoir donné cet ordre, Mahomet va trouver Irene, lui témoigne plus de tendreſſe que jamais, & paſſe toute la nuit avec elle. Il lui ordonne le lendemain de prendre tout ce qu'elle croit de plus beaux ornements, & quand il la vit dans l'état qu'il ſouhaitoit, il la prend par la main, & la conduit lui-même dans le lieu où les troupes étoient aſſemblées. Peu de gens avoient vu Irene : lorſqu'elle parut, ſa beauté fit la plus forte impreſſion ſur tous les ſpectateurs. „ Eh „ bien ! leur dit Mahomet, la Nature „ a-t-elle produit jamais un ouvrage „ plus accompli. Le Sultan n'eut pour réponſe qu'un cri d'applaudiſſement. Les principaux Officiers ſe jettent aux pieds de leur Maître, l'aſſurent qu'Irene eſt l'ornement de l'Empire, & qu'il peut l'aimer éternellement ſans que ſa gloire en ſoit ternie. „ C'eſt „ pourtant après cette gloire, repartit „ le Sultan avec un ton furieux, que

grie. Il attaqua l'Isle de Lesbos & s'en rendit maître. Il conçut tant de mépris pour celui qui en avoit été Roi, (a) qu'il lui fit couper la tête, quoique ce lâche Lesbien se fût fait Mahométan, pour sauver sa vie. Mahomet fatigué de tant d'expéditions militaires, voulut goûter quelque repos dans son serrail où il s'attacha à la lecture, à la peinture & à l'agriculture. Il trouva jusques dans ces occupations paisibles de quoi satisfaire son caractere cruel. Un Icoglan s'avise un jour de manger quelques concombres dans les jardins du Serrail. Mahomet ne sachant à qui il doit s'en prendre, appelle tous les Icoglans, & fait ouvrir successivement le ventre (b) à plusieurs, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le coupable. Belino fameux Peintre Vénitien, fut mandé à Constantinople pour y excercer ses talents. Mahomet, qui étoit connoisseur, admira les ouvrages de cet Artiste, & sur-tout un tableau qui représentoit la décolation de saint

---

(a) Parce qu'il ne s'étoit pas défendu.

(b) Quelques-uns prétendent qu'on trouva le concombre dans le ventre du premier : d'autres soutiennent que ce fut dans le ventre du quatrieme, & même du quatorzieme.

Jean-Baptiste. Le Sultan trouva cependant quelques défauts dans la partie du cou qui étoit resté à la tête ; pour en convaincre le Peintre, il fit couper le cou à un esclave, & prouva la justesse de son observation.

Tant de victoires remportées par Mahomet, lui firent donner par ses Sujets le surnom de Grand. Ce titre qu'il ne méritoit que parce qu'on le confere ordinairement aux destructeurs du genre humain, servit à enflammer de plus en plus l'ambition de Mahomet : il attaqua le Sultan de Caramanie, & lui enleva plusieurs Places. Il revint ensuite à Constantinople, laissant à la tête de l'armée Mustapha son second fils. Ce jeune Prince qui ne cherchoit que l'occasion d'acquérir de la gloire, & de gagner le cœur des gens de guerre, acheva la conquête de la Caramanie. Chaque année ajoutoit un Royaume aux Etats de Mahomet. Celui de Negrepont fut Conquis sur les Vénitiens, quoiqu'il eût été défendu avec courage par le protecteur Erizzo. Celui-ci ne rendit la Citadelle qu'à condition qu'il auroit la tête sauve, mais le Sultan interprétant cette promesse, prétendit que les flancs n'y étoient pas

compris, & fit scier le Provéditeur par le milieu du corps.

Mahomet avoit déclaré la guerre aux Persans. Il en confia le soin à son fils, Mustapha qui s'attachant à répondre aux idées qu'on avoit conçues de lui, n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès des armes Ottomanes. Ce jeune Prince entre en Perse, y fait de grands ravages, & remporte une victoire éclatante. Mahomet est transporté de joie en apprenant cette nouvelle; il va joindre avec de nouvelles troupes le vainqueur des Persans, emmene avec lui Bajazet son fils aîné, & laisse à Constantinople le jeune Zizim son troisieme fils, après lui avoir établi un conseil pour régler les affaires les plus pressantes. Le Sultan part avec trois cents mille hommes, s'enfonce dans des déserts par des chemins impraticables, & où l'eau manquoit absolument. Il employa quarante jours à traverser ces affreuses solitudes. Pendant tout ce temps-là on n'entend point parler de lui, & le bruit se répand qu'il a péri dans le sable avec les deux Princes ses fils & son armée entiere. Cette nouvelle se confirme à Constantinople, & Zizim qui

la souhaitoit peut-être, y ajoute foi & prend aussi-tôt le titre de Sultan. Mahomet apprend au milieu de la Perse que son fils est monté sur le Trône, & dans son premier transport, il est prêt d'envoyer le fatal cordon à ce jeune Prince ; un mouvement de tendresse ayant combattu sa colere, il se contente d'ordonner qu'on étrangle les Bachas qui composent le Conseil du jeune Prince. Cet ordre fut exécuté, & Zizim se hâte de quitter l'autorité souveraine qui avoit pensé lui être si funeste.

Enfin l'armée Ottomane arrive sur les bords de l'Euphrate, où Uzum-cassan, Sophi de Perse, l'attendoit avec une armée à-peu-près égale. Mahomet paroît au milieu de ses deux fils ; on en vient aux mains, & on combat de part & d'autre avec beaucoup de valeur : mais les Persans avoient l'avantage du lieu, & Mahomet après avoir perdu cinquante mille hommes, est obligé de céder la victoire. Uzum-cassan poursuit les Turcs, & les joint auprès de Trebisonde, la honte & le désespoir d'avoir été vaincus, fournit de nouvelles forces aux Ottomans. On donne une seconde bataille. Mustapha enfonce les escadrons ennemis, & leur arrache toute la gloire

qu'ils venoient d'acquérir. Bajazet poussé d'une généreuse émulation se distingue aussi, mais beaucoup moins que son frere. Enfin les Persans cedent le champ de bataille, & Mustapha emporté par son courage poursuit bien loin les fuyards. Son absence cause les plus vives inquiétudes à Mahomet ; mais ce fils si tendrement aimé, reparoît tout couvert de sang & de poussiere. Son pere l'accable de caresses & lui prodigue les éloges les plus flatteurs. On voit que l'expédition de Perse eut une fin plus heureuse que les commencements ne sembloient le promettre : mais le Sultan qui ne voulut plus se commettre avec la fortune, tourna ses armes d'un autre côté.

La gloire que venoit d'acquérir Mustapha, la prédilection que son pere avoit pour lui, l'affection que lui portoient les soldats, tout sembloit annoncer à ce jeune Prince qu'il seroit un jour assis sur le Trône des Ottomans au préjudice du frere aîné, dont les qualités étoient plus estimables, mais beaucoup moins brillantes. Une folle passion renversa tous ces beaux projets de grandeur. Mustapha devint amoureux de la femme d'Achmet Bacha qui

s'étoit élevé aux premiers emplois, autant par son (a) esprit que par sa valeur. Le jeune prince n'ayant pu séduire cette femme, la viola. Achmet en porta ses plaintes au Sultan, qui répondit d'abord d'une maniere fort dure au mari outragé : mais Mahomet venant ensuite à réfléchir sur l'action de Mustapha, n'envisagea plus son fils que comme un Prince ambitieux qui s'imaginoit déjà être placé sur le Trône, & qui pourroit bien ne pas attendre la mort de son pere pour y parvenir. Ces réflexions agiterent le cœur du Sultan pendant trois jours, la tendresse combattant les résolutions funestes que la colere dictoit. Cette derniere passion l'emporta, & sur la fin du troisieme jour, Mahomet envoya étrangler son

(a) On dit que lorsqu'Achmet n'étoit encore que simple Janissaire, le Sultan lui demanda quelle marque pouvoit mieux faire connoître la puissance d'un Souverain. „ C'est „ répondit Achmet, en faisant tout-à-coup d'un „ malheureux un grand Seigneur, ou d'un „ grand Seigneur un malheureux. „ Cette réponse plut au Sultan, & voulant convaincre sur le champ Achmet de sa puissance, il le fit Seraskier, qui est un des principaux emplois de l'armée chez les Turcs.

toujours que les Princes Chrétiens lui aideroient à monter sur le Trône. Après s'être donné en spectacle à l'Europe, & avoir passé quatorze ans dans l'infortune, il mourut à Terracine. La mort de ce Prince permit à Bajazet de se livrer sans inquiétude à l'oisiveté & à l'étude, ses deux passions favorites. Il fuyoit le tumulte des armes & l'embarras des affaires, dont il laissoit tout le soin à ses Ministres. La Philosophie faisoit ses plus cheres délices, & il aimoit la compagnie des Savans. La bonne chere étoit aussi un de ses principaux plaisirs. C'étoit outre cela un Prince libéral, dont les mœurs étoient fort réglées, & qui haïssoit mortellement l'injustice. Bajazet auroit été adoré dans un pays où les Souverains ne font pas consister la gloire à ravager l'Univers, mais à gouverner paisiblement les peuples qui leur sont soumis. Aussi l'Empire des Turcs ne s'accrut point sous son regne, quoiqu'il se présentât

zet, & s'engagea de retenir Zizim, & d'empêcher qu'aucun Prince Chrétien ne l'employât contre les Turcs, moyennant une grosse pension que le grand Seigneur payoit au peuple.

des occasions favorables de l'étendre.

Ce Prince voulant passer sa vieillesse en repos, résolut d'abdiquer l'Empire en faveur d'Achmet son fils aîné. Les Janissaires qui ne considéroient pas beaucoup celui qu'on leur destinoit pour Maître, l'envoyerent cependant saluer, & lui demanderent de combien il rehausseroit leur solde à son avénement au Trône. Achmet répondit avec fierté *qu'il ne savoit point acheter un Empire.* Cette réponse acheva de le rendre odieux aux Janissaires. Selim, un des autres fils du Sultan, fit alors des démarches pour lui succéder : il leva des troupes, & se mit en état d'usurper l'Empire. On vit le pere & le fils armés l'un contre l'autre ; & ce qui est sans exemple, c'est que les soldats de Bajazet étoient prévenus en faveur de Selim, & auroient tout sacrifié pour le voir sur le Trône. Cependant lorsqu'ils envisagerent l'état pitoyable de l'Empereur qui mettoit en eux seuls toute l'espérance de sa vie & de sa fortune, ils se trouverent animés par un tel sentiment d'honneur, qu'ils se proposerent de mourir, en défendant leur Souverain. La bataille devint donc opiniâtre & sanglante. Les soldats de

Selim se regardant comme des rebelles, & n'attendant, s'ils étoient vaincus, que les plus cruels supplices, se battirent avec toute l'impétuosité que la rage & le désespoir peuvent inspirer. Ceux de Bajazet au contraire excités par leur devoir, mettoient en usage avec beaucoup de sang froid, tout ce que l'art & l'expérience leur avoient appris. Selim fut trois fois sur le point de vaincre ; autant de fois les Janissaires tournant les yeux vers le Sultan, & le voyant couché tristement (a) dans son chariot, attendant pour ainsi dire, que son fils vînt trancher ses jours, sentirent renouveller leur force, & combattirent avec plus de vigueur. Enfin le véritable courage triompha de la fureur & du désespoir, après (b) un combat de huit heures, Selim fut vaincu, & ne vit plus de ressource que dans une prompte fuite. On ne fit de quartier à personne : tout fut massacré.

(a) Bajazet qui étoit alors tourmenté par une goutte cruelle, resta dans un chariot pendant le combat, implorant l'assistance de Dieu & du grand Prophete, abandonnant sa destinée à la Providence.

(b) Ce combat se donna à Vizen entre Andrinople & Constantinople.

Selim qui montoit un excellent cheval, court à toute bride juſqu'au Village de Midie ſur les bords de la mer noire, où le hazard lui fait rencontrer une barque qui le tranſporte à Cafa : ne ſe trouvant pas encore en ſûreté dans cette Ville, il paſſe en Tartarie, & lorſque ſa crainte eſt un peu diſſipée, il retourne à Trebiſonde. Cependant Bajazet voulant profiter de ſa victoire pour mettre ſon fils Achmet ſur le Trône, aſſemble le Divan, & fait jurer tous les Bachas qu'ils le ſeconderont de tout leur pouvoir. On ſonde à ce ſujet les Janiſſaires qui n'écoutent qu'avec frémiſſement le nom d'Achmet. On propoſe au Sultan d'inſtaller ce Prince malgré eux. Le bruit de cette réſolution parvient aux Janiſſaires indignés, de ce qu'on veut leur donner un maître qui commencera ſon regne par leur ſupplice, ils courent aux armes, & rempliſſent la Ville de clameurs. Enſuite ils inveſtiſſent le ſerrail appellant le Sultan à haute voix, & menacent d'enfoncer les portes, ſi on refuſe de les ouvrir.

Bajazet étonné de leur audace, ne ſait d'abord quel parti prendre ; mais

dans la crainte qu'ils ne perdent entiérement le respect, il commande que le serrail leur soit ouvert. Ils entrent avec impétuosité dans la chambre du Sultan. Bajazet rappelle en ce moment toute la grandeur de son ame, & leur parle avec cette fierté que la dignité de son rang autorise. Tous ces rebelles s'écrient qu'ils ont besoin d'un Chef qui puisse les conduire au combat. Un Janissaire plus hardi que les autres s'avance, & représente au Sultan qu'on laisse les Chrétiens en repos, que la Majesté de l'Empire s'avilit, que Sa Hautesse accablée d'âge & de maladies n'est plus en état de les conduire. Le Sultan outré de douleur, leur demande avec indignation quel Empereur ils veulent choisir. Mille cris confus lui répondent qu'ils n'en veulent point d'autre que lui, & jurent qu'ils lui obéiront jusqu'à la mort : mais ils veulent en même-temps un Général dont ils puissent suivre l'exemple. Le Sultan voit bien que leur choix regarde Selim, & tâche de le faire tomber sur Achmet. Il leur propose successivement plusieurs Bachas, & s'offre de se mettre lui-même à leur tête, mais ils ne trouvent aucun de ses Capitaines di-

gnes de les commander, & ils ajoutent qu'à ſon égard, la vieilleſſe & les infirmités l'ont mis hors d'état d'être leur conducteur. „ Je me ferai traîner dans „ un chariot, repliqua l'Empereur. Le „ corps n'eſt pas ſi néceſſaire dans un „ Chef que l'eſprit & le jugement. Mais un Aga lui repartit qu'ils vouloient un Général dont ils puſſent imiter la valeur, & ſuivre les glorieux exemples.

Alors Bajazet irrité, s'emporta contr'eux, leur reprocha leur ingratitude & leur infidélité, & paſſant tout-à-coup de la colere à la douceur, il leur nomma Achmet pour Général. Leur fureur redoubla dans cet inſtant. Ils ſe récrierent qu'Achmet ne reſſembloit à ſon pere que par le corps; que ce n'étoit qu'une maſſe de chair, ſans cœur & ſans eſprit. De ce portrait odieux, ils vinrent à celui de Selim ſans néanmoins prononcer ſon nom. Ils ajouterent qu'il leur falloit un Chef plein de feu qui ne reſpirât que la guerre, & qui ſût en même-temps inſpirer du reſpect à ſes ſoldats, & faire trembler ſes ennemis. Le Sultan pénétré de douleur, s'écria: „ Eh bien! quel eſt donc ce Chef „ que vous deſirez avec tant d'ardeur?

Auſſi-tôt mille voix répondent, *Sultan Selim*, *Sultan Selim*. Un Aga ajouta que lui ſeul étoit digne de commander les armées d'un ſi grand Empire.

Bajazet ſe retira en ſoupirant dans une chambre voiſine avec ſes principaux Miniſtres. Quelques-uns d'entr'eux remontrerent à Sa Hauteſſe qu'il falloit céder à la néceſſité. Le Sultan répondit : „ Je vous aſſure, mes amis „ que je ne puis me réſoudre à aban„ donner l'Empire avec tant de lâcheté. Les Bachas n'inſiſterent plus, mais ils firent leurs adieux au Sultan, étant ſûrs, diſoient-ils, que ces rebelles alloient les mettre en pieces au ſortir du Palais. „ Eh quoi ! repliqua le Sultan, en vou„ droient-ils à ma vie ? Non, répondit „ un des Bachas; mais ſois certain qu'a„ vec les crocs de leurs hallebardes, ils „ t'arracheront du Trône. Ces paroles épouvanterent Bajazet. Il ſortit pour ſe montrer aux rebelles, & leur dit qu'il nommoit Selim pour leur Général. Les Janiſſaires pleins de joie, demanderent que le Mandement Impérial en fût dreſſé ſur le champ, & auſſi-tôt qu'on leur en eût livré l'expédition, ils ajouterent qu'il falloit encore remettre les tréſors de l'Empire entre les mains

de leur Chef. Le Sultan perdit patience à cette proposition. „ Il faut donc, „ s'écria-t-il, que je cede l'Empire, „ puisqu'il est impossible de le conser- „ ver, sans les trésors qui en maintien- „ nent la Majesté. Il refusa avec fermeté de consentir à leur demande, mais un Spahi s'étant avancé fiérement, lui dit : „ Ces trésors ne t'appar- „ tiennent point, ils sont à nous ; c'est „ le prix de notre sang, & si tu conti- „ nues de nous les refuser, nous saurons „ non-seulement te les arracher, mais „ encore & l'Empire & la vie. Des menaces & des cris effroyables accompagnerent ce discours ; & Bajazet connut enfin que le terme de son regne étoit arrivé. Il prit son parti sur le champ, & fit remettre les clefs du trésor à l'Aga des Janissaires. Alors les applaudissements & les cris de joie succéderent aux plaintes & aux menaces. On n'entendit par toute la Ville que cette proclamation, *longue & heureuse vie à Sultan Selim*. Tout retentissoit de ses éloges. On dépêcha Couriers sur Couriers au-devant de ce Prince, & la moitié de l'armée s'avança en Asie pour le recevoir.

Bajazet écrivit à son fils Achmet tout

ce qui venoit de ſe paſſer, & accompagna ſa lettre de ce qui lui reſtoit d'or & d'argent. Achmet partit pour ſon Gouvernement avec ces triſtes nouvelles. Corcut (*a*) un de ſes freres, qui venoit d'apprendre que le Sultan avoit formé le deſſein d'abdiquer l'Empire, jugea à propos de venir à Conſtantinople ; il rencontra Achmet qu'il haiſſoit mortellement, l'attaqua, le mit en fuite, & lui enleva l'argent que Bajazet lui avoit envoyé. Corcut continua ſon voyage, laiſſa ſes troupes en Aſie, & arrriva à Conſtantinople. Les Janiſſaires qui avoient conçu pour ce jeune Prince plus d'amitié que d'eſtime, parce qu'ils le regardoient comme un Philoſophe, vinrent lui baiſer les mains. Mais Bajazet s'imaginant qu'il venoit pour renouveller les troubles, lui or-

(*a*) Corcut avoit été tendrement aimé de ſon ayeul Mahomet II. Après la mort de celui-ci, Corcut qui n'étoit alors âgé que de huit ans, fut proclamé Empereur ; mais dès que ſon pere Bajazet fut arrivé à Conſtantinople, il lui remit l'Empire ; & Bajazet lui promit de le faire un jour ſon ſucceſſeur, quoiqu'il ne fût alors que le cinquieme de ſes fils. Corcut pouvoit avoir des prétentions à l'Empire ; il étoit plus âgé que Selim.

donna de s'en retourner au plutôt en Magnesie. Les Janissaires irrités de cet ordre, répondirent : *Eh ! quel mal le Sultan prétend-il faire à un Roitelet qui s'est mis à couvert sous une ronce ?* En même-temps ils entourerent le jeune Prince comme pour le défendre, si on vouloit l'attaquer : le Sultan lui fit dire alors qu'il pouvoit demeurer à Constantinople, & lui envoya même de l'argent.

Corcut résolut de profiter de l'affection des Janissaires, après avoir tâché de les corrompre par ses largesses ; il leur représenta qu'Achmet étoit indigne du Trône ; „ Puisque vous l'en „ avez exclu, ajouta-t-il, c'est à moi „ seul que l'Empire doit appartenir. „ Vous savez que j'ai porté le sceptre „ après la mort du grand Mahomet, „ & je ne l'ai rendu à mon pere que sur „ la promesse qu'il me fit de n'en dis- „ poser qu'en ma faveur. Les Janissaires lui répondirent qu'il étoit arrivé trop tard, & qu'un serment solemnel les attachoit à Selim.

Corcut dissimula sa douleur, & dit qu'il ne troubleroit jamais le repos de l'Empire par son ambition ; qu'à la vérité il auroit disputé le Trône à Ach-

met, mais qu'il le cédoit sans murmure à Selim. Celui-ci qui avoit reçu à Trebisonde la nouvelle des révolutions arrivées a Constantinople, ne voulut pas d'abord y ajouter foi : il s'imagina que c'étoit un piege que lui tendoit son pere pour l'attirer auprès de lui, & le faire ensuite périr. Dans cette persuasion, il répondit aux premiers Députés des Janissaires qu'ils étoient des rebelles, & qu'il n'avoit garde d'aller exposer ses jours à la fureur d'une troupe de séditieux. Mais les instances réitérées des Janissaires, les marques qu'ils lui avoient données tant de fois de leur affection, la foule des Couriers qu'on lui adressoit coup sur coup, les lettres qu'il reçut de ses amis, & plus que tout cela l'ambition qui l'excitoit à tout hazarder, pour monter sur le Trône, le déterminerent à partir pour Constantinople. Il est vrai qu'il prit la précaution de se faire suivre par tous les soldats qu'il avoit autour de lui, & leur nombre s'augmenta si considérablement, que tous ses soupçons furent bientôt dissipés.

Tous les habitans de Constantinople allerent au-devant de Selim. Corcut lui-même suivit leur exemple, & les

deux freres après s'être embrassés, entrerent l'un à côté de l'autre dans la Capitale. Selim alla passer la nuit au milieu des Janissaires, sous une superbe tente qu'ils lui avoient dressée. Le lendemain il se rendit chez le Sultan qui le reçut assis sur son Trône, affectant un air plein de gravité. Selim se prosterna aux pieds de son pere, & lui baisa la main. Bajazet le releva, & lui dit: „ Il y a eu de grands obstacles à votre „ élevation, mais ils sont tous levés, „ & je vois que la Providence vous „ avoit destiné l'Empire Ottoman. Bajazet se leva ensuite, & prit son frere par la main pour le faire asseoir sur le Trône. Selim refusa d'y prendre place, & affecta les termes les plus soumis; mais Bajazet ajouta: *Vous êtes Empereur, mon fils, & cela vous est dû.* Cependant il le pria de se retirer dans un Palais qu'il lui assigna pour sa demeure, jusqu'à ce qu'on eût fait quelques réparations à Didimotique, où le vieux Sultan vouloit établir son séjour.

Le lendemain Selim fut proclamé Empereur au quartier des Janissaires, & il alla aussi-tôt s'asseoir sur le Trône Impérial. Pour premier acte de son au-

torité, il fit étrangler un Bacha qui avoit eu le malheur de lui déplaire. Il accabla de careſſes ſon frere Corcut; mais il l'obligea de ſe retirer dans ſon Gouvernement, auquel il ajouta l'Iſle de Lesbos. Corcut partit, flatté de l'eſpérance d'y paſſer tranquillement le reſte de ſa vie.

Bajazet étoit né à Didimotique. Il avoit choiſi cette Ville pour le lieu de ſa retraite, parce que l'air y eſt pur & ſain. Lorſqu'on y eut fait toutes les réparations convenables, le vieux Sultan fit charger ſur des chariots le reſte de ſes tréſors qui étoient encore immenſes. Tout étant prêt pour le départ, il manda Selim, lui dit les derniers adieux, & l'exhorta à ne jamais répandre le ſang innocent. Il monta enſuite dans ſon chariot. Selim & les Bachas l'accompagnoient à pied, & la tête nue. Bajazet regardant ſon fils avec tendreſſe, continuoit à lui donner de ſages avis. Enfin étant arrivé à la porte d'Andrinople, Selim baiſa encore la main de ſon pere, & s'en retourna au ſerrail ſuivi de tous les Bachas.

Le nouveau Sultan qui avoit vu avec chagrin les tréſors immenſes que ſon pere

pere avoit emportés, & s'imaginant qu'ils étoient destinés à son frere Achmet, pour le mettre en état de monter sur le Trône, se rappellant d'ailleurs l'exemple d'Amurat II. qui avoit deux fois cédé le Trône a son fils, & qui y étoit remonté deux fois, résolut de se délivrer de toutes ses craintes par le plus affreux des crimes. Il envoya chercher le premier Médecin qui se nommoit Hammen, & lui promit mille âpres par jour, s'il vouloit se défaire du vieux Sultan. Hammen qui étoit Juif, y consentit volontiers. Lorsque Bajazet fut arrivé à Tzurulo qui est un Village auprès d'Andrinople, il se trouva un peu indisposé des fatigues de son voyage. Hammen lui conseilla de se reposer un jour, & promit de lui donner le lendemain une médecine fort douce qui le soulageroit entiérement. Le perfide Juif lui fit prendre un breuvage empoisonné, & monta ensuite à cheval pour aller apprendre cette nouvelle à Selim. Quelques moments après Bajazet ressentit les plus vives douleurs. On chercha le Médecin, & son absence découvrit le crime. L'infortuné Sultan après avoir beaucoup souffert pendant une ou deux heures, mou-

rut dans la soixante & deuxieme année de son âge. Selim fit apporter le corps de son pere à Constantinople, où il fut inhumé avec la derniere magnificence. Tel fut le sort de Bajazet II. qui méritoit de regner sur des peuples moins féroces que les Turcs. Le meurtrier de ce Prince obtint une récompense digne de ses barbares services. Il fut décapité par l'ordre de celui-même qui l'avoit engagé à faire le métier d'empoisonneur.

Les défauts du corps manifestent quelquefois les vices de l'ame. Selim étoit d'une nature médiocre, mal fait dans sa taille, & même un peu boiteux. Il avoit le front refrogné, l'œil grand & plein de feu, mais d'un aspect terrible. Son visage couvert d'une éternelle pâleur, n'étoit propre qu'à inspirer l'effroi. Cet extérieur ne prévenoit pas en faveur du nouveau Sultan. Aussi étoit-il cruel, inexhorable, & opiniâtre jusqu'à la fureur, mais ambitieux, avide de gloire, brave, prudent, habile dans le métier de la guerre, actif, patient, libéral, ennemi (a) du faste, peu sen-

(a) il défendit qu'on se prosternât devant lui, comme on faisoit devant ses prédécesseurs.

sible aux plaisirs de l'amour, passionné pour la lecture, & ayant l'esprit plus orné que ne l'ont pour l'ordinaire les Princes Ottomans. Dès qu'il se vit en possession du Trône, il songea à se défaire de tous ceux qui pouvoient y prétendre. Achmet & Corcut étoient les deux victimes qu'il vouloit immoler à sa sûreté. Ce Prince qui venoit de faire empoisonner un pere qui lui avoit cédé la Couronne, ne devoit pas craindre de répandre le sang de deux freres qui pouvoient la lui disputer. Achmet pour mettre ses jours à couvert, se retira (*a*) dans des déserts inaccessibles. Corcut demeuroit à Magnesie, vivant d'une façon qui ne devoit causer aucun ombrage. Cette conduite ne put guérir Selim de ses inquiétudes. Il monte un jour à cheval, se faisant suivre avec une extrême diligence par dix mille chevaux, & prend la route de Magnesie. Corcut averti du danger qui le menace, prend la fuite, arrive auprès de Smirne, & se cache dans une caverne obscure. Deux esclaves lui apportoient quelquefois à manger, & le reste du temps il vivoit de racines & de miel

(*a*) En Cilicie.

ſauvage, n'ayant point d'autre compagnie que celle des bêtes farouches qu'il redoutoit beaucoup moins que ſon frere. Un des eſcalaves qui le ſervoit, ayant appris qu'on promettoit une grande récompenſe à quiconque pourroit le livrer, déclara le lieu où étoit caché ſon maître; ce malheureux Prince fut arrêté & conduit à Burſe où le Sultan le fit étrangler. Corcut avant que de mourir, écrivit à Selim une lettre en vers Arabes, dans laquelle il lui reprochoit la mort de Bajazet. „ J'ai „ trouvé, lui diſoit-il, au milieu des „ déſerts & parmi les bêtes ſauvages, „ plus d'humanité que dans la Cour „ d'un frere qui m'avoit juré une amitié éternelle : mais Dieu & notre ſaint „ Prophete ne laiſſeront pas ta cruauté „ impunie; ils vengeront un jour mon „ ſang ſur le tien & ſur celui de tes en- „ fans.

Après la mort de Corcut, Selim fit étrangler cinq ou ſix autres Princes Ottomans, ſes neveux, dont la vie lui parut ſuſpecte. Il reſtoit encore à immoler le malheureux Achmet, que ſes droits à l'Empire faiſoient regarder comme un rival odieux. Ce Prince ſoutenu par le Roi de Perſe, s'avança

avec quelques troupes dans l'Asie, & s'obstina malgré les conseils de son fils Amurat de tenter les hazards d'une bataille. Selim ne souhaitoit rien plus ardemment. Les deux armées se trouverent en présence dans la plaine de Genischéer auprès de Burse. On en vint aux mains. L'infortuné Achmet fut vaincu, & lorsqu'il songeoit à prendre la fuite, il reçut un coup de cimeterre qui le fit tomber de cheval, & on l'arrêta prisonnier. Ses deux fils, Amurat & Aladin, eurent le bonheur de ne pas tomber au pouvoir des ennemis; le premier se retira en Perse, & Aladin en Egypte.

On conduisit Achmet devant Selim qui le regarda avec une joie mêlée de haine & de fureur. Il faut, dit le barbare Sultan, donner à ce Prince un appanage digne de sa naissance. Aussitôt on emmene Achmet & on l'étrangle. Selim irrité contre le Roi de Perse, qui avoit accordé un asyle à Amurat, résolut de lui déclarer la guerre. Il commença par outrager les Ambassadeurs (a) du Monarque Per-

(a) Les Ambassadeurs du Sophi qui étoient venus pour féliciter Selim sur son avénement

tan, sachant bien que ce Prince ne souffriroit pas un pareil affront. En effet il leva des troupes, & mit à la tête de dix mille chevaux (a) Amurat qui passa l'Euphrate, suivi de toute l'armée Persanne commandée par le Sophi en personne. Amurat porta le fer & le feu dans les Etats du Sultan, ravagea & conquit la Cappadoce. Selim marcha contre ses ennemis avec une armée de quatre cents mille hommes, & faisant une diligence incroyable, il arriva en soixante jours aux bords de l'Euphrate. Il traversa ensuite les déserts du Mont Taurus, où il fut vingt fois prêt d'être englouti dans les sables. Enfin les deux armées ayant chacune leur Monarque à leur tête, se trouverent en présence, & la bataille se donna dans la plaine de Calderane. La victoire pencha plus d'une fois du côté des Perses : mais l'artillerie de

---

à l'Empire, lui apporterent en présent un lion d'une grandeur énorme & extrêmement furieux. Le Sultan prétendit qu'on vouloit par-là lui reprocher sa cruauté, & chassa ignominieusement les Ambassadeurs.

(a) Le Sophi donna alors une de ses filles en mariage à Amurat.

Selim la lui fit obtenir. Les vainqueurs pénétrerent jusquà Tauris, Capitale de l'Empire Persan, & Selim résolut de passer l'Hyver dans cette Ville, afin d'achever au Printemps suivant la conquête de tous les Etats du Sophi.

Les Perses regardant alors Amurat comme la cause de leurs malheurs, l'arrêterent prisonnier, & ensuite lui couperent la tète. Selim apprit cette nouvelle avec joie: mais il reçut en même-temps une terrible mortification de la part des Janissaires. Ils avoient appris qu'on vouloit leur faire passer l'Hyver à Tauris, c'en fut assez pour les porter à la sédition. Le Sultan voulut d'abord mépriser leur révolte: mais ils le menacerent de mettre à leur tête Soliman son fils. Cette menace troubla Selim. Il abandonna toutes ses conquêtes & se hâta de retourner à Constantinople.

Soliman instruit de ce qui venoit d'arriver, comprit tout ce qu'il avoit à craindre de la part d'un pere qui sacrifioit sans peine tout ce qu'il avoit de plus cher à ses moindres soupçons. D'ailleurs ce jeune Prince n'ignoroit pas qu'il étoit fort mal dans l'esprit du

Sultan, & il avoit été sur le point d'en faire (a) une funeste expérience. Soliman voulant prouver qu'il n'avoit pas de mauvais desseins, vint de lui-même se livrer à son pere, & cette soumission appaisa Selim. En ce même-temps Aladin le second des fils d'Achmet qui, comme je l'ai dit, s'étoit retiré en Egypte, fut emporté par une maladie, & acheva de délivrer le Sultan de toutes ses inquiétudes.

Le Soudan d'Egypte & le Sophi de Perse se liguerent contre Selim. Celui-ci se contenta d'occuper les forces du Monarque Persan avec une armée médiocre, & fondit en Syrie avec des forces innombrables à dessein de détruire l'Empire (b) des Mammelus. Il gagna quatre batailles, tua le Sou-

(a) Soliman étant encore enfant, menaça un jour son pere. Celui-ci lui donna une robe empoisonnée; mais la mere du jeune Prince qui se douta de quelque chose, fit mettre la robe sur le corps d'un esclave qui mourut sur le champ.

(b) Cet Empire subsistoit depuis quatre siecles & comprenoit l'Egypte, la Judée, l'Arabie, la Syrie, & les Monarchies d'Alep & de Damas.

dan dans un combat, fit mourir son successeur au milieu des supplices, & tous les différents Etats qui composoient la Monarchie des Mammelus, devinrent autant de Provinces de l'Empire Ottoman. Selim employa quatre ans à faire ces conquêtes. Pendant ce temps-là il fut toujours armé, & ne retourna point à Constantinople. Ce Prince chargé des dépouilles de l'Egypte & de l'Adulie qu'il avoit subjuguées, se voyoit par ses richesses immenses en état de tout entreprendre, & ne se proposoit rien moins que la conquête de toute la terre. Mais la mort vint l'interrompre au milieu de ses vastes projets. Une maladie très-douloureuse termina les jours de ce Prince dans la quarantieme année de son âge. Les Turcs peuvent mettre Selim au rang de leurs plus grands Monarques; mais toutes les Nations chez qui le courage n'est pas la seule vertu, le regarderont comme un monstre digne d'exécration.

Soliman II. son fils & son successeur ne fut point obligé de tremper ses mains dans le sang, lorsqu'il monta sur le Trône. L'orgueil & le goût pour

la magnificence (*a*) furent les principales passions de ce nouveau Sultan. On l'entendit s'écrier une fois, que *puisqu'il n'y avoit qu'un Dieu au Ciel, il étoit bien juste qu'il n'y eût qu'un seul Monarque sur la terre.* Aussi-tôt qu'il eut été proclamé Empereur, il ordonna que tous ceux à qui le feu Sultan avoit pris quelques terres ou quelques meubles, eussent à le déclarer, & que tout leur seroit exactement rendu. Cette déclaration fut exécutée, & attira au nouveau Monarque mille bénédictions, les Turcs s'écriant à l'envi, *qu'un agneau très-doux & très-innocent, avoit succédé à un lion très-fier & très-superbe.*

Amurat II. & Mahomet II. avoient perdu leur réputation devant Belgrade. Soliman signala les commencemens de son regne par la prise de cette Place importante. Voulant surpasser la gloire de ses plus illustres prédécesseurs, il entreprit de faire la conquête de Rhodes, qui étoit le rempart de la Chrétienté & le séjour des plus braves soldats de la terre. Il l'assiégea en effet,

(*a*) Il s'est immortalisé par la construction de plusieurs magnifiques édifices.

& se vit durant six mois à la veille d'en lever honteusemet (*a*) le siege : sa fermeté & sa valeur surmonterent des obstacles presque invincibles. Il conquit enfin Rhodes, & rendit par ce seul événement son nom & sa gloire immortels. On vit bientôt après ce victorieux Sultan dans les plaines de Mohacs, terrasser les forces de la Hongrie, & conquérir ce florissant Royaume. Soliman porta la terreur jusques dans Vienne, & compta presque toutes les années de son regne, qui fut de quarante-six ans, par autant de victoires. Il essuya cependant quelques revers de fortune. Son entreprise contre les Perses eut d'heureux commencements. Il prit Tauris, pénétra jusqu'à Babylone, se fit couronner Roi de Perse ; mais des vents & des orages

---

(*a*) On peut lire dans l'Histoire de Malte, par M. l'Abbé de Vertot, les détails de ce fameux siege. Il y avoit à Rhodes un Prince Ottoman, nommé Amurat, & fils de ce Zizim dont j'ai parlé ailleurs. Amurat & ses deux fils s'étoient faits Chrétiens. Soliman voulut les engager à changer de Religion ; ils ne voulurent jamais y consentir, & furent étranglés par ordre du Sultan.

furieux furent ſur le point de faire périr ſon armée. Les ennemis l'ayant attaqué dans ſa retraite, taillerent en pieces une partie de ſes troupes. De ſorte qu'il revint à Conſtantinople déſeſpéré d'avoir ſi mal réuſſi.

Soliman débarraſſé des ſoins de la guerre, ſe livra entiérement aux plaiſirs de l'amour, & cette paſſion occaſionna des ſcenes bien tragiques. Une jeune eſclave Italienne (a) nommée Roxelane, captiva le cœur du Sultan: elle joignoit beaucoup d'eſprit à une extrême beauté; mais elle étoit exceſſivement ambitieuſe, & aucun crime ne l'étonnoit, lorſqu'elle le jugeoit néceſſaire à l'accompliſſement de ſes projets. Habile dans l'art de cacher ſes vices, ſous les apparences des plus hautes vertus, Roxelane trouva le moyen de ſe concilier tout à la fois la tendreſſe & l'eſtime de Soliman. Elle avoit un ſi furieux aſcendant ſur l'eſprit de ce Prince, qu'elle l'engagea à l'épouſer, quoique la coutume établie (b) depuis long-temps dans la Maiſon

(a) Elle étoit de Sienne.

(b) Les Sultans avant Mahomet II. étoient dans l'uſage de ſe marier; mais ils avoient en

Ottomane, s'opposa à une pareille union. Le titre d'épouse ne fut pas capable de contenter l'ambition de cette Princesse. Elle entreprit de faire regner un jour ses enfans au préjudice de Mustapha, que Soliman avoit eu d'une autre Sultane. Pour y réussir, il falloit immoler le jeune Prince que le droit d'aînesse appelloit à l'Empire. Roxelane à force d'artifices, détermina Soliman à lui sacrifier cette innocente victime. Six muets forts & vigoureux furent chargés de l'exécution. Mustapha se défendit contre ses Bourreaux, tâchant de sortir du lieu où il étoit, & de se retirer au (*a*) camp où il eut trouvé un sûr asyle. Les Muets commençoient à se fatiguer, lorsque le Sultan passant la tête par la fente d'une tapis-

même-temps des Concubines qu'ils considéroient presqu'autant que leurs femmes, & dont les enfans pouvoient succéder à l'Empire. Mahomet confondit ses épouses avec ses esclaves, & préféra même celles-ci aux premieres. Bajazet II. suivit les mêmes maximes, & Selim en fit comme une loi inviolable.

(*a*) Il y avoit alors une armée prête à partir contre les Perses.

derie pour voir si le jeune Prince vivoit encore, appercevant les bourreaux qui reprenoient leurs forces, il leur lance un regard furieux qui les ranime. Aussi-tôt ils se jettent sur Mustapha, le terrassent & l'étranglent.

Giangir, un des fils de Soliman & de Roxelane, entre dans la tente de son pere, & demande où est Mustapha afin qu'il aille l'embrasser. Le Sultan, sans l'avertir de rien, l'envoie dans le lieu où l'on venoit de faire l'exécution. Giangir trouve son frere qui venoit d'expirer. Saisi d'horreur à la vue de ce spectacle, il se jette sur le corps de Mustapha, l'arrose de ses larmes, l'embrasse mille fois, & maudit les auteurs de sa mort. Soliman entend les plaintes de Giangir, & envoie un Bacha pour le consoler; mais le jeune Prince s'emporte en ce moment contre son pere, & dit tout ce que le désespoir peut suggérer en de semblables circonstances. Soliman qui l'aimoit, vint lui-même pour le retirer d'un lieu qui entretenoit sa douleur. Giangir lui fait les plus sanglans reproches, & tirant son poignard, il regarde son pere avec des yeux terribles: *Barbare*, s'écrie-t-il, *je t'empêcherai bien de m'en faire jamais*,

autant; aussi-tôt il se perce le cœur & tombe sur le corps de son frere.

On exposa le cadavre de Mustapha à la vue de toute l'armée. On ne peut exprimer quelle fut la consternation des Janissaires. Ils couroient dans le camp comme des furieux, poussant au Ciel des cris lamentables, & ne respirant que la vengeance. Le Sultan, Roxelane & le Visir furent chargés d'imprécations. Si les Janissaires avoient trouvé dans ce moment un Chef, ils auroient fait repentir Soliman d'avoir immolé un Prince qui donnoit les plus belles espérances.

Roxelane ne se contenta pas de cette victime. Mustapha avoit laissé un fils appellé Amurat, qui n'étoit âgé que de treize ans, & qui demeuroit à Burse. La cruelle Sultane résolut de le faire périr. „ Ta Hautesse, dit-elle un jour „ à Soliman, a perdu inutilement Mus-„ tapha. Il a laissé un fils qui devient „ grand, & qui a la mort de son pere „ à venger. Ces Janissaires ont trans-„ porté leur affection sur Amurat. Les „ habitans de Burse l'adorent, & lui „ souhaitent une plus longue vie qu'à „ son pere. On lui renouvelle par-là de „ tristes idées. Ne t'abandonne point à

„ une pitié foible, & songe que la
„ tranquillité de l'Empire dépend des
„ jours d'Amurat. Aussi-tôt l'Arrêt de mort est porté contre ce jeune Prince. L'Eunuque qui fut chargé de l'exécution, lui ayant déclaré qu'il falloit mourir : *Cet ordre*, dit Amurat, *est aussi sacré pour moi, que si c'étoit celui de Dieu même*. Il ne demanda que le temps de faire une courte priere, puis il présenta son cou & fut étranglé.

Il semble que Roxelane devoit être alors au comble de ses souhaits. Cependant une chose manquoit encore à sa satisfaction. Cette Princesse aimoit beaucoup plus Bajazet son second fils, que Selim qui étoit l'aîné. Elle auroit voulu procurer l'Empire au Prince pour qui elle sentoit plus de tendresse : mais l'exécution de ce projet n'étoit pas facile ; car Soliman penchoit en faveur de Selim. Toutes ces intrigues de Roxelane n'aboutirent qu'à exciter une guerre civile, dont cette Princesse ne fut cependant pas témoin, elle mourut avec le chagrin de n'avoir pu déterminer Soliman à choisir Bajazet pour son successeur. Celui-ci, après la mort de sa mere, prit les armes pour tâcher de se procurer l'Empire. Selim

eut ordre de marcher contre son frere, & accepta avec joie une pareille commission. On donna la bataillé dans la plaine d'Ancire, & Bajazet fut vaincu. Ce Prince fit sa retraite en bon ordre, & se comporta pendant & après le combat comme un très-habile Gènéral; il résolut de se refugier en Perse, où la puissance du Sophi pourroit le soutenir contre Soliman. Etant obligé de laisser à Iconium un de ses fils qui étoit malade, il emmena ses autres enfans, & laissa par tous les endroits où il passoit des manifestes, pour exciter les Turcs à prendre son parti.

Selim se mit à la poursuite de son frere : mais il ne put l'empêcher de passer avec toute son armée en Perse, où regnoit pour lors Tachmas, Prince timide & enfoncé dans les plaisirs. Bajazet trouva la mort dans le lieu qu'il avoit choisi pour son asyle ; le Sophi qui n'aimoit pas la guerre, & qui savoit que Soliman faisoit de grands préparatifs contre la Perse, résolut de sacrifier Bajazet. Tachmas commença par donner ordre qu'on passât au fil de l'épée tous les Turcs qu'on avoit dispersés en différents lieux. Le jour même de cette terrible exécution, on arrêta

Bajazet, ses enfans & tous les Bachas. Le Sophi ne tarda pas à instruire le Grand Seigneur de ce qu'il venoit de faire. Soliman déclara que le seul moyen de le contenir, étoit de lui livrer Bajazet & ses enfans ou de les faire mourir. Le Sultan envoya en Perse un Ambassadeur pour faire exécuter ses volontés. Tachmas consentit à la mort de tous ces malheureux Princes qui étoient venus se refugier dans ses Etats. Bajazet qui étoit ennuyé de la vie, reçut sans murmure la nouvelle de sa mort. Il demanda seulement la permission d'embrasser ses enfans, & cette grace lui fut refusée. On lui jetta une corde au cou & on l'étrangla. Ses quatre fils périrent le même jour de la même maniere. Leur corps & celui de leur pere furent portés à Sebaste.

Bajazet avoit encore un fils que le Sultan avoit d'abord commandé qu'on élevât d'une maniere conforme à sa naissance; mais Soliman qui vouloit éviter jusqu'aux semences de la guerre civile, donna ordre qu'on le fît mourir. L'Eunuque chargé de cette commission, fut touché en voyant ce jeune Prince qui n'avoit encore que cinq ans & qui étoit d'une beauté rare. Il ne put

se résoudre à être son meurtrier. Il chargea un Capigi de sa suite d'aller l'étrangler. Le Capigi entre dans la chambre du jeune Prince qui avec un air riant court l'embrasser. La beauté & les caresses de cet enfant, retiennent le bras du Bourreau qui s'arrête à contempler ce jeune Prince; mais l'Eunuque qui les observoit d'une porte voisine, songeant que sa pitié lui deviendroit funeste, entre brusquement, & étrangle cet enfant infortuné.

Selim se trouve ainsi sans concurrent. Son pere qui vécut encore quelques années, alla finir ses jours & son regne en Hongrie au siege de Ziget, que le Comte de Serin défendit contre lui avec beaucoup de valeur. Le chagrin 1566.
que lui causa le mauvais succès de cette entreprise, le conduisit au tombeau après un regne aussi long que glorieux. Ce Prince qui n'avoit point versé de sang en montant sur le Trône, se trouva obligé d'en répandre pour s'y maintenir. Ce furent les barbares maximes de la politique Ottomane qui le porterent à tous ces excès de cruauté qu'on n'a pu lire sans horreur.

Un des fils de Mahomet qui portoit le même nom que son pere, entreprit

de se placer sur le Trône, & forma des intrigues pour réussir dans son projet. Le complot fut découvert, & il en coûta la vie au Conspirateur, aussi-bien qu'à la Sultane sa mere qui avoit excité le jeune Prince à se révolter contre Mahomet. Le Sultan ne survécut guere à la mort de son fils. Il lui en resta des chagrinantes idées, qui le plongerent dans une profonde mélancolie. La peste qui faisoit alors de terribles ravages à Constantinople, vint frapper Mahomet au milieu de son Serail. Ce Prince mourut dans la trente-huitieme année de son âge, peu regretté des Ottomans qui virent, sous son regne, leur gloire à demi éteinte.

Achmet I. qui lui succéda, ne suivit point cette coutume barbare qui étoit si funeste aux freres d'un nouveau Sultan. Ce Prince naturellement porté aux plaisirs de l'amour, se laissa entiérement dominer dans les commencements de son regne par une Juive nommée Keira. Jamais peut-être il n'y eut de femme plus ambitieuse. Elle s'insinua dans l'esprit d'Achmet par la gaieté de son caractere, & par le talent qu'elle avoit d'amuser son maître par des contes agréables. Elle parvint bientôt au

plus haut degré de faveur, & vit à ses pieds les principaux Ministres de la Cour Ottomane. Toutes les Charges étoient à sa disposition, & elle ne les conféroit pas à ceux qui les avoient méritées par leurs services, mais aux personnes qui lui en offroient davantage. Cette conduite allarma tous les esprits; bientôt l'on publia que l'Empire étoit gouverné par un esclave. Les Janissaires ne tarderent pas à se soulever. Ils investirent le Serrail & demanderent la tête de Keira. Achmet craignant les suites de cette rebellion, se vit contraint de livrer sa favorite, qui fut mise en pieces par les soldats.

L'Asie se révolta plus d'une fois pendant le regne d'Achmet, & les Janissaires perdirent souvent le respect qu'ils devoient à leur Souverain. La foible complexion du Sultan & ses débauches le précipiterent au tombeau à la fleur (*a*) de son âge. Achmet se voyant sur le point de mourir, & de laisser l'Empire à l'aîné de ses fils qui n'avoit que onze ans, résolut, pour remédier à tous les troubles qui pouvoient survenir dans l'Etat, de choisir un suc-

(*a*) Il n'avoit que trente-un ans.

liable contre cette milice, & forma le dessein de la détruire. Il fit son traité avec les Polonois & retourna à Constantinople.

Osman pour exécuter le projet qu'il avoit formé contre les Janissaires, résolut de transférer le siege de l'Empire au Grand-Caire, où avoient résidé autrefois les Soudans d'Egypte. Son dessein fut découvert malgré toutes les précautions qu'il prit pour le tenir caché. Aussi-tôt les Janissaires entrent en fureur, & s'opposent au départ du Prince. Ils commencent par demander la tête des Ministres qu'ils soupçonnoient avoir donné à l'Empereur de si pernicieux conseils. Osman témoigne d'abord beaucoup de fermeté, & ne veut rien accorder aux rebelles. Ce refus acheve d'irriter les Janissaires. Ils trouvent le Grand Visir & un autre Ministre à qui ils coupent la tête. S'étant ensuite rendus maîtres du Serrail, ils pénetrent dans les lieux les plus secrets. Quelques-uns des plus emportés demandent où est le Sultan Mustapha, & s'écrient qu'il faut le rétablir sur le Trône. On va le chercher dans la Tour où il étoit enfermé, & on l'en

fait

fait (*a*) sortir. Ce Prince étoit dans l'état du monde le plus déplorable depuis le commencement de la révolte, on n'avoit pas seulement pensé à lui, & c'étoit le troisieme jour qu'il n'avoit ni bu ni mangé. Comme il s'imagina qu'on ne venoit l'arracher de sa prison que pour lui ôter la vie, il s'évanouit entre les bras des Janissaires. Il revint à lui un instant après, & on eut bien de la peine à lui persuader qu'on n'avoit d'autre dessein que de le remettre sur le Trône. On le transporta au vieux Serrail, les uns criant : *Voici Mustapha notre Sultan*; les autres répondant, *qu'il vive à jamais.*

Ces cris parvinrent jusqu'aux oreilles d'Osman qui fut pénétré de la plus vive douleur. Déterminé cependant à faire ses efforts pour conserver l'Empire, il entreprend d'enlever Mustapha, & de lui arracher la vie; mais on l'empêche d'exécuter ce projet. Osman

---

(*a*) On fut contraint de lever le toit de la Tour pour faire sortir Mustapha, parce que la porte de cette prison donnoit du côté de l'appartement des femmes où les séditieux n'avoient pu pénétrer. On tira Mustapha de cette Tour avec des cordes.

se voyant abandonné de tout le monde, fit une démarche qui dut bien coûter à son orgueil ; il va trouver Alil Bacha, Chef des séditieux, descend aux prieres les plus basses, & les accompagne de magnifiques promesses. La situation d'un jeune Prince qui, quelque jours auparavant, faisoit trembler tant de millions d'hommes, & qui se voyoit réduit à demander grace à ses propres Sujets, cette situation, dis-je, toucha vivement Alil Bacha. Il se rendit avec le Grand Visir au camp des Janissaires, & leur fit des propositions de la part de l'Empereur. Les rebelles indignés contre ceux qui s'étoient chargés d'une pareille commission, se jetterent sur eux, & les mirent en pieces. Ils arrêterent en suite le Sultan, & avertirent Mustapha que son ennemi étoit tombé entre leurs mains.

Il n'y eut point d'indignités ni d'outrages qu'on ne fit alors essuyer au malheureux Osman. On le mit sur un mauvais cheval, & on lui fit traverser toutes les rues de Constantinople, en l'accablant d'injures, & en portant devant lui les têtes de ses plus fideles Officiers. Ce Prince pleuroit amérement sans proférer une seule parole, &

laissoit échapper de profonds soupirs ; capables d'inspirer de la compassion aux cœurs les plus durs. Lorsqu'il fut arrivé au camp, les rebelles l'environnerent avec des transports de rage, grinçant les dents, & lui donnant les noms les plus odieux. Ils lui passoient sous le nez des meches à demi éteintes, & lui crioient avec des postures & des grimaces effroyables, qu'il méritoit d'être étranglé ; ensuite ils le firent monter sur le chariot destiné à conduire les criminels au supplice, & mirent le Bourreau à côté de lui. Ce dernier outrage fut le plus sensible à l'Empereur.
„ Musulmans, s'écria-t-il, généreux
„ Musulmans, étranglez-moi, je vous en
„ conjure ; faites-moi la grace de rece-
„ voir la mort par les mains de tant de
„ vaillans soldats, & non par celles d'un
„ infame Bourreau. On n'eut aucun égard aux prieres d'Osman, & on le conduisit au Château des sept tours. Le nouveau Grand Visir se rendit bientôt dans cette prison, suivi de plusieurs Esclaves munis de cordes de soie. Il annonce à Osman qu'il faut mourir. Le Prince soupire & demande avec beaucoup de douceur le temps de recommander son ame à Dieu. On lui ac-

corde cette grace. Au milieu de ses prieres, l'idée de sa grandeur passée & de son malheur présent le frappe. Il songe qu'il perd à quinze ans l'Empire & la vie; aussi-tôt il se leve avec transport, en s'écriant : „ Mes amis, „ n'y a-t-il personne parmi vous qui „ veuille me donner un poignard pour „ défendre mes jours.

Le Visir dans ce moment fait signe aux esclaves d'avancer. Osman court au-devant d'eux, & se défend avec autant de force que d'adresse; mais on vient enfin à bout de lui jetter par derriere le fatal cordon qu'on serre si fortement, que le Prince tombe. On se jette sur lui avec précipitation. Il se débat long-temps entre les mains des Bourreaux sans qu'on puisse l'étrangler. On lui donne un coup de hache sur l'épaule & un derriere le cou. Osman cesse pour lors de se mouvoir, & on l'étrangle avec facilité. Tel fut le sort tragique d'un jeune Prince que sa beauté, son esprit & sa valeur avoient d'abord fait regarder avec admiration, mais que son imprudence, & quelques traits de cruauté précipiterent dans les plus grands malheurs. Jamais aucun

Monarque Ottoman n'avoit été traité si indignement par ses Sujets.

L'imbécillité du Mustapha l'empêcha de conserver long-temps le Trône sur lequel il venoit de remonter. Ce Prince se levoit quelquefois au milieu de la nuit, & s'écrioit : „ Osman, Osman, reviens reprendre ton Empire ; „ son poids est trop pesant pour moi, „ je ne le puis soutenir, il m'accable. La Sultane mere tâchoit de cacher toutes les extravagances de son fils : mais elle n'y pouvoit réussir & s'attendoit bien à une nouvelle révolution.

Les troupes d'Asie se souleverent sous prétexte de venger la mort d'Osman. La Ville de Constantinople étoit pleine de désordres, & on ne regardoit les Janissaires qu'avec horreur. Ceux-ci commençoient à rougir de leurs excès ; & pour réparer en quelque sorte leur crime, ils étranglerent le Grand Visir qui s'étoit chargé de l'exécution d'Osman, déterminerent les principaux Ministres à renverser Mustapha du Trône pour y placer son neveu Amurat. Celui-ci fut proclamé Empereur, & on remit en prison le Sultan déposé, à qui on laissa la vie, parce que la Religion des Turcs

ne permet pas qu'on faſſe mourir un Prince inſenſé.

Amurat IV. pendant les premieres années de ſon regne, eut des chagrins à eſſuyer de la part de ſes troupes. Les (*a*) Spahis & les Janiſſaires qui étoient mécontents de la Sultane (*b*) Validé, & du Grand Viſir, demanderent à l'Empereur la tête de ſa mere, & celle du premier Miniſtre. Amurat ayant refuſé d'y conſentir, ils lui déclarerent qu'ils alloient mettre ſur le Trône ſon frere Bajazet. Le Sultan qui ſe rappella alors l'Hiſtoire tragique du malheureux Oſman, abandonne le Viſir à la fureur des rebelles, perſuadé qu'ils ne perſiſteront pas à demander la mort de la Sultane mere. Les ſéditieux devenus plus fiers, exigerent qu'on leur livrât quelques-uns des principaux Miniſtres. Ce qui leur fut accordé en partie. Enſuite ils voulurent voir Bajazet, & lorſqu'on leur eut donné cette ſatisfaction, ils s'écrierent que le (*c*)

(*a*) C'eſt la Cavalerie des Turcs.

(*b*) C'eſt le nom qu'on donne à la mere du Sultan.

(*c*) C'étoit celui qu'on avoit mis à la place du Viſir qu'on venoit de leur livrer, & qu'ils avoient maſſacré.

Visir & le Mufti répondroient sur leurs têtes de celle de Bajazet, afin qu'ils fussent, quand ils en auroient besoin, trouver un Sultan digne de les commander. On ne put appaiser les rebelles, qu'en leur livrant encore deux victimes (*a*) qu'ils avoient résolu d'immoler. Après qu'ils les eurent sacrifiés à leur haine, ils rentrerent dans le devoir.

Le Sultan persuadé que la fermeté & la hardiesse étoient les plus sûrs moyens de contenir ses troupes dans la dépendance & la soumission, fit apporter dans le Serrail une grande quantité d'armes, & les distribua à ses Gardes, dont il connoissoit la fidélité & le courage. Il sortit ensuite à leur tête, & parut dans les rues de Constantinople & dans le quartier des Janissaires avec un air fiere & dédaigneux, jettant sur les soldats des regards terribles. Son intrépidité les étonna. Amurat s'appercevant de l'effet qu'avoit produit cette démarche, fit mourir un grand nombre des plus mutins & des plus audacieux Spahis. Il n'épargna pas

---

(*a*) L'Aga des Janissaires, & le Tefterdar.

plus le ſang des Janiſſaires. Ses Gardes étoient occupés une partie de la nuit à jetter les corps des ſoldats dans la mer. Ces exécutions devinrent ſi fréquentes, que le canal de la mer noire ſe trouva, dit-on, une fois bouché par cette grande quantité de cadavres.

Après qu'Amurat ſe fut rendu redoutable à ſes ſoldats, il chercha à s'en faire aimer. Il converſoit avec eux familiérement, & aſſiſtoit à tous leurs exercices. Il prenoit ſur-tout grand plaiſir à les voir tirer au blanc dans l'hippodrome. Les plus adroits ſe reſſentoient toujours de ſa libéralité. Quelques Forçats fugitifs ayant été repris, il les fit ſervir de but aux fleches de ſes ſoldats, & il applaudiſſoit à celui qui avoit eu l'adreſſe de leur percer le cœur. Ce ne fut pas le ſeul acte de cruauté qui lui échappa pendant tout le cours de ſon regne. Tout trembloit & frémiſſoit devant lui : le ſang humain n'étoit rien à ſes yeux, & il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de répandre celui que les Muſulmans avoient toujours reſpecté. Le Mufti en fit la triſte expérience. Amurat parcouroit la nuit toutes les rues de Conſtantinople, pour voir ſi on ne trangreſſoit

point la défenſe qu'il avoit faite de boire du vin. Cinq ou ſix malheureux qu'il trouva ivres, furent envoyés en priſon & battus juſqu'à la mort. Un homme qui ne s'étoit pas rangé à l'approche du Sultan, fut traîné au ſupplice, quoiqu'on eût reconnu qu'il étoit ſourd, & qu'il n'avoit pas entendu la voix de Sa Hauteſſe. Un Marchand Vénitien qui avoit bâti un cabinet ſur la plate-forme de ſa maiſon, d'où l'on pouvoit voir l'appartement des Sultanes, fut pendu en chemiſe au haut de ce cabinet. Trente Pélerins Indiens ayant fait cabrer le cheval du Sultan en lui demandant l'aumône, furent envoyés aux galeres. Comme l'odeur du tabac étoit inſupportable à Amurat, il fit de rigoureuſes défenſes à ſes Sujets d'en vendre, ni d'en conſommer. Il trouva un homme qui en vendoit, & deux hommes qui en fumoient: une femme fut pareillement ſurpriſe la pipe à la main. Deux de ces hommes eurent les bras & les jambes ſciées, & furent enſuite expoſés en public. L'autre & la femme furent empalés, ayant autour du cou un rouleau de tabac.

Toutes les fois qu'il ſe promenoit dans les jardins du Serrail, il avoit à

côté de lui une carabine chargée, qu'il tiroit sur tous ceux qui s'avançoient un peu trop près du rivage. Il fit même un jour tirer le canon sur une gondole remplie de Dames Turques, qu'un coup de vent exposa à la vue, & qui furent coulées à fond dans le moment. Amurat n'étoit pas moins cruel dans son domestique. Un Cuisinier perdit la vie pour avoir manqué un ragoût, & il fit étrangler un Musicien qui avoit chanté devant lui une chanson qui faisoit l'éloge de la valeur des Perses. Ce Prince avoit quatre freres qu'il laissa vivre, tandis qu'il n'eut point d'enfans; mais dès qu'une des Sultanes eût mis au jour un héritier de l'Empire, Amurat fit étrangler Bajazet & Orcan, qui étoient les plus âgés de ses freres. L'imbecillité d'Ibrahim lui sauva la vie: il ne restoit plus que Chasun qui, malgré son extrême jeunesse, fut mis à mort quelque temps après, parce que le Sultan lui trouva trop d'esprit.

Amurat porta deux fois la guerre dans la Perse, & se rendit maître de Babylone. Cette Ville après une vigoureuse résistance fut emportée d'assaut, & vingt-quatre mille soldats qui restoient de la garnison, furent massacrés

par l'ordre du vainqueur. Cet événement rendit à la Monarchie Ottomane la gloire & la splendeur dont elle sembloit être déchue depuis plusieurs années. Amurat se fit couronner Empereur de Perse à Babylone.

Les fatigues & les débauches du Sultan altérerent considérablement sa santé. Comme il craignoit qu'on ne profitât de sa situation pour le renverser du Trône, il envoya étrangler ce Mustapha qui avoit été deux fois Empereur, & qui présenta son cou aux Bourreaux avec indifférence, moins par courage que par stupidité. Le Sultan revint à Constantinople où il entra en triomphe, & où il travailla de nouveau à abréger ses jours par la débauche.

Tous les fils d'Amurat étoient morts quelque temps après leur naissance. Le Sultan en fut si désespéré, qu'on l'entendit s'écrier un jour, que non-seulement il souhaitoit être le dernier Prince du Sang Ottoman, mais encore que son tombeau fût couvert de ruines de la Monarchie. Quelque temps avant que de partir pour son expédition de Perse, il fit son testament, par lequel il déshéritoit son frere Ibrahim, & ap-

pelloit à la ſucceſſion Rahim Chiras Cham des Tartares.

Le vin étoit un poiſon mortel pour Amurat, dans la ſituation où ſe trouvoit pour lors ce Prince. Il continua cependant d'en boire exceſſivement, & fut la victime de ſon intempérance. Amurat n'avoit que trente ans, lorſque ſes excès le conduiſirent au tombeau. Tout ce que j'ai dit de ce Prince, n'a dû le faire enviſager qu'avec horreur. Cependant ſes Sujets jouirent ſous ſon gouvernement d'une tranquillité plus grande que ſous aucun de ſes prédéceſſeurs. Sa ſévérité inflexible arrêta le cours de quantité de déſordres. Il eſt vrai que ſon amour pour la juſtice dégénéra en cruauté ; mais l'on conſidere peu parmi un peuple barbare cette cruauté, lorſqu'elle s'étend ſur peu de perſonnes, & qu'elle procure de grands avantages à tout l'Empire. Amurat avoit d'ailleurs des qualités qui le rendirent cher à ſes Sujets. Il poſſédoit en un ſouverain degré toutes les vertus guerrieres, & en donna des preuves toutes les fois qu'il ſe trouva à la tête de ſes armées. Or les Turcs eſtiment plus cette ſorte de mérite dans leur Souverain, que des inclinations paci-

siques, qui feroient le bonheur d'une Nation plus civilisée. Pour achever de faire connôître Amurat IV. je dirai qu'il avoit beaucoup d'esprit & peu de Religion.

Il y eut de grandes brigues pour la succession à l'Empire; mais enfin le Testament d'Amurat fut déclaré nul, & Ibrahim proclamé Sultan. Ce Prince qui ne se sentoit guere capable de gouverner l'Etat, laissa la conduite des affaires à la Validé, & se livra entiérement aux plaisirs du Serrail. Tous les Officiers de la Cour Ottomane furent bientôt mécontents d'Ibrahim qui passoit ses jours dans une voluptueuse indolence. Le peuple ne paroissoit pas moins indisposé contre le Sultan, de sorte que tout tendoit à une rebellion. Les circonstances parurent favorables au Mufti qui vouloit se venger d'Ibrahim (a) dont il avoit lieu de se plaindre. On forma bientôt une conspiration pour détrôner le Sultan, & on vint à bout de faire entrer dans le complot la Validé, en lui persuadant qu'on n'avoit 1650.

(a) Ibrahim avoit enlevé la fille du Mufti, comme il enlevoit toutes les autres femmes qui lui plaisoient.

d'autre deſſein que d'intimider ſon fils, afin de l'engager à changer de conduite. Les Janiſſaires, ſelon leur coutume, ſe ſouleverent les premiers. Ils entrerent dans Conſtantinople, ſe rendirent au Serrail, & demanderent la tête du Viſir. Ibrahim mépriſant d'abord leur audace, le refuſa avec indignation. Mais la Sultane mere qu'il conſulta, lui ayant repréſenté que cette révolte pouvoit avoir des ſuites funeſtes, il dépoſa le Viſir qui ſe refugia chez le Mufti.

Ce premier ſuccès encourage les Conjurés. Ils demandent à Sa Hauteſſe l'héritier préſomptif de l'Empire, afin qu'ils puiſſent l'élever d'une maniere convenable à ſa naiſſance, & au rang qu'il devoit un jour occuper. On les refuſe, & auſſi-tôt ils courent chez le Mufti qu'ils conſultent pour ſavoir *ſi la loi n'approuvoit pas la depoſition d'un Sultan imbécille & Tyran*. Le Mufti répondit *qu'elle l'approuvoit*. Armés de cette réponſe, ils ſomment le Grand Seigneur de comparoître au Divan. Ibrahim ſe moque de cette ſommation & de pluſieurs autres qui lui furent faites. Il donne même ordre de faire couper la tête au Mufti. Non-ſeulement on

n'obéit point au Sultan, mais encore les Janissaires investissent le Serrail, & se disposent à le forcer. Le cœur manque tout-à-coup à Ibrahim, & il court se jetter entre les bras de sa mere, en la conjurant de lui sauver la vie. Cette Princesse va au-devant des rebelles, & tâche par ses discours de rappeller dans leur cœur, l'amour & la vénération qu'ils doivent à leur Souverain; mais la Sultane voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner sur eux, les conjure au moins de ne pas tremper leurs mains dans le sang de leur Maître, & leur promet qu'Ibrahim renonceroit à l'Empire. Ces offres calmerent les rebelles : mais ils persisterent à demander qu'on leur confiât le fils aîné de l'Empereur. La Sultane promit encore de le leur remettre, & alla le chercher. Sur ces entrefaites, un des Conjurés arrêta Ibrahim, & le conduisit dans l'appartement qu'il occupoit avant que de monter sur le Trône, où il ne lui laissa pour toute compagnie, que deux vieilles femmes.

La Sultane Validé emmena par la main le jeune Mahomet son petit fils, qui n'avoit pas encore huit ans. Ibrahim se voyant renfermé, & comparant

ſa ſituation préſente avec la grandeur & les plaiſirs qu'il venoit de perdre pour toujours, fut ſaiſi d'un tel déſeſpoir, qu'il réſolut de mourir. Pour cet effet, il ſe frappa ſouvent la tête contre la muraille; mais il n'avoit pas aſſez de fermeté pour ſe donner un coup qui terminât ſes infortunes. Le Mufti ſuppléa à la foibleſſe de ce Prince, en déclarant que Sultan Ibrahim étoit digne de mort, pour avoir abuſé des femmes & des filles de ſes Sujets. Le Pontife Ottoman voulut ſe procurer le cruel plaiſir de faire exécuter cette Ordonnance. Il ſe tranſporta dans la priſon d'Ibrahim, & lui lut ſon arrêt de mort. Auſſi-tôt quatre muets ſe jetterent ſur le Sultan, & l'étranglerent avec des cordons de ſoie huit jours après ſa dépoſition. Ce fut ſous le regne d'Ibrahim que commença la fameuſe guerre de Candie.

La Majorité des Princes Ottomans eſt fixée à l'âge de dix-ſept ans accomplis. Le nouveau Sultan n'en avoit que ſept; & il s'agiſſoit d'établir une Régence. La Sultane Kioſen & la Sultane Tachan, l'une ayeule, & l'autre mere du jeune Prince, furent déclarées Régentes; mais la premiere

s'empara de toute l'autorité dont elle avoit déjà joui ſous le regne précédent. La Sultane Tachan chercha à ſupplanter une ſi dangereuſe rivale, & eut le bonheur de réuſſir. Kioſen avoit une favorite nommée Mulki-Kadem, qu'elle donna en mariage à Schaban Kalfa, homme de beaucoup d'eſprit. Ces trois perſonnes régiſſoient l'Empire à leur gré. Les Janiſſaires indignés de recevoir des ordes de Mulki, ſe ſouleverent tous en même-temps, & demanderent la tête de cette favorite & celle de ſon mari. La Sultane fit un beau diſcours pour appaiſer les Janiſſaires; mais cette Milice s'écria, *point de paroles, il faut qu'ils meurent*. Auſſitôt les ſéditieux inveſtirent le Serrail, & la Sultane Kioſen ſentit qu'elle ne pouvoit diſſiper un danger ſi preſſant, qu'en faiſant jetter aux rebelles les têtes de deux perſonnes qui lui étoient extrêmement cheres.

Ce premier ſuccès engagea la jeune Régente à faire de nouveaux efforts pour perdre ſa rivale. Elle ſavoit que Kioſen avoit trempé dans la Conjuration qui avoit été ſi funeſte à Ibrahim. Elle s'adreſſa aux Spahis qui étoient depuis long-temps en méſintelligence

avec les Janiſſaires. Les Spahis avoient alors pour leur Aga Gurgi Nebi. Capitaine fort expérimenté, & qui gouvernoit toute l'Aſie où il étoit avec ſes troupes. La jeune Validé lui écrit, l'exhorte à délivrer le jeune Sultan de l'eſpece d'eſclavage où on le retient, & à venger la mort d'Ibrahim. Le Commandant des Spahis prend auſſitôt les armes, & ſe prépare à venir à Conſtantinople. Bectas Aga des Janiſſaires ſe hâte de marcher contre lui, & ne tarde pas à le joindre. On fut ſur le point de voir entre les deux corps les plus redoutables de la Milice Ottomane, une action ſanglante qui auroit mis la Monarchie à deux doigts de ſa perte; mais on engagea les Spahis à ſe retirer ſans avoir combattu. Alors l'Aga des Janiſſaires qui étoit une des créatures de la vieille Sultane, ſe vit alors tout-puiſſant dans l'Empire. Il fit tuer Gurgi Nebi dont on apporta la tête à Conſtantinople, où elle fut expoſée aux inſultes de la populace.

L'Aga des Janiſſaires pour ſignaler ſa puiſſance, fit dépoſer conſécutivement deux Viſirs, parce qu'ils ne lui paroiſſoient pas aſſez ſoumis. Siaoux qui les remplaça, & qui étoit un hom-

me d'esprit & de cœur, résolut de mourir plutôt que d'être l'Esclave de l'Aga qui abusoit insolemment de son pouvoir. Le nouveau Visir pour faire sentir à Bectas qu'il n'étoit pas d'humeur à dépendre de lui, fit poignarder le Kiaia des Janissaires qui étoit un des plus zélés partisans de l'Aga. Cette action fit connoître à la vieille Sultane qu'elle s'étoit donnée un maître dans la personne du nouveau Visir.

Cette ambitieuse Princesse au-lieu de chercher à renverser la fortune du premier Ministre, entreprit de détrôner le Sultan & d'élever à l'Empire Soliman l'aîné des freres de Mahomet. L'Aga des Janissaires entra dans le complot, & crut pouvoir gagner facilement le Grand Visir qu'il regardoit comme une de ses créatures. Bectas lui proposa donc la déposition de Mahomet, & l'élévation de Soliman, faisant entendre au Visir que c'étoit une affaire conclue, & à laquelle il seroit inutile de vouloir s'opposer. Azem se fit violence pour dissimuler l'indignation & l'horreur que lui inspiroit le crime auquel on le sollicitoit. Il parut entrer dans les vues des Conspirateurs,

& ne donna aucuns soupçons de la fidélité qu'il conservoit pour son maître. Il y eut cependant un des Conjurés qui dit à ses complices : „ Vous vous „ repentirez peut-être bientôt d'avoir „ laissé la tête sur les épaules d'un „ homme qui saura bien faire tomber „ les nôtres.

Le Visir se rendit au Serrail, l'esprit tout occupé des moyens dont il devoit se servir pour empêcher le succès de la Conjuration. Dès qu'il fut arrivé au Palais, il arrêta la Sultane Validé & toutes les personnes qui étoient suspectes. Tout cela se fit en un instant, & avec si peu de bruit, que le Sultan n'en entendit rien. Azem envoya ensuite cinq ou six personnes pour avertir ses amis & les Bachas dont il étoit sûr, du péril qui menaçoit l'Empire, & pour leur recommander de se rendre promptement au Serrail. Aussi-tôt il fait éveiller la Sultane mere, & l'instruit du péril dont elle est menacée. Cette Princesse jette un grand cri, prend le Sultan entre ses bras, en disant : *O mon fils, nous sommes morts.* Le jeune Empereur qui pleuroit à chaudes larmes, se jetta aux pieds du Keßler, & le conjura de lui sauver la

vie. Ce spectacle arracha des larmes à tous les spectateurs : on eut bien de la peine à rassurer le fils & la mere, qui s'imaginoient à chaque instant qu'on alloit les massacrer. On porta le jeune Mahomet sur son Trône, & le Kesler s'adressant à l'Assemblée : „ Mes amis, „ leur dit-il, des traîtres & des perfides „ ont arraché la vie au Sultan Ibrahim „ notre Maître ; ils veulent encore „ nous enlever son fils, notre unique „ espérance. L'Empereur implore aujourd'hui „ le secours de votre bras généreux. Tous les assistans promirent de s'exposer à la mort pour la défense de leur Souverain. En même-temps le premier Ministre donne ses ordres, & fait prendre les armes à tous les Officiers du Serrail. Tous les amis du Visir viennent à son secours avec de nombreuses troupes, de sorte qu'on mit le jeune Sultan en état de conserver son Trône & sa vie.

L'Aga des Janissaires commença alors à se reprocher son imprudence. Ses partisans ne furent pas moins déconcertés que lui, & la consternation succéda dans leur cœur à la confiance & à l'audace. Cependant ils ne renoncerent pas à leur entreprise, & résolurent de

tout hazarder. Pendant ce temps-là le Grand Visir forçoit le Mufti à donner un Arrêt de mort contre la Sultane Kiosen qui avoit excité la révolte. Le Pontife Musulman délivra ce funeste Arrêt qu'on se mit aussi-tôt en devoir d'exécuter. On se rendit chez la Princesse qui s'étoit cachée dans une grande armoire sous un tas de tapis de Perse & de matelas. On la chercha long-temps; enfin on la trouva qui étoit couchée toute de son long dans l'endroit que je viens de dire. Elle étoit magnifiquement vêtue, & couverte de diamans d'un prix inestimable. Cette Princesse jettant un regard plein de Majesté & de douceur, sur le chef des Icoglans qui venoient pour l'étrangler. „ Jeune „ homme de bonne mine, lui dit-elle „ tout bas, aie compassion de mon sort; „ il y a cinq (a) bourses pour chaque „ Icoglan. „ Mais cet Officier lui répondit tout haut : „ Traîtresse, il ne s'agit „ point à présent de parler de ta rançon. En même-temps il la tira par les pieds hors de l'armoire. Elle se releva promptement, & jetta un poignée de Sequins aux Icoglans pour les occuper &

(a) Chaque bourse vaut quinze cents livres.

à dessein de les corrompre. Mais leur Chef se jetta sur la Sultane & la renverse par terre. Chacun se hâte de la dépouiller, & on lui ôte jusqu'à sa chemise. On la traîne en cet état hors du Serrail, & on lui passe une corde au cou. Tandis qu'on la serroit fortement elle mordit au doigt un de ses Bourreaux, & lui causa une si vive douleur, qu'il fut contraint de lâcher un peu la corde. Le Bourreau tire son poignard, & donne à la Sultane un coup du pommeau au-dessus de l'œil droit qui la fit évanouir. Les Icoglans serrerent une seconde fois la corde, & voyant que la Princesse ne faisoit aucun mouvement, ils s'écrierent, *elle est morte*, & la laisserent. Un moment après la Sultane leva la tête, & la tourna de tous côtés comme pour demander du secours. Elle fut apperçue des Icoglans qui revinrent pour l'achever, & qui ayant tourné cette fois la corde avec le manche d'une hache, ne la quitterent que quand ils furent bien sûrs qu'elle ne vivoit plus. Ainsi mourut dans la soixante-dixieme année, une Princesse qui avoit joué un brillant rôle pendant sa vie, & qui fut femme, mere & ayeule d'Empereurs. Son ambition la fit entrer dans plusieurs

complots qui furent cause enfin de sa perte.

Après l'exécution de cette Sultane, le Grand Visir fit arborer à la grande porte du Serrail l'étendart de Mahomet. Tous les peuples vinrent se ranger sous la banniere du Prophete, & la plupart des Janissaires rentrerent dans le devoir à la vue de ce drapeau si révéré parmi les Turcs. L'Aga qui persistoit toujours dans sa révolte, proposa à ses partisans de mettre le feu à Constantinople. Une résolution si désespérée leur inspira tant d'horreur, qu'ils passerent dans le parti du Sultan. Bectas se voyant ainsi abandonné, se hâta de fuir, & se sauva chez un pauvre homme qui avoit été autrefois de ses amis; mais il fut bientôt découvert, & on le conduisit au Visir qui le fit étrangler dans le Serrail. Tous les Chefs de la révolte eurent le même sort. Ce fut ainsi qu'un seul homme vint à bout d'éteindre en trois jours une des plus dangereuses Conspirations qui eût encore menacé l'Empire Ottoman.

Environ cinq ans après cette premiere sédition, il s'en éleva une seconde qui ne fut pas moins dangereuse. Les Janissaires & les Spahis se propo-

serent de déposer Mahomet qui ne leur paroissoit pas digne de regner. Ils se porterent à toutes sortes de violences, & auroient peut-être réussi dans leur projet, si le Visir Azem, qui venoit de mourir, n'eût pas été remplacé par Kiuperli de Damas. C'étoit un vieillard plein de feu & d'esprit, consommé dans les affaires, & qui sçavoit employer à propos la sévérité chez un peuple qu'on ne peut contenir que par la terreur. Il falloit un homme de ce caractere pour remédier aux troubles qui désoloient l'Empire.

On vit alors paroître sur la scene un jeune homme qui se disoit fils d'Amurat IV., & qui l'étoit (a) peut-être effectivement. Ce Prince ou cet Imposteur se fit proclamer Sultan sous le nom de Soliman III. Il étoit soutenu par Orcan Bacha d'Alep, ennemi mortel du Grand Visir. Toute l'Asie se soule-

(a) On prétend qu'Amurat avoit eu un fils d'une personne nommée Rachima, & que celle-ci avoit eu soin de cacher la naissance de son fils, pour ne pas l'exposer au sort que subissoient ordinairement tous les Princes de la Maison Ottomane qui avoient des droits à l'Empire, sans pouvoir y parvenir.

va en faveur de Soliman. Le Sophi & le Czar lui envoyerent des Ambassadeurs pour le féliciter sur son avénement au Trône. Kiuperli voyant le péril dont Mahomet est menacé, leve des troupes pour la défense de son Maître. Mais ne voulant pas exposer la Couronne ni la vie de Mahomet aux hazards d'une bataille, il entreprend de gagner Orcan, & lui fait les plus magnifiques promesses. Le Bacha d'Alep se montre d'abord inflexible, & répond qu'on décideroit par les armes à qui devoit rester l'Empire. Les deux partis en viennent aux mains dans les champs de Trocakaja auprès de Smirne, & la victoire se déclare en faveur de Soliman. Celui-ci au-lieu de se rendre tout de suite à Constantinople, s'arrête en Asie, & donne le temps aux vaincus de rassembler les débris de leur armée & d'y ajouter de nouvelles forces. De sorte que Mahomet se voit bientôt à la tête de cent mille hommes. Kiuperli avant que de tenter un second combat, fait de nouvelles propositions à Orcan. Celui-ci paroît alors plus traitable, & accepte une conférence dans laquelle les prétentions des deux partis devoient être réglées. Il se rend au lieu

marqué sans prendre les précautions nécessaires. Aussi-tôt il est investi par des soldats qui se jettent sur lui & l'étranglent. Un instant après Soliman est arrêté & conduit à Constantinople, où il périt par le même genre de mort que le rebelle Orcan. Le supplice de ces deux hommes rétablit la tranquillité dans tout l'Empire.

Mahomet IV. entroit dans sa vingtieme année, & goûtoit à longs traits la grandeur dont il jouissoit ; mais plus il y trouvoit de charmes, plus il craignoit de la perdre. Ce Prince avoit continuellement devant les yeux la mort sanglante de son pere, la fin tragique de quelques-uns de ses Prédécesseurs, & les périls auxquels il avoit été exposé lui-même. Ces tristes idées lui inspirerent une haine effroyable pour Constantinople. Son Palais étoit devenu pour lui un séjour affreux ; de sorte qu'il prit la résolution de quitter un lieu qui ne lui présentoit que des images effrayantes. Il se retira à Andrinople fort déterminé à ne plus retourner dans la Ville Impériale. Cependant il y reparut quelque temps après. L'esprit de ce Prince étoit assez inégal. Sa timidité naturelle lui faisoit craindre sans

ceſſe de funeſtes événements; mais l'appréhenſion d'éprouver un jour quelque triſte revers de fortune, ne le rendit pas cruel, comme le ſont ordinairement les Princes d'un caractere ombrageux. Toutes ſes autres paſſions cédoient à la fureur dont il étoit dévoré pour la chaſſe. On ne peut s'imaginer juſqu'où alloit ſon ardeur pour cet amuſement. Il paſſoit les nuits ſur la cime des plus hautes montagnes, & commençoit ſa courſe au lever de l'aurore. Toutes les ſaiſons lui étoient indifférentes, quand il s'agiſſoit de chaſſer. Il bravoit les rigueurs de l'Hyver, & expoſoit les gens de ſa ſuite à périr de froid. Les bleds & les vignes étoient ravagés dans tous les lieux de ſon paſſage. Un Prince s'embaraſſe-t-il de ſacrifier à ſes plaiſirs la ſubſiſtance du pauvre Laboureur?

Mahomet ſortit une ſeconde fois de Conſtantinople. Comme on vouloit l'engager à y revenir : „Quoi, dit-il, je „ retournerois dans une Ville où mon „ Pere a été maſſacré, où mon oncle „ a expiré entre les mains des Bourreaux, & où tous mes ayeux ont reſſenti la fureur & la rage d'une Milice „ inſolente? Le goût qu'avoit le Sul-

tan pour la chasse, le rendit assez long-temps insensible aux plaisirs de l'amour. Il s'y livra enfin, & s'adonna d'abord à ces infames voluptés que reprouve la raison, & qui ne sont que trop ordinaires dans un pays où la Religion ne limite point des penchans plus naturels.

Pendant que l'amour & la chasse faisoient toutes les occupations de Mahomet, le Grand Visir Kiuperli (a) étendoit bien loin les bornes de l'Empire, & combattoit en Candie contre toutes les forces de la Chrétienté. Le Sultan qui ne comptoit pas beaucoup sur le succès de cette guerre qui duroit depuis si long-temps, s'abandonna à un chagrin qui le rendoit méconnoissable. Persuadé qu'il alloit être l'objet du mépris de toute la terre, il s'enfonce dans les montagnes de Thessalie, où il devint aussi farouche que les animaux auxquels il faisoit continuellement la

(a) C'étoit le fils de ce Kiuperli dont nous avons déjà parlé. Il succéda à son pere dans la Charge de Visir ; ce qui n'étoit jamais arrivé depuis l'établissement de la Monarchie Ottomane.

guerre. Dans un des accès de sa mélancolie, il donne ordre qu'on fasse mourir tous ses freres qui étoient sous la garde de la Sultane Validé. Cette Princesse montre aux Janissaires les lettres qu'elle vient de recevoir. Aussi-tôt toute la Ville de Constantinople est en mouvement. Chacun s'assemble. On ferme les boutiques & on prend les armes. Les Janissaires remercient la Sultane, l'assurant d'une éternelle reconnoissance, & donnent des Gardes à tous les jeunes Princes contre qui on venoit de prononcer un arrêt de mort.

Le Sultan apprit bientôt qu'on n'avoit pas exécuté ses ordres, & qu'il s'exposoit à perdre la Couronne, en voulant l'affermir sur sa tête par les moyens que lui suggeroit la politique Ottomane. Epouvanté par ces nouvelles, il s'enfonce dans son désert, & devient plus sauvage que jamais. Il abandonne pour un temps le dessein de faire périr ses freres, espérant trouver un jour des circonstances plus favorables.

Enfin le Grand Visir se rendit maître de Candie après une guerre de trente années. Aussi-tôt que Mahomet eut été instruit de cet heureux événement,

il quitta la solitude, & se rendit à Andrinople. A peine y fut-il arrivé, qu'il fit périr par le poison Orcan l'aîné de ses freres qui étoit adoré du peuple. Mahomet après une longue absence, revint à Constantinople, mais il n'y resta pas long-temps. Le brave Kiuperli n'existoit plus, & ceux qui le remplacerent n'avoient ni son habileté ni son bonheur. Les affaires de l'Empire en souffroient beaucoup. La perte de Candie n'avoit pas découragé les Chrétiens, ils faisoient la guerre avec succès, & enleverent une infinité de Places aux Turcs. Bude qui étoit la clef & le rempart de l'Empire Ottoman, fut emporté d'assaut. Cet événement jetta la consternation parmi les infideles. Le Sultan se rendit à Constantinople, afin que sa présence retînt l'impétuosité des habitans de cette grande Ville: mais il ne put réussir à calmer un peuple, que le mauvais succès de leurs armes avoit rendu furieux. Tandis que Mahomet étoit dans la Mosquée, un Iman lui adresse la parole, & lui reproche qu'il passe son temps à la chasse, tandis qu'il perd ses Etats. Le Sultan effrayé de la hardiesse de ce Prédicateur, se hâte de quitter Constantinople,

& se retire à Calcédoine. Mahomet, quelque temps après son départ, apprit que l'armée de Hongrie s'étoit soulevée, & que les soldats avoient nommé un Général à la place du Visir qui les commandoit. Les rebelles envoyerent des Députés à l'Empereur, & lui firent des propositions insolentes. Bientôt ces séditieux se mirent en route, & avancerent vers Constantinople où Mahomet étoit retourné. Ce Prince assembla le Divan pour savoir quel parti on devoit prendre dans une occasion si périlleuse. Le Caïmacan conseilla à l'Empereur de se mettre à la tête de tous les gens de guerre qui étoient autour de sa personne, & de marcher contre les rebelles. Ce sage conseil ne fut pas suivi, & Mahomet attendit du temps seul la fin de la rebellion. La conduite du Sultan ne contribua pas médiocrement à augmenter l'audace des révoltés. Ils s'écrioient quil falloit déposer l'Empereur, & mettre à sa place une personne plus digne de commander aux Ottomans. Ces insolentes clameurs parvinrent aux oreilles de Mahomet. Une mort affreuse, la perte d'un grand Empire, la privation de tant de plaisirs, frapperent dans un même instant l'es-

prit de ce malheureux Prince. Il se ressouvint de la crainte qu'il avoit eue toute sa vie d'être déposé, de l'aversion insurmontable qu'il avoit toujours sentie pour Constantinople, des précautions qu'il avoit prises pour la conservation d'une Couronne qu'on cherchoit à lui enlever, & on s'imagine quelle impression durent faire des réflexions si chagrinantes sur le cœur d'un Prince dépourvu de cette fermeté d'ame qui fait soutenir avec constance les grandes infortunes.

Mahomet supposant que les rebelles n'auroient jamais conçu le dessein de lui ôter l'Empire, s'ils n'eussent eu dans la personne de ses freres, d'autres Sultans à lui substituer, fait prendre les armes aux Officiers du Serrail, leur commande de se rendre dans l'appartement des Princes & de leur ôter la vie. Il se met lui-même à la tête des Officiers du Palais, & on ajoute qu'il voulut aussi s'assurer de la personne de ses propres enfans & les éloigner, afin que les rebelles voyant qu'il restoit seul du sang Ottoman, fussent forcés de le laisser sur le Trône. Cet excès de barbarie n'est pas croyable de la part d'un Prince qui avoit montré toujours beau-

coup plus d'humanité que la plupart de ses prédécesseurs.

Comme on avoit prévu que le Sultan pourroit attenter à la vie des ses freres, on avoit pris des mesures pour sauver les jours des Princes. On refusa à l'Empereur l'entrée de leur appartement, & on l'empêcha ainsi d'exécuter son cruel dessein. Le Bostangi lui signifia qu'il ne le reconnoissoit plus pour maître, & que Soliman étoit son Empereur. Ces paroles furent un coup de foudre pour Mahomet. Il se retira dans son appartement sans proférer une seule parole, & montra pendant six jours une indifférence qui approchoit de la stupidité.

Cependant l'armée s'avançoit vers Constantinople, pour empêcher les rebelles d'entrer dans la Ville; on jugea à propos d'installer promptement le Prince à qui on destinoit l'Empire. On fut chercher dans son appartement, ou plutôt dans la prison, Soliman, l'aîné des freres de Sa Hautesse. Ce Prince encore épouvanté du péril qu'il avoit courut quelques jours auparavant, crut qu'on lui apportoit le cordeau fatal. Il refusa d'ouvrir sa chambre, & quand il vit qu'on la forçoit, il s'évanouit.

Lorsqu'il fut un peu revenu à lui, l'on tâcha de le rassurer, en lui apprenant le changement qui étoit arrivé dans sa fortune. Il n'ajouta aucune foi à ces discours, & tomba une seconde fois en foiblesse, quand on voulut l'élever sur une espece de Trône. Voyant enfin tous les principaux Officiers de l'Empire prosternés à ses pieds, & lui rendant hommage, il commença à croire que ce n'étoit plus un songe.

On courut annoncer à Mahomet sa déposition & l'élévation de son frere. A cette nouvelle il tomba sans sentiment sur un sopha. Il ne recouvra ses forces que pour demander la vie. Lorsqu'on l'eut assuré qu'il n'avoit rien à craindre, il parut moins triste, & consentit à signer une abdication en faveur de Soliman. On le conduisit ensuite dans le même appartement, où son frere avoit été retenu pendant trente années. Mahomet accoutumé à des exercices violents, étant réduit tout-à-coup à une inaction perpétuelle, fut bientôt attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. Soliman ne regna que quatre ans, & le même jour qu'il mourut, son frere Achmet II. monta sur le Trône.

Il fut redevable de son élévation au Grand Visir (a) Kiuperli qui avoit contribué à la déposition de Mahomet, & qui empêcha que le fils aîné de ce Prince ne parvînt à l'Empire. Je passe le regne de deux ou trois Sultans, pour arriver à la derniere révolution que nous avons vu arriver à Constantinople en 1730.

Sous le regne d'Achmet III. les Perses qui étoient en guerre contre la Turquie, firent des propositions après la mort de leur Sophi. Pendant le cours des Négociations, ils firent quelques actes d'hostilité, qui rompirent tous les arrangements qu'on avoit déjà commencé à prendre. On fit de grands préparatifs à Constantinople. Le Sultan & le Visir allerent camper à Scutari, sous prétexte d'y attendre que tout fût prêt pour se mettre en campagne. Malgré toutes ces apparences de guerre, la Cour Ottomane étoit fort irrésolue sur le parti qu'elle avoit à prendre, & ne

---

(a) C'étoit le frere de ce Kiuperli qui avoit succédé à son pere dans la Place de Grand Visir. Il y eut trois Kiuperli à la tête du Gouvernement sous le regne de Mahomet IV.

savoit si elle devoit continuer sa marche, ou retourner à Constantinople. Les soldats murmuroient hautement de cette irrésolution, & des murmures, on en vint à une révolte ouverte. Le peuple & les soldats étoient fort indisposés contre le Gouvernement, à cause de la rareté de vivres & du poids des impôts. D'ailleurs la réduction de Tauris, après tant de sang répandu pour cette conquête, avoit consterné les troupes. Ainsi la nouvelle de la continuation de la guerre avec les Perses, avoit achevé de répandre un germe de sédition dans les esprits qui n'attendoient qu'une occasion pour faire éclater leur mécontentement. Outre cela, l'inquiétude de quelques misérables qui aspiroient après un changement, dans l'espérance d'améliorer leur fortune, contribua aussi à exciter une révolte, dont les Chefs étoient encore plus méprisables qu'audacieux.

Le principal auteur de la rebellion fut un homme de néant, appellé Patrona Khalib qui, après avoit servi dans la marine, passa dans le corps des Janissaires. Au désespoir d'avoir dépensé dans la derniere guerre le peu de bien qu'il avoit, il résolut de former quelque

publique, pendant l'absence du Grand Seigneur & du premier Ministre, se trouvoit pour lors absent de Constantinople, & s'occupoit à faire planter des tulipes à sa campagne. Le *Reis-Effendi* étoit aussi à une de ses maisons de plaisance, où livré à son indolence naturelle, il traitoit de bagatelles & de fables tous les avis qu'on lui donna au sujet de la révolte. De sorte qu'il n'y avoit alors à Constantinople aucun homme capable d'y rétablir l'ordre, que l'Aga des Janissaires & le Kiaïa du Grand Visir. Ce dernier qui avoit plus à craindre qu'un autre de la fureur du peuple, ne fut pas plutôt instruit du soulevement, qu'ayant perdu courage, il pourvut à sa sûreté en prenant la fuite. L'Aga des Janissaires rassembla sa garde ordinaire, & se mit en marche contre les rebelles, dans le dessein de les dissiper ou de les ramener par la douceur; mais voyant que sa présence ne servoit qu'à les aigrir davantage, & que sa garde murmuroit hautement de ce qu'il refusoit de se joindre aux rebelles, & de leur remettre le drapeau qu'on a coutume de déployer dans les soulevements, averti d'ailleurs qu'une autre troupe de séditieux avançoit vers

son Palais pour le piller, alors il se retire, passe à Scurari, s'enferme dans une de ses maisons, sans faire part au Grand Visir de ce qui venoit d'arriver à Constantinople, dans la crainte que ce Ministre ne le fît étrangler sur le champ, pour n'avoir pas prévenu ou étouffé dans sa naissance ce mouvement populaire.

Le nombre des Conjurés augmentoit à chaque instant. Ils menaçoient de la mort quiconque refuseroit de les suivre, & ils tuerent effectivement plusieurs personnes qui aimerent mieux se laisser massacrer, que de manquer de fidélité à leur Souverain. Les séditieux eurent soin de se munir d'armes. Ils forcerent les prisons, & fortifierent tellement leur parti, qu'ils se trouverent bientôt au nombre de plus de deux mille, observant une discipline exacte, déclarant qu'ils ne vouloient faire tort à personne, & qu'ils n'avoient pris les armes que pour se soustraire à la Tyrannie du Gouvernement.

La sédition avoit fait de grands progrès avant que le grand Visir en eût connoissance. Il ne fut parfaitement instruit de cette révolte, que quand le Mufti, le Caïmacan, le Kiaïa, & les

autres principaux Ministres & Officiers lui en eurent rendu compte. Le Caïmacan cherchant à se disculper, dit qu'ayant été averti de ce tumulte entre les dix & onze heures du matin, il étoit revenu sur le champ à Constantinople, & qu'étant monté à cheval pour rétablir la tranquillité publique, il n'avoit pu y réussir, faute d'avoir eu des troupes capables de réprimer l'insolence des séditieux. Il s'en fallut bien que cette réponse fût regardée comme une parfaite justification.

On tint le Divan pour savoir quel parti on devoit prendre dans les circonstances présentes. Les avis furent si partagés, qu'on délibéra jusqu'à la nuit sans rien conclure, sinon qu'il falloit tenir un nouveau conseil en présence du Sultan. Le résultat de cette derniere assemblée, fut qu'il étoit nécessaire que le Grand Seigneur & toute sa Cour revinssent à Constantinople, où l'on seroit plus à portée de prendre des mesures convenables. Le Sultan avant que de partir, voulut consulter sa sœur pour laquelle il avoit une extrême considération. ,, Je vous conseille, ,, lui dit cette Princesse, de retenir auprès de vous vos principaux Ministres,

„ afin que si les rebelles viennent à de-
„ mander qu'on leur en livre quelqu'un,
„ vous puissiez par le sacrifice que vous
„ en ferez, préserver de toute insulte
„ votre famille & votre auguste
„ personne. En conséquence de cet avis, le Grand Seigneur suivi de tous ses Ministres, arriva pendant la nuit à Constantinople, & se rendit à son Palais. On assembla encore tous les Grands de l'Empire & les gens de Loi, pour délibérer sur les affaires présentes, & on ne décida rien. Tous convenoient à la vérité que le nombre des rebelles n'étant pas encore considérable, on pouvoit espérer de les détruire ; qu'il falloit leur opposer un bon corps de troupes, & les aller combatre avant que leur parti fût devenu plus fort. Cet avis étoit le meilleur & même l'unique, pourvu qu'on l'eût exécuté sur le champ : mais le Sultan voulut tenter un autre moyen.

Achmet envoya un Officier pour ordonner aux rebelles de se retirer, avec menaces de les faire mourir, s'ils ne se séparoient promptement ; mais ils ne se laisserent pas intimider, & répondirent qu'ils s'étoient assemblés pour le bien & la gloire de l'Etat,

qu'ils avoient de justes remontrances à faire à leur Souverain, & qu'ils ne quitteroient point les armes qu'on ne leur eût rendu justice. Le Sultan irrité d'une réponse si audacieuse, s'emporta violemment contre le Grand Visir, comme il avoit déjà fait le jour précédent, & l'accusa d'être cause de tout le désordre. Le premier Ministre rejetta toute la faute sur le Caïmacan qu'il accabla de reproches les plus sanglans en présence du Sultan. „ Souffri- „ rez-vous, Seigneur, lui dit-il, qu'un „ aussi vil & aussi méprisable que celui- „ ci, jouisse encore de la lumiere. Achmet surpris de ses paroles, fait aussi-tôt arrêter le Caïmacan, & se radoucissant ensuite à l'égard du Visir, il lui proposa divers moyens pour appaiser la révolte; mais l'habile Ministre les jugeant impraticables & inutiles, répondit de la sorte au Sultan. „ Dans la si- „ tuation où se trouve actuellement „ l'Empire, je ne vois que deux partis „ à prendre pour rétablir la tranquil- „ lité. Il faut que Votre Hautesse mar- „ che elle-même à la tête des troupes „ du Serrail pour dissiper les rebelles par „ sa présence, ou qu'elle me permette „ d'avoir l'honneur d'y aller à sa place.

„ Je me flatte que je suis assez aimé de la
„ Milice pour me faire un parti consi-
„ dérable aussi-tôt que je me ferai voir.

Le timide Sultan n'approuvant ni l'un ni l'autre de ces partis, tenta d'autres moyens qui n'eurent aucun succès. Il fit déployer à la porte du Serrail l'étendart du Prophete, & crier du haut des murs : Que tout soldat & bon Musulman qui voudroit venir se ranger sous cette enseigne pour combattre les rebelles, auroit trente écus de gratification, & qu'on lui augmenteroit sa paie de deux Aspres (a) par jour. Comme personne ne se laissa tenter par de si belles promesses, il fallut en revenir, mais trop tard, au premier projet du Grand Visir, qui étoit de former un corps de troupes & de les faire marcher contre les rebelles. On eut recours aux (b) Bostangis, mais quand il fallut les rassembler, on s'apperçut que la plupart s'étoient cachés ou avoient pris la fuite. On jetta alors les

(a) L'Aspre est une piece de monnoie d'environ six deniers.

(b) C'est une milice destinée pour la culture des jardins du Grand Seigneur, & pour la garde du Serrail.

contents de Sa Hautesse, & qu'ils lui souhaitoient toutes sortes de prospérités. Sur cette réponse, le Sultan fit arrêter le Kiaïa; mais il ne jugea pas à propos d'en agir de même à l'égard du Mufti & du Grand Visir. Achmet donna ordre à l'Asseki Aga de retourner au camp des rebelles, pour leur dire : Que Sa Hautesse vouloit bien déposer & exiler le Mufti & le Visir, & qu'elle les prioit de se contenter de ce châtiment, sans exiger qu'on leur ôtât la vie, en considération de ce qu'à leur priere, il avoit fait arrêter le Kiaïa & le Caïmacan, pour en faire tout ce qu'ils voudroient ordonner.

Les rebelles répondirent qu'ils se contentoient de la déposition & de l'exil du Mufti; mais ils persisterent à demander qu'on leur livrât le Grand Visir. Achmet, malgré l'attachement qu'il avoit pour son premier Ministre, voyant qu'il ne pouvoit le sauver sans danger de se perdre lui-même, lui envoya demander le Scéau Impérial, & le fit ensuite arrêter.

Pendant que tout étoit ainsi en agitation dans le Serrail, les rebelles s'occupoient à piller les maisons des Proscrits.

crits. Ils trouverent dans celle du Vaivode (*a*) de Galata, beaucoup d'argent qu'ils jetterent par les fenêtres, ainsi que le reste des meubles, en disant que les Musulmans ne devoient pas profiter des rapines & des extorsions que cet indigne Ministre avoit faites sur les Infidelles, & qu'il étoit juste que ceux-ci reprissent leur bien. En effet ce Vaivode tyrannisoit en toutes occasions les Juifs & les Chrétiens. Les uns & les autres s'emparerent de tout l'argent qu'on leur abandonnoit, sans que les Turcs s'y opposassent & voulussent en rien prendre.

Patrona fit publier qu'on ne feroit aucun tort ni aucun mal aux (*b*) Infidelles, pourvu qu'ils se tinssent tranquilles dans leurs maisons. Il tint sa promesse assez exactement. Les rebelles ordonnerent aussi qu'on tînt ouvertes & bien fournies toutes les boutiques où se vendoient les choses nécessaires à

(*a*) Cette Charge réunit les fonctions de Gouverneur & de Lieutenant de Police. La Jurisdiction du Vaivode de Galata s'étend jusqu'à la mer noire tout le long de la côte de l'Europe.

(*b*) C'est-à-dire aux Chrétiens.

la vie. Ce qui fut si fidélement exécuté, que pendant tout le tumulte, on ne manqua de rien dans la Capitale ni dans ses vastes Fauxbourgs.

Quoique toutes les troupes de l'Empire fussent très-disposées à la révolte, cependant elles resterent trauquilles pendant les premiers jours : mais les choses ne demeurerent pas long-temps en cet état. Les (a) Janissaires, & d'autres corps de Milice se joignirent aux rebelles, de sorte que Patrona se vit en état d'exécuter facilement ses ambitieux projets. Le Sultan voulut encore faire une tentative pour sauver la vie au Grand Visir; mais les séditieux répondirent avec insolence qu'ils avoient déjà trop fait en sauvant la vie au Mufti, & qu'ils ne s'y étoient portés qu'en considération de Sa Hautesse, & parce que ce Ministre étoit le Chef de la Loi; mais qu'ils vouloient absolument qu'on leur remît le Grand Visir & ses deux gendres, pour leur faire rendre compte de leur mauvaise administration.

Achmet vaincu par l'opiniâtreté de

(a) C'est le principal Corps de l'Infanterie Turque.

ces mutins, & voyant qu'il étoit impossible de soustraire le Visir à leur fureur, le fit condamner à mort aussi-bien que le Caïmacan, & le Kiaïa. Après qu'ils eurent été exécutés, on porta leurs cadavres aux rebelles. Le peuple crioit par les rues : *Ainsi périssent tous les ennemis de l'Empire & de la Religion.* Les rebelles se plaignirent amérement de ce que le Grand Seigneur ne leur avoit pas remis ces Ministres en vie. Tout ce qu'on put leur dire pour les appaiser ne servit à rien. Ils pousserent si loin leur audace, qu'ils demanderent la déposition du Sultan, & qu'on mit sur le Trône son neveu Mahmoud. La vue de leur propre sûreté les porta à cet excès. Ils considéroient qu'Achmet étoit naturellement cruel, que ce Prince ayant fait mourir ceux qui avoient détrôné son frere pour le placer lui-même sur le Trône, ils ne pouvoient s'attendre qu'aux plus cruels châtiments, s'ils le laissoient en état de se venger; au-lieu qu'en faisant regner Mahmoud qui languissoit en prison depuis vingt-sept ans, ils avoient lieu de se flatter que ce Prince les épargneroit par reconnoissance de la liber-

té qu'ils lui auroient procurée, & de ſon élévation au Trône.

Comme il falloit quelque prétexte pour colorer une entrepriſe ſi injuſte, les rebelles publierent que ce n'étoit point le corps du Grand Viſir qu'on leur avoit envoyé ; mais celui d'un Forçat de galere qui lui reſſembloit, & qu'on avoit mis à ſa place. Il eſt certain que ce Miniſtre étoit devenu ſi méconnoiſſable après ſa mort, qu'un de ſes Domeſtiques aſſûra que ce n'étoit point lui. On eut encore d'autres raiſons (*a*) pour croire que ce n'étoit point le cadavre du Grand Viſir. Quoiqu'il en ſoit, les rebelles ſoutinrent que le Sultan les avoit trompés. Après qu'ils eurent exercé toute leur rage ſur les corps du Caïmacan & du Kiaïa, ils lierent à la queue d'un cheval celui du Viſir, & le traînerent à la porte du Serrail. Là ils crierent que puiſqu'Achmet n'avoit pas tenu ſes promeſſes, il

(*a*) Ce Grand Viſir qui étoit né Chrétien Arménien, & qui n'avoit aucune Religion, s'étoit fait circoncire. Les rebelles ne virent aucune marque de Circonciſion ſur le cadavre qu'on leur avoit envoyé.

ne méritoit plus de regner, & qu'il falloit le détrôner, & lui nommer un successeur. En vain le vieux Sultan fit tout son possible pour les appaiser, en leur offrant des présents considérables, ils furent inflexibles, & persisterent à demander un Empereur.

Quoiqu'ils fussent déterminés à déposer Achmet, ils avoient besoin d'un homme qui eût assez de lumieres & de crédit pour l'exécution d'un projet si important. Ils trouverent ce qu'ils cherchoient dans la personne d'un nommé *Isspiri-Zadé*, Prédicateur ordinaire de la Cour & de la Mosquée de Sainte Sophie. Cet hypocrite qui sous un air simple & pénitent, cachoit une ambition démesurée, avoit été comblé de bienfaits par le Sultan; mais coupable de la plus noire ingratitude, il alla trouver les rebelles; les fortifia par ses pernicieux conseils dans leur malheureux dessein, leva toutes les difficultés qui pouvoient servir à leur faire changer de résolution, & se chargea lui-même de ménager cette affaire. Il se rendit au Serrail, & paroissant accablé de la plus vive douleur, il dit devant tous les Ministres assemblés, que les rebelles vouloient absolument qu'Achmet quit-

tât le Trône; il ajouta qu'après avoir tenté toutes sortes de moyens pour leur faire changer de résolution, voyant qu'il n'étoit pas possible de les fléchir il avoit pris le parti de venir à la Cour, pour faire part aux Ministres de ce qui se passoit.

A ces paroles l'assemblée demeura immobile, & ne put faire aucune réponse. Le perfide Isspiri-Zadé voyant que personne n'étoit assez hardi pour aller annoncer au Sultan une si triste nouvelle, se chargea lui-même de cette commission. „ Eh bien! lui dit „ Achmet en le voyant, qu'y a-t-il de „ nouveau? Les rebelles sont-ils tou-„ jours sous les armes? Pourquoi ne se „ retirent-ils pas, afin que chacun puis-„ se vaquer à ses affaires? J'ai fait pour „ eux plus que je ne devois. Que de-„ mandent-ils, & que souhaitent-ils „ davantage? Seigneur, répondit Isspi-„ ri-Zadé avec un air également ferme „ & modeste, ton regne est fini, & tes „ Sujets ne veulent plus te reconnoître „ pour Empereur. Achmet alors se le-„ vant, lui dit en colere: Eh! pourquoi „ ne le disois-tu pas d'abord, toi qui „ venois ici tous les jours? Pourquoi tant tarder à parler? Puis allant à l'ap-

partement de Mahmoud, il prit ce Prince par la main, le conduisit à la Chambre Impériale, où il le plaça lui-même sur le Trône, & le salua en qualité d'Empereur. „ Souvenez-vous, „ lui dit-il, avec beaucoup de tendresse, que Mustapha II. votre pere, „ ne perdit le Trône que je vous cede „ aujourd'hui, que pour avoir eu une „ complaisance trop aveugle pour le „ Mufti Feizula Effendi, & que je ne „ le perds moi-même que par mon excès de confiance en Ibrahim Pacha „ Visir. Profitez de ces exemples. Ne „ vous attachez point trop à vos Ministres, & ne vous reposez sur eux „ qu'avec beaucoup de circonspection. „ Si j'avois toujours suivi mon ancienne politique, de ne laisser jamais mes „ Ministres trop long-temps en place, „ ou de leur faire rendre souvent un „ compte exact des affaires de l'Empire, j'eusse peut-être fini mon regne aussi glorieusement que je l'ai „ commencé. Adieu : je souhaite que „ le vôtre soit plus heureux, & je vous „ recommande mes fils & ma propre „ personne.

Après ces paroles, l'Infortuné Ach-

met fut s'enfermer dans la même prison, d'où il venoit de tirer son neveu. Aussi-tôt tous les Grands de la Cour vinrent rendre leurs hommages au nouveau Sultan. Dès qu'on eut publié l'élévation de Mahmoud à l'Empire, on fit partir une galere pour transporter le Mufti à Tenedos, lieu de son exil. Mahmoud ayant voulu voir Patrona, celui-ci se présenta devant l'Empereur avec son habit de Janissaire, & ayant baisé la main du Sultan : „ Que puis-je faire pour toi, lui „ dit ce Prince ? Tu as droit de me de- „ mander toutes sortes de graces. Patrona montrant alors des sentiments plus nobles & plus généreux, que ne le comportoient sa naissance & une vie chargée de crimes, répondit de la sorte à l'Empereur : „ J'ai enfin obtenu ce „ que je desirois, puisque vous êtes sur „ le Trône : mais je sais bien que je n'ai „ à attendre de Votre Hautesse qu'une „ mort prochaine & honteuse. Je te „ jure par les cendres de mes ancêtres, „ lui dit Mahmoud, que je ne te fe- „ rai jamais aucun mal. Dis-moi seule- „ ment quelle récompense je puis te „ donner, & je te l'accorde d'avance.

„ Puisque votre bonté Impériale est
„ sans bornes, répondit Patrona, je la
„ supplie de faire supprimer tous les
„ nouveaux impôts dont vos fideles
„ Sujets ont été accablés sous le mi-
„ nistere précédent. Mahmoud souscrivit sur le champ à cette Requête, & dès le même jour on publia par-tout la suppression des impôts.

La déposition d'Achmet, & les graces que venoit d'accorder son successeur, ne furent pas capables de satisfaire les rebelles. Ils allerent piller les maisons des Proscrits, & rompirent le sceau Impérial qu'on y avoit apposé. Cette audace choqua vivement l'Empereur; mais comme il n'étoit pas encore en état de marquer son ressentiment, il envoya prier les rebelles de faire cesser de semblables désordres, & leur fit dire que puisqu'ils l'avoient mis sur le Trône, ils devoient lui laisser le soin de punir les coupables. Au-lieu de se rendre à une réprimande si douce & si juste, les séditieux répondirent qu'ils ne cesseroient point d'exercer leur vengeance jusqu'à ce qu'ils fussent entiérement satisfaits, & ils demanderent une seconde fois qu'on remît entre leurs mains le Reis Effendi, le

pourroit ſouhaiter. Mais Patrona qui craignoit avec raiſon que des offres ſi avantageuſes, ne cachaſſent quelque piege tendu pour le ſurprendre, répondit qu'il ne ſe ſoucioit d'aucune dignité, & qu'il n'étoit avide que du ſang des Proſcrits dont il avoit fait une longue liſte. L'Aga des Janiſſaires conſeilla au Sultan de donner à Patrona cent mille ſequins, & de lui laiſſer la liberté de ſe retirer où il lui plairoit. Le rebelle lui répondit : „ Sache que „ je n'ai pas beſoin d'argent, puiſque „ toutes les bourſes de Conſtantinople „ ſont à ma diſpoſition. Puis jettant un coup d'œil terrible ſur l'Aga des Janiſſaires, il lui ordonna d'un air impérieux de ne jamais ſe mêler de ſa perſonne.

Le Chef des rebelles nomma de lui-même de nouveaux Officiers, & à meſure qu'ils ſe préſentoient devant lui, il les fit revêtir de peaux de Martre Zibeline, qui avoient été priſes dans le pillage des maiſons des Proſcrits. On publia auſſi par ſon ordre, que tous ceux qui feroient quelque violence, ſeroient punis de mort ; car il affectoit de paroître zélé pour le bien public.

Le Sultan s'étant rendu à une des

Mosquées pour se faire ceindre le sabre Impérial, les rebelles voulurent assister à cette cérémonie avec leurs armes, malgré la défense de l'Empereur. Patrona monté sur un très-beau cheval, couvert d'un magnifique harnois, marchoit immédiatement devant le Grand Seigneur, & avoit à sa gauche un autre des rebelles. Ces deux hommes affectant de mépriser le faste, n'avoient qu'un petit turban & l'habit des simples Janissaires, & jettoient de tous côtés des sequins au peuple.

Après la cérémonie, Patrona se rendit chez le Grand Visir. Aussi-tôt que ce Ministre qui étoit gendre du vieux Sultan, & qui ne se seroit pas levé pour un Ambassadeur, sut que ce rebelle arrivoit, il vint le recevoir jusqu'au bas de l'escalier, & l'ayant conduit dans son appartement, ils resterent deux heures ensemble à s'entretenir, & le Visir le reconduisit jusqu'au même endroit où il l'avoit reçu. Patrona qui avoit montré jusqu'alors beaucoup de désintéressement, venant à faire réflexion que la gloire n'est qu'un peu de fumée, voulut lui donner plus de consistance en lui associant les richesses. Comme plusieurs des Proscrits qui s'é-

toient cachés, cherchoient ſous main ſa protection, ils lui offrirent de l'argent chacun ſelon ſes facultés, & il accepta tout ſans en faire part à ſes compagnons; mais ceux-ci n'en furent pas plutôt inſtruits, qu'ils lui en firent des reproches fort amers. „ Vous ſavez, „ lui dirent-ils, que nous n'avons pris „ les armes que pour tirer le peuple de „ l'oppreſſion. Graces à Dieu, nous „ ſommes enfin venu à bout d'une en- „ trepriſe ſi importante & ſi glorieuſe; „ mais comment, vous qui êtes notre „ Chef, & qui devez le premier don- „ ner l'exemple, & obſerver plus reli- „ gieuſement que perſonne, le ferment „ que vous nous avez fait faire, & que „ vous avez fait vous-même, de ne par- „ donner à aucun des ennemis de l'Etat, „ comment êtes-vous le premier à rom- „ pre de ſi ſaints engagements par un „ vil intérêt? Un peuple infini offre au „ Ciel, par reconnoiſſance, ſes prieres „ pour nous, & vous êtes le ſeul qui „ nous empêchez de porter notre pro- „ jet à perfection, en vendant votre „ protection aux Tyrans de la Patrie. „ Ne vous flattez pas, ajouterent-ils, „ en hauſſant la voix, de nous voir „ applaudir à une action ſi indigne; &

„ ſachez que ſi dans deux jours vous
„ ne repréſentez pas ceux que vous
„ avez ſouſtraits à notre juſte fureur,
„ vous ſubirez vous-même le ſort qui
„ leur étoit deſtiné. Patrona étourdi de ce diſcours, leur répondit que malgré le crime dont on l'accuſoit, ſon intention avoit toujours été d'exterminer tous ceux qui étoient dans la liſte, & qu'il travailleroit à ſatisfaire ſes compagnons ſur cet article.

Comme les ſéditieux continuoient toujours leurs brigandages, le Sultan en fut ſi indigné, qu'il aſſembla un grand Conſeil, dans lequel il fut réſolu qu'on leur enverroit des ordres fulminans de la part de l'Empereur & du Mufti. Celui qui fut chargé de leur faire connoître les volontés du Prince, ſe rendit au camp des rebelles, & leur demanda s'ils n'avoient pas reçu leur paie, & pourquoi n'ayant plus rien à attendre, ils ne ſe retireroient pas? Après quoi il leur préſenta, & lut à haute voix l'ordre du Sultan, qui portoit qu'ayant fait eux-mêmes Mahmoud Empereur, & qu'étant ſes eſclaves, ils devoient lui obéir aveuglément & ſans différer; qu'ayant d'ailleurs tout ſujet d'être contens de Sa Hauteſſe qui

les avoit comblés de faveurs au delà de leurs desirs, il étoit juste qu'ils lui donnassent cette marque de soumission, afin de rétablir le calme & la tranquillité dans la Capitale où Mahmoud vouloit absolument faire cesser tous les désordres; que si après avoir été instruits des intentions de leur Souverain, ils étoient assez téméraires pour ne pas se conformer à ses justes demandes, il feroit déployer l'étendart du Prophete à la porte du Serrail, & publier de toutes parts, que tout bon Musulman eût à venir se joindre à lui pour attaquer les séditieux, qui dès ce moment seroient regardés comme traîtres & infidelles à leur Souverain, répudiés de leurs femmes, & poursuivis jusqu'à leur entiere destruction. L'ordre du Mufti qui étoit conçu en des termes aussi forts, ayant été lu ensuite, les rebelles commencerent à s'ébranler; mais ce qui acheva de les réduire, au moins en apparence, fut la déclaration que leur firent les Janissaires qui étoient déjà rentrés dans le devoir, & qui protesterent que si les Factieux ne se retiroient promptement, & qu'on arborât l'étendart de Mahomet, ils iroient le défendre, & répandroient, s'il le

falloit, jusqu'à la derniere goutte de leur sang.

On vit alors les plus mutins se soumettre, mais à deux conditions que la Cour fut contrainte de leur accorder pour avoir la paix. La premiere, que l'on ne feroit mourir aucun d'eux pour cause de sédition. La seconde, qu'ils auroient toujours trois étendarts déployés, afin de pouvoir se défendre, si on entreprenoit quelque chose contre leurs personnes. En conséquence de cet accord, le Grand Seigneur fit rouvrir les boutiques, & l'ordre parut entiérement rétabli : mais on ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que la sédition n'étoit pas éteinte.

Les Caffés sont à Constantinople, comme ailleurs, des endroits où se rassemblent toutes sortes de gens oisifs qui conversent ensemble sans se connoître, & dont la principale occupation est d'écouter les nouvelles ou d'en débiter. Il est dangereux d'y parler trop librement sur des matieres qui peuvent intéresser l'Etat, parce qu'on n'y trouve que trop souvent quelques-uns de ces infames délateurs dont la subsistance est fondée sur l'indiscrétion d'autrui. Plusieurs Nouvellistes étant

dans un des Caffés de Constantinople, s'aviserent de traiter hautement de rebelles ceux qui avoient occasionné la derniere révolution. Quelques-uns des Partisans de Patrona qui les entendirent parler de la sorte, se jetterent sur eux & les poignarderent. Ce ne fut pas la seule violence dont se rendirent coupables ces mêmes Factieux qui avoient promis de rester tranquilles & de ne plus commettre de désordres. Un d'entr'eux va à la Douane, prend dans la caisse trois cents piastres, fait enlever par ses domestiques deux filles esclaves, trouve à la porte un cheval tout scellé, monte dessus & s'enfuit.

Le lendemain un autre inconnu vient aussi à la Douane, accompagné de six personnes; il entre seul & va s'asseoir auprès de la caisse. Les commis qui s'attendoient à une aventure pareille à celle du jour précédent, lui font toutes sortes de civilités. *Que vous est-il arrivé hier*, *leur dit il?* Après qu'on lui eut raconté le fait, il appelle un de ses domestiques, lui ordonne d'aller à Constantinople, de faire prendre & massacrer le coupable. Puis se tournant vers les Commis qui paroissoient fort effrayés: *Savez-vous*, leur dit-il, *qui*

je suis? Je m'appelle Musluh. Ce nom les fit trembler. „ J'ai un talent parti-
„ culier, ajouta-t-il, pour distinguer
„ les honnêtes gens des fripons, & j'ai
„ autant d'estime pour les premiers,
„ que d'horreur pour les autres. Ainsi
„ c'est pour vous protéger, que j'en-
„ voie les ordres dont vous venez
„ d'être témoins. Si quelqu'un s'avise
„ de vous inquiéter, faites-le moi sa-
„ voir, & sur le champ je vous rendrai justice.

Ce Musluh qui étoit, comme je l'ai déjà dit, un des principaux Chefs de la Conjuration formée contre Achmet III. avoit l'esprit élevé, une éloquence naturelle, & certaine grandeur d'ame qu'on ne devoit pas attendre d'un homme de son (*a*) état; il étoit fort considéré dans son parti. La maniere dont il venoit de se comporter à l'égard des Commis de la Douane, fait voir qu'il n'approuvoit pas les injustices; mais il s'attribuoit en même-temps un droit qui n'appartient qu'au Souverain.

(*a*) Il étoit vendeur de Melons & simple Janissaire.

Le Mufti voyant que la rebellion n'étoit pas éteinte, fit appeller Patrona, Musluh & les autres Chefs de la révolte, & leur parla ainsi : „ Il est vrai „ que la Patrie vous est redevable de „ la liberté, & le Grand Seigneur de „ son élévation au Trône ; mais si „ vous avez éprouvé par vous-même, „ que Sa Hautesse sait récompenser la „ vertu, vous ne devez pas douter „ aussi qu'elle ne sache punir le crime. „ On ne peut vous refuser des éloges „ pour avoir détruit un mystere tyran- „ nique ; mais doit-on supporter plus „ long-temps les désordres & les cala- „ mités qui regnent à présent, & qui „ sont pires que les maux auxquels on „ a voulu remédier ? Si vous ne prenez „ le parti de vous retirer chacun où le „ devoir vous appelle, vous perdrez „ non-seulement le mérite du bien que „ vous avez procuré, mais devenus „ des objets d'indignation & d'hor- „ reur au peuple & au Sultan, la Cour „ & la Ville prendront de concert des „ mesures pour vous traiter avec la mê- „ me rigueur, que vous avez employée „ vous-même contre les Ministres du „ précédent Gouvernement. Patrona

& les autres Chefs feignirent d'être extrêmement touchés des maux qui étoient arrivés, prétendoient-ils, contre leur intention : mais ils se conduisirent avec la même licence & la même audace qu'auparavant.

Comme il n'est permis, sous quelque prétexte que ce soit, de boire du vin, ni de commettre aucun désordre dans les chambres des Janissaires, les rebelles qui ne vouloient pas s'assujettir à une discipline si rigoureuse, prirent des maisons dans la Ville, & vinrent se loger au nombre de plus de quatre cents dans le quartier où étoit leur chef. Ils passoient les nuits & les jours dans la débauche, & lorsqu'ils étoient ivres ils alloient trouver le Grand Visir, & le forçoient de dispenser des graces & des emplois à toutes les personnes à qui ils accordoient leur protection, de sorte que le premier Ministre de l'Empire étoit contraint de souscrire à tout ce qu'ils exigeoient de lui.

Patrona vint un jour au Serrail, & passant entre le rang des Janissaires, il les salua à droite & à gauche, & poussa jusqu'à l'appartement du Grand Seigneur. La Sultane Validé l'ap-

en portant des turbans rouges, & que cette distinction pouvoit servir à fomenter la division dans la Ville, l'Empereur ordonna à tout le monde d'en porter de semblables. Les rebelles obéirent sans difficulté à ce dernier commandement ; mais à l'égard du premier ordre, qui concernoit la réforme de leur conduite, ils firent bien voir qu'ils n'étoient pas fort disposés à satisfaire le Sultan sur cet article.

Patrona se ressouvenant qu'il n'avoit rien fait en faveur d'un Boucher Grec, nommé Gianaki qui lui avoit rendu quelques services, l'envoya chercher, & lui dit : Je sais ce que tu as fait pour moi, & je veux t'en témoigner ma reconnoissance d'une maniere éclatante. Il lui donna d'abord mille sequins, & lui fit cette question : „ Ne te „ soucies-tu pas de vivre plus long- „ temps que moi ? Gianaki charmé de la générosité de Patrona, lui répondit : „ Si tu viens à mourir, je ne me soucie „ pas de survivre à mon bienfaiteur. „ Puisque tu penses de la sorte, repliqua „ le chef des rebelles, dis-moi ce que „ tu souhaites, & tu es sûr de l'obtenir. Mille desirs s'éleverent alors dans le

cœur

cœur du Boucher ; mais il ne sut à quoi se fixer pour le moment. Il demanda du temps pour consulter ses amis, & cela lui fut accordé. Il ambitionna d'abord une charge qui avoit été supprimée, & qui convenoit assez à un homme de sa profession. C'étoit un emploi qui donnoit l'inspection sur le bétail, & qui rapportoit de grands profits. Quelqu'un qui étoit intéressé à ce qu'on ne fît pas revivre cette charge, lui dit qu'il ne devoit pas borner son ambition à si peu de chose, & lui conseilla de se faire Prince de Moldavie. Dans un instant la vanité renversa la tête de ce pauvre homme. Oubliant la bassesse de sa condition, il alla trouver son Protecteur, & lui demanda cette Principauté ; j'y consens, dit Patrona, allez trouver le Grand Visir de ma part, & demandez-lui son agrément. Le premier Ministre surpris d'une semblable proposition, resta quelque temps sans parler, enfin il revint à lui, & dit au Boucher : „ Patrona demande une chose impossible.
„ On ne nomme à cette dignité que
„ des gens de naissance, & qui ont
„ rendu de grands services à l'Etat. Le
„ sujet qu'il me propose n'a aucune de

„ ces qualités ; & d'ailleurs le Sultan
„ n'ayant confirmé que depuis quatre
„ jours Gregorasko Ghika dans ce
„ poste important, il n'est ni de la jus-
„ tice ni de l'honneur de Sa Hautesse
„ de destituer ce Prince, pour mettre
„ un vil artisan à sa place.

Cette réponse ayant été rapportée à Patrona ; je veux, dit-il, qu'on fasse ce que je demande : il renvoya tout de suite le Boucher au grand Visir, & le fit accompagner par Musluh. Celui-ci parla avec beaucoup de hauteur au premier Ministre, qui ne sachant quel parti prendre, dit qu'une affaire de cette importance ne dépendoit pas de lui, & ne pouvoit se terminer que par le Sultan dont il falloit savoir la volonté. Allez donc le trouver, repliqua Musluh : mais songez à satisfaire Patrona. Le Grand Seigneur ne fut pas moins surpris que son premier Ministre ; mais jugeant que tout ne tarderoit pas à changer de face, il dit au Visir, contentez ce rebelle. Alors Gianaki fut déclaré Prince de Moldavie. On lui rendit tous les honneurs qui étoient d'usage en pareille circonstance. Gregorasko Ghika fut déposé, & céda sa place à un homme plus digne de mé-

pris par son extravagante ambition, que par la bassesse de son état : mais la grandeur de ce Prince Boucher passa comme un songe. Comme il ne put trouver les sommes d'argent qu'on avoit coutume de distribuer aux Ministres de la Porte en pareille occasion, il se vit abandonné de tout le monde, & de Patrona lui-même, qui ne l'avoit si fort élevé, que pour faire voir jusqu'où alloit son crédit, de sorte que ce phantôme de Prince fut conduit dans une prison où nous le laisserons déplorer sa folie jusqu'à ce qu'il en sorte, pour subir un honteux châtiment.

Quelque crédit qu'eût alors Patrona, il trouvoit quelquefois des gens qui osoient lui résister. Un bas Officier des Janissaires lui dit un jour : „ Nous „ avons pris la résolution de ne plus „ entretenir aucune société avec des „ compagnons qui déshonorent leurs „ corps par mille violences, & si tu ne „ te ranges toi-même à ton devoir, on „ te fera un mauvais parti. Je me soucie fort peu de toi, repartit Patro„ na, & si on vient m'attaquer, on „ trouvera à qui parler. Il y a douze „ mille Albanois à Constantinople qui „ sont prêts à se sacrifier pour moi,

Quand tu ferois venir toute l'Albanie à ton secours, repliqua le bas Officier, nous ne t'en exterminerons pas moins, toi & tous les tiens. Mon ami, dit *Patrona*, tu as tort de te mettre en colere contre moi, parce que je ne fais de mal à personne. Cela ne suffit pas, répondit le Janissaire: il ne convient pas que tu te mêles, comme tu fais, des affaires de la Cour & de l'Etat. Il semble à te voir t'ingerer dans toute chose, que le Sultan & le Visir aient besoin de tes lumieres pour se conduire. Puisque tu n'es qu'un simple Janissaire, tu ne dois point faire le maître, ni le laisser faire à M[illegible] qui vient tous les jours à la Porte avec autant de faste & de pompe que le défunt Kiaia. Si je ne m'informe pas de ce qui se passe, reprit Patrona, on remplira infailliblement toutes les Charges de personnes infames qui renouvelleront la tyrannie du précédent Ministre. Je n'ai en cela d'autre vue que de procurer l'avantage du peuple. Ce n'est pas d'un homme comme toi, repliquerent alors plusieurs Officiers des Janissaires, que le peuple doit attendre son soulagement. Notre Empe-

„ reur est assez juste & assez éclairé
„ pour gouverner & pour rendre heu-
„ reux ses Sujets. C'est à lui seul qu'ap-
„ partient le droit de disposer des char-
„ ges en faveur de ceux qu'il en juge
„ dignes. Quant à nous tous, ce que
„ nous avons à desirer, est qu'il vive,
„ qu'il regne long-temps, & que notre
„ solde soit payée exactement. Nous
„ n'avons jusqu'ici aucune raison de
„ nous plaindre de Sa Hautesse, & ce
„ seroit nous rendre tout-à-fait indi-
„ gnes de ses bontés, si un corps com-
„ me le nôtre, qui est le plus illustre
„ de la Milice Ottomane, avoit la har-
„ diesse de vouloir partager l'autorité
„ Souveraine. Ainsi nous te donnons
„ encore trois jours pour réduire ou dis-
„ siper tes compagnons, & si cela n'est
„ pas exécuté dans le terme que nous
„ te prescrivons, nous ferons main-
„ basse sur tous les rebelles.

Quoique Patrona fût un homme déterminé, & qu'il ne craignît pas que les Janissaires, parmi lesquels il avoit un parti considérable, en vinssent à l'exécution de leurs menaces, il comprit pourtant par cet entretien, que les esprits étoient fort échauffés contre lui, & qu'il avoit beaucoup d'ennemis se-

crets. Pour s'en instruire plus sûrement, il fut trouver l'ancien Kadislesker, & lui dit d'un air hypocrite : „ Tu
„ sais que je n'ai pris les armes que pour
„ la cause commune. Dieu a voulu se
„ servir de mon bras pour délivrer les
„ Musulmans des violences de l'ancien
„ ministere. Toi qui es un homme si
„ saint, si éclairé, & qui peux con-
„ noître le cœur de chacun, il t'est fa-
„ cile de discerner si dans tout ce que
„ j'ai fait, je n'ai pas eu les intentions
„ les plus pures. Cependant je rencon-
„ tre tous les jours de mauvais esprits
„ qui donnent à mes actions les motifs
„ les plus criminels, & qui ne travail-
„ lent qu'à me noircir auprès de l'Em-
„ pereur, pour qui j'ai exposé tant de
„ fois ma vie. Permets donc, Grand
„ Effendi, que j'implore ta protection
„ contre ceux qui continuent à me ca-
„ lomnier auprès de Sa Hautesse.

Le Kadislesker répondit qu'ayant toujours eu le mensonge en horreur, il s'expliqueroit sans aucune duplicité, toutes les fois qu'on lui demanderoit ce qu'il pensoit sur le compte de Patrona. Celui-ci peu satisfait d'une réponse si ambiguë, affecta néanmoins d'en paroître content, comme s'il eût

été convaincu qu'on ne pouvoit parler qu'à son avantage. Patrona en sortant, distribua une poignée de sequins aux domestiques de la Maison du Kaoiflesker qui leur ordonna de jetter cet argent dans la mer en présence de Patrona, & regardant cet homme comme un scélérat, dont la visite avoit souillé sa maison, il fit laver tous les endroits où ce rebelle avoit mis le pied.

Comme il étoit impossible que les affaires de l'Etat subsistassent encore long-temps dans la situation où elles se trouvoient pour lors, le Grand Seigneur & les Factieux songerent à y apporter du remede, chacun selon les différentes vues qu'ils se proposoient. Les rebelles voyoient bien que pour maintenir leur autorité, ils ne devoient pas quitter Constantinople, & le Sultant persuadé que le tout consistoit à les chasser de cette Capitale, prit des mesures pour y réussir, & fit revenir à la Cour tous les premiers Officiers de l'Empire.

Les rebelles ayant tenu conseil, convinrent qu'il falloit sans différer, faire nommer Musluh Lieutenant de l'Aga des Janissaires. Mais comme on prévit de grands obstacles, parce qu'on

ne parvient ordinairement à ce poste, qu'après avoir passé par tous les autres grades; on jugea qu'il falloit avoir recours à l'argent pour déterminer les suffrages en faveur de Musluh, qui n'avoit ni (a) l'âge ni la capacité nécessaires pour remplir un poste de cette importance. On distribua donc une somme considérable aux plus anciens & aux plus accrédités des Janissaires, & on leur fit entendre que s'ils vouloient favoriser l'élection de Musluh, on leur feroit payer le présent de la (b) Sultane mere. Comme l'argent a coutume d'applanir les difficultés, principalement à Constantinople, les Janissaires consentirent à nommer pour Lieutenant de leur Aga celui à qui les rebelles destinoient cet emploi.

(a) Musluh n'avoit que vingt-cinq ans.

(b) La mere de Mahomet dans les premiers transports de joie dont elle fut saisie, en voyant son fils élevé sur le Trône, avoit promis un présent de cinq Piastres pour chaque soldat. Mais la Sultane n'exécuta point sa promesse, se trouvant peut-être dans l'impossibilité de payer une somme si considérable.

Les esprits étant ainsi préparés, Mussluh se rendit chez le Grand Visir, à qui il demanda le brevet pour la charge de Kiaïa des Janissaires. Le premier Ministre lui répondit que le Sultan ne pouvoit l'élever à une poste si considérable sans blesser la justice, & que le corps des Janissaires ne le souffriroit jamais. J'ai pourvu à tout, repliqua le rebelle; faites-moi seulement expédier le brevet sans vous embarrasser de rien davantage. Le Grand Visir s'obstinant au refus, Mussluh se retira fort irrité. Dès que les séditieux eurent appris le mauvais succès de sa tentative, ils jurerent de se venger bientôt du premier Ministre, & se rendirent au nombre de trente chez le Cham des Tartares, pour lui déclarer qu'ils vouloient absolument que Mussluh fût Kiaïa des Janissaires, & que si le Visir persistoit dans ses refus, il ne tarderoit pas à s'en repentir. Le ton avec lequel ils parlerent, fit juger au Cham des Tartares qu'ils étoient gens à tenir leur parole, & que la prudence exigeoit qu'on cédât au torrent, jusqu'à ce qu'on eût une digue à y opposer, Il tâcha donc de les appaiser, en disant qu'il alloit se rendre à la Cour, & qu'il ne doutoit point que le Visir

n'eût égard à leurs précautions. Il courut effectivement chez le premier Ministre, & lui parla de la sorte : „ Est-„ ce votre dessein de vous opposer à „ ces misérables ? Ne voyez-vous pas „ qu'ils travaillent eux-mêmes à leur „ ruine, & que plus ils exigent, plus „ ils préparent de facilité à les détruire. „ Croyez-moi, accordez à Musluh la „ charge qu'il demande, & une plus „ considérable encore, s'il la desire. Il „ n'en jouira pas assez long-temps pour „ vous donner sujet de vous repentir „ de votre complaisance.

Le Visir se rendant à ces raisons, passa chez le Sultan qui, se conformant à l'avis de son Ministre, fit appeller Musluh, & lui donna l'emploi qu'il demandoit. Le nouveau Kiaïa qui s'étoit rendu à la Cour avec une pompe & un équipage de Bacha à trois queues, retourna triomphant dans sa maison, où il fut félicité par ses Confreres, & par une troupe de bas adulateurs qui lui disoient que cette charge étoit encore au-dessous de son mérite, & qu'il pouvoit aspirer aux postes les plus éminents.

Les rebelles se rassemblerent de nouveau, & reprirent leur premier dessein,

qui étoit d'élever Patrona à la charge de Capitan Bacha, Musluh à celle d'Aga des Janissaires, & l'Aga des Janissaires à la dignité de Grand Visir. „ Par ce moyen, disoient-ils, nous „ serons absolument les maîtres. Il „ nous sera facile de gouverner le „ Grand Seigneur à notre fantaisie, „ parce qu'étant sans expérience, il „ aura peur de nous, & nous accor„ dera tout ce que nous lui demande„ rons, d'autant plus que sans nous, il „ fût peut-être resté en prison toute sa „ vie. Les rebelles tinrent cette conférence fort secrete: mais on ne leur laissa pas le temps d'exécuter leurs projets.

Le Cham des Tartares piqué de ce qu'en plusieurs rencontres, Patrona & ses compagnons qui n'avoient aucune connoissance des affaires, avoient fait prévaloir dans le Conseil leurs avis extravagans sur le sien, fut celui qui parut le plus animé contre les rebelles, & qui excita le Grand Seigneur à en tirer une vengeance éclatante. Le Capitan Bacha ne leur étoit pas plus favorable: mais le Sultan lui avoua ingénument qu'il appréhendoit qu'en poussant à bout ces séditieux, on ne replongeât la Ville dans de nouveaux

malheurs. „ Aussi-tôt que vous vous
„ serez défaits des principaux Chefs de
„ la rebellion, dit le Capitan Bacha,
„ il n'y aura plus personne qui ose le-
„ ver la tête. D'ailleurs une action de
„ vigueur est nécessaire pour affermir
„ votre Trône, & sera très-agréable
„ au peuple, qui ne souffre qu'avec
„ une peine extrême de se voir tous les
„ jours exposés aux violences de ces
„ furieux. C'est enfin le seul moyen
„ d'établir votre réputation chez les
„ Etrangers, qui ont les yeux fixés sur
„ vous au commencement de votre
„ regne, & qui n'auront aucune con-
„ sidération pour votre personne si
„ vous ne montrez la fermeté néces-
„ saire pour accabler des rebelles qui
„ s'opposent à votre autorité. Ce dis-
cours fit une telle impression sur le
Sultan, qu'il jura de suivre les conseils
du Capitan Bacha & du Cham des
Tartares.

La fin tragique de tous les auteurs des rebellions précédentes, fit pressentir aux séditieux quel devoit être leur sort, s'ils ne prenoient pas soin de se mettre à couvert du danger. C'est pourquoi ils firent entendre qu'ils souhaitoient ardemment de porter la

guerre dans le pays étranger. On tourna contr'eux les projets qu'ils avoient formés pour maintenir leur pouvoir. Le Grand Seigneur assembla le Divan, où se trouverent les Ministres & les principaux Officiers de l'Empire. Différents Chefs des rebelles y assisterent. On proposa dans cette assemblée la guerre contre les Moscovites; les avis furent partagés, & il y eut un débat fort vif entre le Cham des Tartares & le Chef des Factieux. ,,Je sais,
,, dit Patrona, que nos affaires en Per-
,, se vont de mal en pis, parce que les
,, Moscovites fournissent continuelle-
,, ment des secours à nos ennemis.
,, Ainsi mon avis est que, pour préve-
,, nir de plus grands maux, on porte la
,, guerre en Moscovie, & qu'on y en-
,, voie une armée nombreuse, pour
,, venger tant de sang Musulman qu'on
,, a fait répandre. Il faut que les Tar-
,, tares entrent de leur côté dans le pays
,, de ces Infidelles, pour le ravager &
,, en emmener les habitans en esclava-
,, ge. Je crois aussi qu'il est à propos
,, de réprimer les vexations des Bachas
,, des frontieres, qui au-lieu d'avoir
,, soin des troupes, & de regarder les
,, Janissaires comme le plus solide ap-

„ pui de cet Empire, les maltraitent &
„ retiennent leur paie pour se l'ap-
„ proprier, ou pour en gratifier leurs
„ créatures. Le Cham des Tartares lui
„ répondit, vous qui parlez tant de
„ guerre, savez-vous bien ce que c'est?
„ Pour quel sujet voulez-vous que Sa
„ Hautesse la déclare aux Moscovites?
„ Vous ignorez peut-être que nous
„ sommes en paix avec eux, & que
„ sans de justes raisons, il n'est pas per-
„ mis de la rompre. Avant que de
„ prendre une résolution sur un point
„ de cette conséquence, il faut s'assu-
„ rer de bien des choses que vous avan-
„ cez ici sans preuves. Après quoi on
„ délibérera mûrement sur ce qu'il y
„ a de plus utile & de plus honorable à
„ faire pour l'Etat. Ce sont de ces
„ choses qu'il n'est pas possible de dé-
„ cider en un moment, comme vous le
„ demandez. D'ailleurs, par quel en-
„ droit, dites-moi, pénétrerez-vous en
„ Moscovie? Par les endroits, répon-
„ dit Patrona, où nous y sommes en-
„ trés autrefois; nous d'un côté & vous
„ de l'autre. Doucement, repliqua le
„ Cham des Tartares. Autrefois nous
„ allions par la Pologne, parce que
„ nous étions en guerre avec elle; mais

„ à présent que nous sommes amis des „ Polonois, est-il juste d'aller porter la „ désolation parmi des peuples dont „ nous n'avons aucun sujet de nous „ plaindre? Savez-vous que c'est ruiner entiérement un pays, que d'y „ conduire une armée de cent mille „ Tartares? Tant mieux, dit Patrona, „ c'est ainsi que j'aime à faire la guerre. „ Et moi pareillement, ainsi que mes „ Sujets, repliqua le Cham : si nous „ ne consultions que nos intérêts, nous „ n'avons rien à souhaiter que la guerre; c'est notre véritable élément, & „ la source de toutes nos richesses, & „ dès que la paix fait tarir cette source, „ renfermez dans la Crimée, pays stérile „ & sans commerce, nous retombons „ dans la misere. Mais nous savons „ souffrir, & sacrifier à la justice nos „ intérêts particuliers.

„ Avant que de prendre les armes, „ il faut bien y penser, afin de n'avoir „ pas sujet de s'en repentir. Ce ne sont „ pas là de ces petites affaires qui se „ terminent en deux ou trois assemblées. Je trouve, repartit Patrona, „ que celle-ci est fort nombreuse, & je „ ne croyois pas qu'il dût s'y trouver „ tant de monde. Je m'étois imaginé

„ que ce Conseil ne seroit composé que „ de vous, de Musluh, de l'Aga des „ Janissaires, & de quelques autres „ personnes en petit nombre, & il fau- „ dra, s'il vous plaît, qu'à l'avenir ce- „ la soit ainsi. Autrement il sera impos- „ sible de tenir rien de secret, & les „ Infidelles seront bientôt instruits de „ toutes nos délibérations.

„ Quand il s'agit d'affaires impor- „ tantes, reprit le Cham, c'est une „ maxime sage de tenir ses assemblées „ nombreuses, afin d'y mieux peser les „ matieres, & d'y appeller des Gens „ de Loi, parce qu'étant les déposi- „ taires de la justice, & plus instruits „ que les autres, les résolutions prises „ sur leur avis, sont plus équitables & „ les succès plus heureux. Mais lors- „ qu'ils sont exclus des Conseils, & „ que les intérêts de l'Etat sont entre „ les seules mains de deux ou trois per- „ sonnes, il arrive souvent ce que vous „ venez de voir sous le ministere d'I- „ brahim (a) Bacha, qui, pour n'avoir „ voulu gouverner que par ses lumieres

(a) C'étoit le dernier Grand Visir dont les rebelles demanderent & obtinrent la déposition & la mort.

„ & celles de ſes gendres, a preſque „ ruiné l'Empire. Auſſi pour les pu„ nir de leur préſomption, Dieu a per„ mis, qu'après avoir ſouffert une „ mort ignominieuſe, ils n'aient trou„ vé que les entrailles des chiens pour „ ſépulture. Un exemple ſi terrible & ſi „ récent, devroit bien vous apprendre „ à ſuivre une autre conduite, & à ne „ pas vous abandonner à vos propres „ conſeils. Si vous continuez d'agir „ comme vous avez fait juſqu'à pré„ ſent, je ſupplierai Sa Hauteſſe de me „ renvoyer à Burſe pour y vivre en „ paix, & pour n'être plus témoin „ des aſſaſſinats qui ſe commettent im„ punément chaque jour dans cette „ Capitale. Le Conſeil finit ainſi ſans rien conclure, & on remit la déciſion de cette affaire à un autre Divan, qu'on devoit tenir en préſence du Grand Seigneur. On a dû admirer dans le diſcours que je viens de rapporter la modération, la ſageſſe, l'équité du Cham des Tartares; mais on a dû en même-temps être indigné de l'audace & de l'inſolence du Chef des rebelles.

On fut ſi irrité de voir que Patrona, Muſluh & l'Aga des Janiſſaires vouloient ſe rendre maîtres des princi-

paux emplois du Gouvernement, qu'on prit enfin la derniere résolution d'exterminer ces rebelles. Ibrahim Bacha fut celui qui régla de quelle maniere on devoit s'y prendre. Il avoit été en disgrace sous le précédent ministere. Heureusement pour lui la révolution arrivée dans le Gouvernement, lui sauva non-seulement la vie, mais le mit encore en état d'obtenir les premiers emplois, & de parvenir enfin à la dignité de Grand Visir. Ibrahim qui avoit été assez long-temps Gouverneur du Caire, où les séditions ne sont pas rares, savoit comme on doit se conduire en ces sortes d'affaires. Son plan fut donc approuvé & réussit.

Patrona étant allé rendre visite à Gianum-Coggia, sous le prétexte de le féliciter sur sa nouvelle (*a*) dignité, mais avec une ferme résolution de le perdre, le Capitan Bacha qui étoit aussi fin, mais beaucoup plus prudent que le chef des rebelles, le reçut avec des honneurs extraordinaires, & ils s'entretinrent ensemble avec des dé-

(*a*) Il venoit d'être fait Capitan Bacha, c'est-à-dire, Amiral.

monstrations d'une estime réciproque. Lorsque Patrona sortit, il y eut un si grand concours de peuple, qu'il fut porté jusqu'à sa (*a*) Saïque, par la foule à laquelle il fit jetter une poignée de Sequins, & on remarqua que contre la coutume, il portoit ce jour-là une sorte de demi-chaussé, telle qu'ont coutume de la porter les Officiers de Marine.

Le Cham des Tartares, le Grand Visir, le Musti & le Capitan Bacha s'étant assemblés secrétement, prononcerent la sentence de mort contre les rebelles. Il ne s'agissoit plus que de choisir les personnes qu'on chargeroit de l'exécution. On jugea à propos d'employer les Bostangis & les autres Domestiques du Serrail. Lorsqu'on eut pris toutes les mesures nécessaires, le Sultan envoya inviter Patrona, Musluh & l'Aga des Janissaires à se rendre au Palais, où l'on devoit continuer la conférence qui avoit été tenue sur les affaires présentes de l'Empire. Les trois principaux Chefs des rebelles vinrent donc au Serrail, accompagnés de vingt-

(*a*) Barque ou bateau.

six personnes qui resterent dans la premiere cour. Patrona & ses deux compagnons entrerent dans la salle où se tient le Divan, sans avoir le moindre soupçon du sort qui les menaçoit. On ferma aussi-tôt les portes du Serrail, & lorsque chacun eut pris sa place, le Grand Visir s'adressant à Patrona, lui dit, Sa Hautesse vous fait Gouverneur de Romelie, & vous donne le commandement de trente mille hommes, avec lesquels vous irez joindre Achmet Bacha de Babylone, pour agir, de concert avec lui, contre les Perses. Le premier Ministre s'étant ensuite tourné vers Musluh & vers l'Aga des Janissaires, il dit au premier, on vous a nommé Gouverneur de Natolie, & vous aurez le commandement d'un corps de troupes. Après cela, s'adressant au second, il lui dit, le Sultan vous fait Bacha à trois (a) queues. Le Sultan vous fait aussi présent d'une queue, dit-il au Cadislesker d'Asie

(a) Ce n'est qu'un titre d'honneur qui ne donne aucun emploi. Il y a des Bachas à trois, à deux & à une queue. Ceux à trois queues sont les plus distingués. Le Grand Visir en a cinq & le Sultan sept.

& à Abdollah Effendi. A peine le Grand Visir eut-il cessé de parler, qu'un des principaux (a) membres de cette Assemblée, cria à haute voix : *Qu'on extermine les ennemis de l'Empereur & de l'Empire.* Dans l'instant plus de trente personnes se jettant le sabre à la main sur les trois Chefs des rebelles, les massacrerent avant qu'ils eussent le temps de se reconnoitre.

On sera peut-être surpris qu'un homme tel que Patrona, ait été assez imprudent pour entrer dans le Serrail sans armes, & suivi d'aussi peu de personnes, d'autant plus qu'auparavant, il n'avoit coutume d'y venir qu'avec son sabre & ses pistolets, & toujours accompagné d'une centaine de ses camarades, mais on prétend que le Visir, pour le faire tomber sûrement dans le piege, lui fit dire en particulier, qu'ayant des matieres de la derniere conséquence à proposer dans le Conseil, il le prioit d'amener peu de personnes, afin que les secrets de l'Etat ne fussent pas divulgués ; que Patrona plein d'une aveugle confiance, avoit fait rester dans la

(a) Mustapha Aga dont nous parlerons dans la suite.

premiere cour le peu de gens qui le ſuivoient, & ne porta d'autres armes qu'un petit couteau qui ne lui ſervit de rien; car ayant voulu l'employer pour ſa défenſe, on lui coupa la main d'un coup de ſabre. Muſluh qui n'étoit pas mieux armé voyant qu'il n'y avoit pas moyen de ſe tirer d'affaire, s'envelop-pa dans ſes riches peliſſes, & ſe laiſſa égorger ſans faire le moindre mouve-ment.

Auſſi-tôt qu'on eut maſſacré ces ſé-ditieux, on jetta leurs cadavres par les fenêtres, & on envoya chercher les perſonnes de leur ſuite, ſous prétexte de leur faire quelque préſent. On les fit entrer quatre à quatre, & à meſure que ces malheureux entroient dans la ſe-conde cour, on les égorgeoit. Quel-ques-uns de ceux qui n'avoient pas en-core été expédiés, ne voyant revenir aucun de leurs camarades, commen-cerent à entrer en défiance, & voulu-rent ſe ſauver; mais toutes les portes étant fermées, ils furent inveſtis & maſſacrés comme les autres.

Quelques-uns des rebelles qui étoient dans la Ville, voyant que leurs Chefs ne ſortoient point du Serrail, s'y ren-dirent avec précipitation & en mur-

murant : mais dès qu'on eût ouvert les portes, ces gens qui paroissoient déterminés à tout entreprendre, ne virent pas plutôt les chariots chargés des cadavres de leurs compagnons, que saisis de frayeur, ils s'enfuirent plus promptement qu'ils n'étoient venus. Tous ces corps ayant été ensuite exposés dans les rues, il s'assembla un nombre infini de personnes pour les considérer. Celui de Patrona attiroit les regards de toute cette multitude. Mais dans la crainte qu'un pareil spectacle n'eût des suites fâcheuses, on enleva tous ces cadavres, & on les jetta dans la mer. Les dons imaginaires que le Grand Visir avoit faits de la part du Sultan à Patrona, à Musluh & à l'Aga de Janissaires, avoient été les signaux de leur perte. Il en fut de même à l'égard d'Abdollah Effendi & du Kadislesker d'Asie. Ces deux hommes étoient les principaux auteurs de la révolte ; mais comme les Gens de Loi sont en très-grande vénération dans l'Empire Ottoman, & qu'il est rare qu'on les fasse mourir, quelques coupables qu'il puissent être, le Sultan crut qu'il falloit dépouiller ces deux rebelles de leur caractere, afin de pouvoir satisfaire librement à sa jus-

uce. C'eſt ce que fit le Grand Seigneur, en leur donnant une Queue qui fut comme la marque de leur dégradation, parce que cet honneur qui les faiſoit paſſer dans la condition des Gens de guerre, étoit incompatible avec celle d'hommes de Loi.

Auſſi-tôt donc qu'ils eurent reçu du Grand Viſir le ſigne funeſte de leur dignité, ils furent conduits dans une priſon où ils trouverent pluſieurs perſonnes que les rebelles y avoient fait mettre. Abdollah Effendi voyant parmi ces priſonniers le Vaivode de Galata, lui dit : „ Tu as échappé belle ; car „ nous avions envie de t'envoyer en „ peu dans l'autre monde. Tu es bien „ heureux que nous ayons été prévenus. Je me ſoucie ſi peu de vivre, „ répondit le Vaivode, que je mourrai content, pourvu que je puiſſe „ teindre ma barbe blanche dans ton „ ſang. La converſation ne ſe ſeroit pas ainſi terminée, ſi on n'étoit venu prendre l'Effendi & le Kadiſlesker pour les conduire ſur une galere où ils furent étranglés, & enſuite jettés dans la mer.

La nouvelle de toutes ces exécutions remplit Conſtantinople de joie ; tous les habitans de cette grande Ville rendirent

dirent graces à Dieu, d'avoir livré au glaive du Prince, des scélérats qui avoient causé tant de désordres dans l'Etat. Le Grand Seigneur ordonna qu'on saisît tous les complices des rebelles, & qu'on les traitât comme leurs Chefs, ce qui fut exécuté ; de sorte qu'en trois jours de temps, on fit périr de différents genres de mort environ sept cents personnes. Il y en eut quelques-uns des plus coupables qui se réfugierent dans la Maison du Cham des Tartares. Ce Prince les garantit de la mort, moins par un esprit de compassion, que pour conserver à son Palais le droit d'asyle.

Le Sultan après avoir puni les rebelles, songea à récompenser ceux de ses Sujets qui l'avoient bien servi. Mustapha Aga ne fut pas celui qui eut le moins de part aux faveurs de son Souverain. Cet Officier connu auparavant sous le nom de *Pelivan*, c'est-à-dire, Lutteur, parceque l'adresse & la force qu'il faisoit paroître à la lutte, furent les premiers fondements de sa fortune, avoit été dans sa jeunesse créature du Cham des Tartares, qui lui procura une Compagnie dans les Janissaires. Dès le commencement de la sédition,

Pelivan se retira auprès de (a) son Protecteur, afin de ne point se trouver impliqué dans cette affaire. Revenu à la Cour avec le Cham des Tartares, ce Prince le présenta au Grand Seigneur comme un Sujet fidele & d'une force singuliere. Le Sultan, pour lui témoigner son estime, & pour le récompenser de ce qu'il avoit donné le signal de mort contre les rebelles, le fit Kiaïa des Janissaires à la place de Musluh. Sa modestie fit qu'il refusa d'abord cette dignité, en disant qu'il n'avoit pas les qualités nécessaires pour remplir une place si importante, & que cette élévation pourroit l'exposer à la jalousie & à la haine des autres Officiers qui en étoient plus dignes que lui; mais ayant été contraint d'accepter ce poste, il rendit mille actions de graces à l'Empereur.

Le Boucher qui avoit eu la folle ambition de vouloir devenir Prince de Moldavie, eut la tête tranchée. Ainsi il ne survécut pas long-temps à son Pro-

---

(a) Le Cham étoit alors dans une Maison de Campagne à quelques lieues de Constantinople.

tecteur, puisqu'il perdit la vie le jour d'après la mort de Patrona. Les Ministres & les principaux Officiers des troupes mirent toute leur application à rechercher le reste des rebelles. Ils poserent par-tout de nombreux corps de garde, & firent marcher des patrouilles par toutes les rues, pour empêcher sur-tout les incendies dont on se souvenoit que Patrona avoit souvent menacé, disant que si jamais on entreprenoit de le faire mourir, il feroit mettre le feu aux quatre coins de Constantinople. En effet, pour y mieux réussir, il avoit placé dans tous les bains publics des Albanois qui lui étoient entiérement dévoués, & qui se comportoient avec la derniere insolence. Mais après la mort de Patrona, ils oserent à peine paroître dans les rues de Constantinople, parce que le Grand Visir en fit mourir plusieurs, & il y en eut aussi beaucoup à qui l'on donna la bastonnade pour les plus légeres fautes.

Le Grand Seigneur renonçant à la sévérité pour n'écouter plus que sa clémence, accorda un pardon général, à condition cependant que tous ceux qui avoient persisté jusqu'à la fin dans

la révolte, n'auroient que la vie sauve, & seroient exilés pour toujours dans les lieux que Sa Hautesse prescriroit à chacun ; mais le Visir, soit pour prévenir de pareilles rebellions, soit pour se faire valoir auprès de son Maître par une grande affectation de zele & de vigilance, s'appliquoit à découvrir le reste des rebelles. Tous ceux que l'on attrapa, furent aussi-tôt jettés dans la mer ; de sorte que pendant un ou deux mois, on voyoit continuellement le Bosphore couvert de corps morts agités au gré des vagues & des vents. Cet excès de rigueur ne servit qu'à produire une nouvelle rebellion.

Les Janissaires indignés de ce qu'on avoit violé leurs privileges (*a*) en la personne de Patrona & de ses compagnons qui avoient été massacrés publiquement dans le Serrail, & dont on avoit exposé les corps à la vue de tout

(*a*) Lorsqu'un Janissaire mérite la mort, on doit le livrer à l'Oda Bachi qui le fait étrangler secrétement ; ou si, pour l'exemple, on est obligé de le faire mourir en public, on doit le dégrader auparavant de sa qualité de Janissaire ; ce qui se fait en mettant en pieces le collet de son habit.

le peuple ; les murmures du peuple mécontent de ce que les vivres étoient plus chers que sous le précédent ministere ; l'attroupement de quantité de Bandits qui s'étant rendus de toutes les parties de l'Empire à Constantinople, & enrôlés dans les différents corps de Milices, se trouvoient sans emploi, & n'attendoient qu'une occasion favorable pour exercer leurs rapines ; les efforts des partisans du Sultan déposé, qui pour lui marquer leur attachement ou pour leurs intérêts particuliers, travailloient à soulever les troupes en sa faveur ; enfin la conduite rigoureuse qu'on tenoit à l'égard des rebelles, à qui il ne restoit d'autre ressource pour mettre leurs jours en sûreté que d'exciter de nouveaux troubles ; toutes ces choses réunies étoient un présage certain d'une prochaine révolte : mais soit que la Cour ne connût rien de la disposition actuelle des esprits, ou qu'elle s'en inquiétât peu, le Grand Visir ne prit aucunes mesures pour en prévenir les effets.

Dans la correspondance secrete que plusieurs des rebelles avoient entretenue entr'eux, ils étoient convenus de se rendre tous ensemble dans un cer-

tain quartier de Conſtantinople. La nuit du 24 au 25 de Mars 1731, quelques Gebegis & Janiſſaires s'étant aſſemblés en tumulte dans l'Etmeidan, une troupe de leurs corps ſe détacha vers le ſix heures du ſoir, & alla vers Sarſſi, lieu où ſont les boutiques des Marchands qui vendent des armes. Après avoir rompu les portes & mis tout au pillage, ils diſtribuerent des armes à ceux qui venoient de tous côtés pour ſe joindre à eux. Une autre troupe de Janiſſaires marcha droit au Palais de l'Aga, & pénétra dans l'appartement de cet Officier dont ils avoient juré la mort. L'Aga ſortit ſur le champ le ſabre à la main, & ſe faiſant jour à coup de cimeterre, favoriſé d'ailleurs par l'obſcurité de la nuit, il trouva moyen de ſe ſauver après avoir reçu dans le bras gauche un coup de mouſquet qui ne le bleſſa que légérement.

Pendant qu'on pilloit ſon Palais, il alla trouver le Viſir pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Tous deux ſe rendirent chez le Sultan qui fit appeller les principaux Officiers, Miniſtres, gens de Loi, pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Le réſulta du Conſeil

fut qu'on devoit assembler le plus de monde qu'il étoit possible pendant le reste de la nuit, pour être en état d'aller attaquer les rebelles dès la pointe du jour.

L'épouvante & l'agitation où avoit été Constantinople depuis quatre ou cinq mois, inspirant de l'horreur pour ce nouveau soulevement, chacun en fut tellement indigné, que tous les habitans de la Ville s'étant animés contre les rebelles, on vit dès le matin à la porte du Serrail une infinité de peuples, les uns bien armés, & les autres n'ayant que de simples bâtons. La foule étoit si grande, que non-seulement la grande Place qui est devant le Serrail, mais encore toutes les rues voisines en étoient remplies; de sorte que la porte du Palais ayant été ouverte, & le Grand Visir en étant sorti avec l'étendart de Mahomet, tous marcherent intrépidement contre les rebelles.

Tous ceux qui s'étoient déclarés en faveur du Souverain, furent partagés en deux corps, l'un commandé par le Visir & l'Aga des Janissaires, & l'autre par Gianum-Goggia, Général

de la mer. On ne tarda pas à attaquer les rebelles qui se défendirent d'abord avec beaucoup de courage. L'Emir (a) qui portoit l'étendard du Prophete fut renversé par terre, & si les séditieux avoient pu s'emparer de ce drapeau (b) si respecté par les Mahométans, la révolte seroit peut-être devenue aussi générale, & aussi funeste au nouveau Sultan qu'elle l'avoit été à son Prédécesseur ; mais l'Emir s'étant relevé heureusement, & ayant montré l'étendard, le peuple se rassembla disposé à tout entreprendre pour la défense de ce sacré drapeau. Les rebelles ayant fait un mouvement pour venir prendre par derriere ceux qui les attaquoient, le Visir qui s'en apperçut, vint au-devant d'eux, & l'on recommença à combattre. La victoire se déclara en faveur du parti le plus juste. Plusieurs des séditieux pour se dérober à la juste fureur de l'ennemi, se refugierent dans

(a) Les Emirs sont ceux qui prétendent être descendus de la famille de Mahomet.

(b) Les Turcs croient que cet étendard fut envoyé du Ciel à leur Prophete Mahomet.

les chambres des Janiſſaires, qui furent convaincus par-là d'être complices de la révolte. Mais comme ils ne ſouhaitoient autre choſe que de voir violer leur aſyle, afin d'avoir un prétexte plauſible de lever le maſque, le Grand Viſir ne voulut pas permettre qu'on pourſuivît les révoltés dans les chambres de cette redoutable Milice: on ſe contenta d'avoir tué un petit nombre de ſéditieux, & d'en avoir pris une ſoixantaine qu'on conduiſit au Serrail & qu'on fit étrangler.

On connut par les diſpoſitions de ceux qui furent mis à mort, qu'il y avoit à la tête des révoltés trois Janiſſaires, & le Metter Bachi du défunt Grand Viſir qui reſta ſur le champ de bataille. On fit fermer les Caffés & tous les autres lieux publics. Enſuite on viſita les Tavernes des Grecs; & après avoir enfoncé les tonneaux, on laiſſa couler le vin par les rues. Le Grand Viſir ſuſpendit le Divan pour s'appliquer uniquement à la deſtruction des rebelles. Il répandit dans toute la Ville des troupes qui, ſans examen, faiſoient périr ſur le moindre ſoupçon, quiconque tomboit entre leurs mains. Cela

fut cause qu'il périt un grand nombre d'innocents accusés par les ennemis, ou massacrés par l'avidité barbare des soldats, à qui la Cour avoit promis une certaine somme d'argent pour chaque tête qu'ils apporteroient ; ce qui les excitoit à égorger le premier Grec, Turc ou Arménien qu'ils trouvoient de nuit dans les rues. De semblables exécutions remplirent la Ville d'une frayeur si générale, que chacun craignant pour sa propre vie, se renferma dans sa maison, & ne se laissa voir que quelque temps.

Trois cents rebelles qui s'étoient dispersés par la Ville avec leurs drapeaux, pour enrôler tous ceux qui voudroient prendre parti, allerent rejoindre les cinq cents qui étoient restés dans le Quartier d'Etmeidan. Ils avoient mis le feu en différents endroits, dans l'espérance que le Grand Visir & les autres Ministres, étant occupés, selon la coutume, à le faire éteindre, les Conjurés trouveroient aisément le moyen d'exécuter leur entreprise. Mais heureusement le feu ne fit aucun progrès. Le dessein des rebelles étoit de piller le Besestin, où tous les Marchands de

Constantinople & les autres particuliers avoient mis toutes leurs richesses en dépôt : de sorte que si l'on eût tardé deux ou trois heures de plus à dissiper ces séditieux, ils se seroient rendus maîtres absolus de toute la Ville ; & comme ils n'avoient aucun Chef assez accrédité pour les contenir, ils se seroient portés à toutes sortes d'excès, & n'auroient pas plus épargné leurs compatriotes que les Etrangers.

On ne put savoir au juste ni le nombre ni la qualité des véritables auteurs de cette Conspiration. On soupçonna quelques Sultanes d'y avoir eu part, & on eut lieu de croire que Fatima y avoit plus contribué qu'aucun autre. Cette Princesse étoit fille du Sultan déposé, & veuve de l'ancien Visir, dont Patrona & ses Partisans avoient exigé le sacrifice. Fatima ayant résolu de rétablir son pere sur le Trône, & de venger la mort de son époux, employa les trésors qu'elle possédoit pour corrompre les Janissaires & la plus grande partie des Officiers. Le nouveau Sultan la fit passer avec tout ce qu'elle avoit de plus précieux dans le nouveau Serrail, où elle resta jusqu'à sa mort, qui arriva peu de mois après. Mah-

moud resserra ensuite plus étroitement le malheureux Achmet. Mais lorsqu'il fut bien convaincu que l'ancien Sultan n'avoit eu aucune part à la rebellion, il le traita avec la même indulgence qu'auparavant, lui laissant toute la liberté que peut permettre l'usage présentement introduit chez les Empereurs Ottomans.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour détruite entiérement le parti des rebelles, on ne laissa pas de trouver dans le Serrail & dans les Mosquées des billets séditieux contre le Gouvernement. La rebellion qu'on croyoit éteinte, n'étoit qu'un feu caché sous la cendre, prêt à jetter de nouvelles flammes au premier vent favorable. Il se répandit un bruit, que le jour du Grand Bairam (*a*), il devoit y

(*a*) C'est une grande Fête que les Turcs célebrent durant trois jours après leur Ramazan. Pendant ce temps-là ils s'occupent à faire bonne chere & à se réjouir. Le Ramazan est leur Carême qu'ils observent pendant une lune entiere. Pendant trente jours les Turcs sont depuis le matin jusqu'au soir sans boire ni manger. Mais en récompense ils mangent toute la nuit. Les Officiers tiennent alors table ouverte pour toutes sortes de personnes.

avoir une nouvelle ſédition ; mais on prit de ſi bonnes meſures, qu'il n'y eut aucun ſoulevement. Ainſi la fête ſe paſſa ſans tumulte. La ſeconde révolte, loin de ralentir le zele du Viſir dans la pourſuite des rebelles, ne fit que l'y animer davantage. Il prit cette affaire ſi fort à cœur, qu'il promit au Sultan, de ne laiſſer échapper aucun des coupables. Auſſi la Ville de Conſtantinople vit diſparoître tout-à-coup près de cinquante mille de ſes habitans, dont les uns furent maſſacrés, les autres noyés, & le reſte contraint de ſe retirer en différents endroits. Pour inſpirer plus de terreur, le Viſir fit jetter dans la mer les corps de ceux à qui il avoit fait couper la tête. Si on eût laiſſé faire ce premier Miniſtre, il auroit dépeuplé Conſtantinople ; mais le Grand Seigneur venant enfin à s'appercevoir que ſon Viſir ne montroit tant de zele que pour ſe faire valoir, & qu'il pourroit bien par-là cauſer quelque ſoulevement, il dépoſa ce Miniſtre, & lui donna le Gouvernement de Negrepont. Ce fut ainſi que ſe terminerent ces deux rebellions, dont la premiere fit perdre le Trône au malheureux Achmet. Si les Chefs de la ſeconde révolte avoient eu

autant de tête que le fameux Patrona ; ils auroient pu occasionner une nouvelle révolution dans Constantinople. Mais il ne fut pas difficile de détruire une troupe de séditieux, qui n'avoient d'autres guides que leur fureur, & contre lesquels on employa tout d'un coup des forces supérieures, avant qu'ils eussent eu le temps de fortifier leur parti.



CONJURATIONS ET CONSPIRATIONS *DU JAPON.*

PLUSIEURS Isles forment l'Empire du Japon. Ce pays est situé entre les trente-un & quarante-deux degrés de latitude Nord. Sa longueur est de deux cents mille d'Allemagne, sur soixante ou soixante-dix lieues de largeur. On divise le Japon en plusieurs manieres. Parmi le grand nombre d'Isles qui composent cet Empire, il y en a trois principales dont les autres peuvent passer pour des dépendances. La plus grande de toutes se nomme Nipon. Les deux autres sont Ximo & Xicoco. Il est extrêmement difficile d'aborder au Japon, parce que les côtes de presque toutes les Isles, sont ou plates ou extrêmement élevées, sans rivage & sans abri. La mer y est d'ailleurs presque toujours orageuse, de sorte que les Pilotes ne s'y exposent qu'en trem-

blant & avec de grandes précautions.
Il y a autour du Japon des Isles & des terres, qui à proprement parler, ne sont point de cet Empire, mais qui en dépendent, & reconnoissent le Monarque Japonois pour leur Souverain.

Le terroir du Japon est en général peu fertile de sa nature; mais les habitans à force de travail, viennent à bout de lui faire produire tout ce qui est nécessaire pour les besoins & même pour les délices de la vie. Quoique ces Insulaires soient extrêmement prévenus en faveur de leur climat, il faut cependant convenir que le temps est fort inconstant au Japon. Il y tombe pendant l'Hyver une prodigieuse quantité de neiges, & le froid y est des plus piquans. En Eté les chaleurs y sont excessives, sur-tout pendant les jours caniculaires. Il y pleut souvent en toutes les saisons, & le tonnere y est fort fréquent. Ce pays est fort sujet à des tremblements de terre, qui causent quelquefois les plus terribles désastres. Les mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer & d'étain ne sont pas rares au Japon. On y trouve aussi des agates de différentes especes, des cornalines, du jaspe & de fort belles perles. Les porcelai-

nes qui viennent de ce pays ſont encore fort eſtimées, quoiqu'elles ſoient bien inférieures, à beaucoup d'égards à celles qu'on fabrique aujourd'hui en Saxe & en France.

Le Japon contient un grand nombre de Villes fort peuplées, elles ne ſont point fermées de murailles. Les maiſons n'ont qu'un étage, on n'oſe pas leur donner beaucoup d'élévation à cauſe des tremblements de terre. Preſque toutes ſont bâties de bois, ce qui occaſionne ſouvent des incendies. Les chambres par le moyen de certaines cloiſons movibles à-peu-près ſemblables à nos paravents, s'élargiſſent ou ſe rétreciſſent ſelon le beſoin. On décore les appartements à peudefraix. Aulieu de tapiſſeries, on emploie un papier qui eſt orné de fleurs d'or ou d'argent, qu'on applique ſur les cloiſons & ſur les portes. On embellit le platfond par des peintures, & le plancher eſt couvert de nattes, dont les bordures ſont des franges, des broderies ou d'autres ornements ſemblables. Les dehors des maiſons n'ont rien de fort gracieux par rapport à la conſtruction. Comme les murailles ſont faites de

planches (a) très-minces ; on a soin de les enduire d'une terre grasse ; & au-dessus de cette terre, on met plusieurs couches de vernis, qu'on releve par des dorures & des peintures. On voit sur toutes les fenêtres des pots de fleurs, & quand les naturelles manquent, on y supplée par des artificielles. Tout cela produit un effet qui charme les yeux, s'il ne les contente pas autant que feroit une belle architecture. Le vernis n'est pas épargné dans l'intérieur des maisons, & il ne contribue pas peu à la décoration des appartemens. On ne trouve dans les chambres, ni bancs ni chaises, la coutume étant de s'asseoir à terre. Les nattes qui couvrent le plancher servent tout à la fois de sieges & de lit. Les personnes riches y étendent un tapis quand elles veulent se coucher. Il n'y a point de cheminées dans les maisons ; mais on ménage au milieu de la chambre un trou bien muré qu'on remplit de cendres & de charbons ardents, ou bien on se sert de pots de cuivre & de terre dans lesquels on met de la braise.

(a) Les toits sont aussi de planches.

Derriere toutes les grandes maisons & les Hôtelleries, il y a ordinairement de fort beaux jardins.

Les grands chemins sont fort larges, bien entretenus, plantés d'arbres de tous côtés. Un grand nombre de fontaines entretiennent l'air dans une grande fraîcheur. On y trouve des cabinets (a) de verdure dressés exprès pour les Seigneurs qui voyagent. Les ponts qui sont sur les rivieres sont de bois de cedre & très-solides. Sur toutes les routes il y a des Hôtelleries presque à chaque pas, principalement dans les endroits où l'on court la poste. On trouve dans ces Hôtelleries toutes sortes de commodités, & on y est fort bien servi. La circulation du commerce, les pélerinages de dévotion, les visites que les Grands Seigneurs exigent de leurs vassaux, occasionnent beaucoup de voyages, de sorte que les grands chemins sont fort fréquentés. On y rencontre aussi presque à chaque pas des pauvres qui demandent l'aumône, des Marchands qui cherchent des acheteurs,

(a) De trois lieues en trois lieues.

[illegible] qui offrent leurs ser-[illegible]

[illegible] facile de décider d'où les [illegible] origine. Si quel-[illegible] a formé le corps de [illegible] de croire que [illegible] les Chinois. [illegible] qui se-[illegible] tâcher de [illegible] le caractère & [illegible] insulaires qui [illegible] des mers im-[illegible] francs, [illegible] officieux, [illegible] les devoirs [illegible] grandeur d'ame, la no-[illegible] d'esprit, [illegible] pour la [illegible] aussi communes [illegible] à Rome [illegible] la Répu-[illegible] sur le [illegible] ne [illegible] la moindre [illegible] d'un homme qui lui [illegible] par le rang ou [illegible] point de péril [illegible] ne s'expose pour [illegible] Un inconnu

même est sûr de trouver un zélé défenseur dans celui dont on implore le secours. Les tortures les plus cruelles ne forceront jamais un criminel à nommer ses complices ; mais si ces Insulaires sont fideles dans l'amitié, ils sont implacables dans la vengeance ; habiles à dissimuler, ils attendent tranquillement l'occasion favorable de perdre leur ennemi, & lorsqu'ils ne peuvent eux-mêmes tirer raison d'une injure, ils chargent leurs enfans du soin de les venger. Quand l'offensé succombe dans un combat, l'offenseur est déshonoré, s'il ne s'arrache pas la vie. Le Suicide n'est point regardé comme un crime au Japon ; c'est l'opprobre qu'on craint dans ce pays, & non pas la mort. Souvent un criminel pour se soustraire à l'infamie du supplice, exécute l'Arrêt prononcé contre lui. La sensibilité que témoignent les Japonois pour la plus légere offense, entretient jusques parmi le peuple, une politesse qui feroit honneur aux Nations les plus civilisées de l'Europe. On voit par tout ce que je viens de dire, que le courage doit être une vertu fort commune parmi les Japonois. Ces peuples conservent dans les plus grands revers de fortune, une

fermeté plus que Stoïcienne. Leur histoire en fournit plusieurs exemples. Ils ont en horreur la mauvaise foi, & le plus léger mensonge est puni de mort. La Religion est parmi eux une chose sacrée, & ils ne la font point servir à leurs intérêts. Naturellement fiers & portés à l'indépendance, il n'y a que la force & la crainte qui les retiennent dans la soumission : aussi les Souverains du Japon sont-ils plus redoutés que chéris de leurs Sujets. Toutes les richesses de ce puissant Etat sont entre les mains des Princes & des Grands qui portent fort loin la magnificence. Le peuple est borné au pur nécessaire, & fait peu de cas des richesses. Comme les Japonois sont extrêmement sobres, ils se procurent à peu de fraix les choses nécessaires à la vie.

Rien n'égale le soin des peres & meres pour l'éducation de leurs enfans, ni l'exactitude des Prêtres pour l'instruction des peuples : aussi les parents & les Ministres des Dieux, ont la satisfaction de trouver des sentiments de respect & d'amour dans le cœur de tous ceux qui sont confiés à leurs soins. Les Seigneurs, les peres & les maris ont droit de vie & de mort sur leurs vassaux,

leurs enfans & leurs femmes. Ils ont une grande autorité sur leurs domestiques, & s'ils les tuent dans un premier mouvement de colere, ils sont absous, en prouvant la faute pour laquelle ils se sont portés à cet excès de violence. On a vu plus d'un pere renouveller l'exemple de Brutus, & comdamner un fils à mort sans changer de visage. La sévérité de leur caractere ne les empêche pas d'être fort sensibles aux douceurs de la société. Ils se régalent souvent, & trouvent le moyen d'allier dans leur repas la sobriété avec la magnificence. Ils détestent les grands parleurs, les médisans & les querelleurs. Je me suis beaucoup étendu sur les bonnes qualités de cette Nation; il ne me reste plus qu'à en faire connoître les défauts. Les Japonois sont altiers, défians, ombrageux, très-dissolus dans leurs mœurs, & ont un souverain mépris pour les peuples étrangers. Ils font essuyer toutes sortes de désagréments aux Européens qui ont encore la liberté de commercer au Japon. Il n'y a que les Hollandois, c'est-à-dire, des hommes avides de richesses, qui puissent se résoudre à servir de jouet à ces fiers Insulaires. Quoique les Japonois méritent

d'être mis au rang des Nations civilisées, il y a cependant parmi eux des coutumes fort barbares. Les peres qui ne se sentent pas en état d'élever leurs enfans, peuvent les exposer ou les faire périr. Il ne meurt pas un homme de condition, qu'un certain nombre de ses domestiques ne se fendent le ventre, pour accompagner leur maître dans l'autre monde.

L'extérieur des Japonois n'est pas l'endroit par où ils brillent le plus. Ils sont communément mal faits, ont le tein olivâtre, les yeux petits, les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre, le nez court, un peu écrasé & relevé en pointe, les sourcils épais, les joues plattes, les traits grossiers & très-peu de barbe, qu'ils rasent ou qu'ils s'arrachent. L'Historien (*a*) qui m'a fourni ce portrait, prétend que les Japonoises sont en réputation de beauté; mais il ne me paroît guere vraisemblable que les femmes puissent être très-belles dans un pays où les hommes sont fort laids. Les Dames Japonoises sont ainsi dans l'habitude de se peindre le visage pour réparer les difformités naturelles:

(*a*) Le P. de Charlevoix Jésuite.

naturelles : on pourroit croire que nos Voyageurs ſe ſont laiſſés ſéduire par cet éclat emprunté, ſi nous ne ſavions pas par expérience que tous les artifices qu'emploient les femmes qui ſont mal partagées du côté de la figure, n'empêchent pas leur laideur de ſe manifeſter.

Les Japonois ont grand ſoin de cultiver l'eſprit de leurs enfans. Après que les jeunes gens des deux ſexes ont appris à parler correctement leur langue, on leur donne des leçons d'Eloquence, de Morale, de Poéſie & de Peinture. On prétend qu'ils excellent dans le genre (a) Dramatique. Ils ne ſont pas

(a) Voici ce que dit le P. de Charlevoix. „ Les Japonois réuſſiſſent ſur-tout dans les Pieces de Théâtre. Ces pieces ſont diſtribuées „ en Actes & en Scenes comme les nôtres. „ Ils en tracent le plan dans le Prologue ; „ mais ils ne diſent rien du denouement, afin „ de mieux ſurprendre les ſpectateurs & de les „ tenir toujours en ſuſpens. Les décorations „ ſont belles & accommodées au ſujet. Les „ intermedes ſont des ballets ou quelque farce „ boufonne, mais tout eſt moral dans leurs „ Tragédies & dans leurs Comédies. Le ſtyle „ des premieres a de l'emphaſe & de l'énergie. Les actions les plus héroïques, & „ ſur-tout les prétendus Martyrs de leur Reli-

fort versés dans les sciences de spéculation. L'art dans lequel ils réussissent le mieux, est la Peinture; mais ils se bornent à peindre des fleurs, des figures d'oiseaux & autres choses semblables. Ils s'adonnent beaucoup aux arts méchaniques, & tout ce qui sort de leurs mains, est achevé. Il y a peu de pays où l'agriculture & le commerce (*a*) fleurissent

---

„ gion en font le sujet ordinaire. Selon ce récit, il sembleroit que les Japonois ont porté la perfection de la Poësie Dramatique aussi loin que les peuples, chez qui les Belles-Lettres sont le plus en vigueur; il est permis d'en douter.

(*a*) L'Historien Jésuite dont j'ai déjà parlé, dit au commencement de son Livre, que le commerce est regardé parmi les Japonois comme une profession vile; & quelques pages après, on trouve dans le même Auteur le récit suivant. „ Il y a dans toutes les parties qui „ composent ce grand Etat, une si prodigieu- „ se circulation par le commerce, qu'il faut „ l'avoir vu pour en avoir une juste idée. Il „ n'est pas croyable combien les ports & jus- „ qu'aux petits havres, sont remplis de na- „ vires, de bateaux & de barques; combien „ on trouve dans les Provinces de Villes ri- „ ches & marchandes. „ Comment se peut-il faire que le commerce soit regardé comme *une profession vile* dans un pays dont la plupart des habitans s'adonnent au négoce? J'ai

davantage qu'au Japon. Cet Empire si peuplé se suffit à lui-même par le travail & par l'industrie de ses habitans. Les Japonois admettent plusieurs Divinités. Chacun choisit son Dieu selon le Paradis qui lui plaît davantage ; car ces Insulaires croient qu'il y a un Paradis dans l'air, au fond de la mer, dans le soleil, dans la lune & dans tous les corps lumineux. Cependant beaucoup de Japonois ne paroissent pas trop convaincus de l'immortalité des ames. Ils ne connoissent point d'autres Diables que les ames des renards, animaux qui font beaucoup de ravages dans le pays. Le nombre de leurs Temples & de leurs Chapelles est prodigieux, & ils n'épargnent rien pour la décoration de ces édifices. Les Prêtres sont fort ignorans. La pureté extérieure de la Religion Japonoise, consiste à ne se pas souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, à éviter de toucher & même de voir des corps morts. Il n'est

---

merois autant dire que la profession des armes est méprisée parmi les Suisses qui sont presque tous soldats.

pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples, lorſqu'elles ont certaines incommodités ordinaires à leur ſexe. Ces peuples croient ne pouvoir mieux célébrer leurs Fêtes que par des réjouiſſances, perſuadés que les Dieux ſe plaiſent à voir prendre aux hommes des divertiſſements honnêtes. Les Pélerinages ſont fort communs au Japon. Cet acte de Religion eſt fort du goût des femmes, qui préferent les fatigues d'un voyage au repos qu'elles pourroient goûter en reſtant auprès de leurs maris & de leurs enfans. Il faut remarquer que les Japonois prennent autant de femmes qu'ils veulent, mais il n'y en a qu'une de légitime. On ſe marie quelquefois ſans ſe connoître; mais on peut ſe ſéparer dans la ſuite, lorſque l'on ne ſe convient pas; ce qui paroît aſſez raiſonnable. L'adultere eſt puni de mort dans les femmes. Mais on les met dans la néceſſité d'être fideles à leurs maris par la contrainte où on les retient. La Religion Indienne qui eſt un tiſſu de fables monſtrueuſes & d'abſurdités, a été introduites dans le Japon & y a fait de grands progrès. Il y a beaucoup de pratiques qui ſemblent avoir été em-

pruntées du Christianisme. Je n'entrerai point dans un plus grand détail au sujet de la Religion des Japonois. Il est temps de parler de leur Gouvernement & des révolutions arrivées dans cet Empire.

Le Japon a toujours été un Etat Monarchique. On distingue trois Dynasties, dont les deux premieres sont fabuleuses. Il n'en est pas ainsi de la troisieme qui commence en six cents soixante ans avant J. C. & qui sert d'époque à la fondation de l'Empire. On donnoit aux premiers Souverains du Japon le titre de *Dairy*, qui veut dire *le fils du Ciel*. Leurs successeurs qui portent encore aujourd'hui le même titre, & à qui on accorde des honneurs presque divins, ne sont plus à présent que comme des idoles devant qui on brûle de l'encens & qui n'ont aucun pouvoir. Un usurpateur, comme nous le verrons dans la suite, s'est emparé de l'autorité suprême aux dépens des anciens Maîtres du Japon, & ne leur a laissé que l'éclat extérieur de la Royauté.

Le Dairy ou l'Empereur du Japon, n'ose pas toucher la terre du pied; elle le prophaneroit. Ce Prince est astraint

[illegible] fort gênant. Il réside à [illegible], où le Cubo-Sama (c'est ainsi [illegible] le véritable Souverain) [illegible] de ce phantôme d'Empereur.

Dans les premiers temps de la Monarchie [illegible], le Chef de la Milice [illegible]; avec le temps on [illegible] de *Sama*, qui [illegible] *Seigneur*. Cette charge qui [illegible] une autorité presque absolue [illegible] n'étoit confiée qu'à des [illegible] ne paroissoit [illegible]. C'étoit ordinairement [illegible] des fils de l'Empereur [illegible] dangereux de mettre entre les mains d'un seul homme toutes les [illegible]. Les Dairys en [illegible] expérience. Un Cubo-Sama [illegible] maître, & le Japon [illegible] partagé entre deux Souverains. Cette [illegible] arriva dans le [illegible] de l'Ere Chrétienne, & [illegible] à des guerres sanglantes, qui [illegible] à faire passer l'autorité suprême du côté des Usurpateurs.

Les Seigneurs & les Gouverneurs de Province qui se trouvoient en place,

lorsque les Cubo-Samas acheverent de dégrader les Dairys, s'érigerent en Souverains, & on leur donna le nom de *Jacatas*, que nous avons rendu par celui de *Rois*. Ils furent subjugués dans la suite, & devinrent les vassaux du Cubo-Sama. Tous ces Princes sont obligés d'entretenir à leurs dépens & à proportion de leurs revenus pour le service de (a) l'Empereur, un certain nombre de troupes qui étant réunies, montent à près de quatre cents mille hommes, sans compter cent mille fantassins, & vingt mille Cavaliers que le Cubo-Sama tient à sa Solde, & qui compose les garnisons de ses Places, sa Maison & ses Gardes.

Il m'a paru nécessaire de donner une idée générale du Japon, avant que de parler des complots, des conjurations & des révoltes qui se sont formés dans cet Empire. Je vais présentement entrer en matiere, & présenter aux Lecteurs quelques-unes de ces terribles

---

(a) C'est-à-dire, du Cubo-Sama, car le Dairy n'a point de soldats à sa disposition. Je donnerai désormais au Cubo-Sama le nom d'Empereur.

cataſtrophes qui font la matiere de mon
1555. ouvrage. J'ai déjà dit que le Japon étoit partagé entre pluſieurs Souverainetés qui dépendoient du Cubo-Sama. Naugato, un de ces Royaumes tributaires, étoit ſous la domination d'un Prince appellé Facarandono, qui ne ſembloit occupé qu'à rendre ſes Sujets heureux. Quoiqu'il fût adoré des peuples, il éprouvoit ſur le Trône les plus cruelles inquiétudes. Son élection n'avoit pas été généralement approuvée, & quelques-uns des grands Vaſſaux de la Couronne avoient conſtamment refuſé de le reconnoître pour leur Souverain; de ſorte qu'il ſe forma dans l'Etat deux partis, dont l'animoſité mutuelle devoit néceſſairement occaſionner les ſcenes les plus tragiques. L'orage après avoir grondé long-temps, creva enfin tout-à-coup. De part & d'autre on courut aux armes. Le Roi qui ne ſe ſentoit pas en état de réſiſter aux rebelles, fut contraint de ſe retirer dans une fortereſſe, pour ſe mettre à couvert du péril qui le menaçoit. Les ſéditieux emportés par leur fureur, ſe livrerent à toutes ſortes d'excès, & Amanguchi, Capitale du Royaume, fut

bientôt inondée de sang. Tout ce que le fer du soldat n'avoit pu détruire, devint la proie des flammes, & plus de dix mille maisons furent réduites en cendres.

Sur ces entrefaites, Morindono, (*a*) qui étoit un jeune Prince, brave & entreprenant, voulut profiter des circonstances pour enlever une Couronne à laquelle il avoit des prétentions. Il assemble une armée & vient camper auprès de la Capitale. Facarandono sortit alors de son asyle, & vint présenter bataille à ses ennemis. Ce Prince fut vaincu, & perdit dans un seul combat le Trône & la vie. Les vainqueurs entrerent dans la Ville, la pillerent & passerent tous les soldats au fil de l'épée. La victoire que remporta Morindono, le mit en possession de la Couronne.

Les Jésuites, quelque temps après leur établissement en Europe, passerent au Japon, & y prêcherent le Christianisme avec succès. Un de leurs plus zélés Prosélytes, fût Sumitanda, Prince d'O-

(*a*) Il étoit parent d'Oxindono dernier Roi de Naugato.

mura. Son attachement à la nouvelle Religion qu'il venoit d'embrasser, pensa lui être funeste. Ce Prince entreprit d'abord de convertir quelques Seigneurs de sa Cour: mais ils ne parurent pas disposés à suivre l'exemple de leur Maître; quoiqu'il soit assez ordinaire de voir les Courtisans sacrifier jusqu'à leur conscience, quand il s'agit de plaire à leur Souverain. Les Seigneurs dont je viens de parler, bien loin de se conformer aux intentions du Prince, résolurent de venger l'outrage qu'on faisoit aux anciennes Divinités
1563. du Pays. Ils formerent une conspiration contre Sumitanda, & leurs complots ne tarderent pas à éclater.

Tous les ans, à certain jour, le Souverain étoit obligé de se rendre en grand cortege dans un Temple où étoit la statue de son prédécesseur, à laquelle il falloit rendre une espece de culte Religieux. Sumitanda qui vouloit donner une preuve éclatante de son zele pour le Christianisme, arrive dans le Temple, renverse la Statue, & la fait jetter au feu. Cette action révolte tous les spectateurs. La perte du Prince est aussi-tôt jurée, & on forme

le dessein de placer sur le Trône un fils naturel du dernier Souverain d'Oruma. Les rebelles prennent les armes, & mettent le feu à la Ville & au Palais. Sumitanda se voyant environné de flammes & assailli par des ennemis furieux, dont le nombre croissoit à chaque instant, ne perd point courage. Il se met à la tête de quelques troupes, se fait jour au travers des séditieux; mais n'étant pas assez fort pour leur résister, il se retire dans une forteresse qui étoit en état de défense. Cependant il ne jugea pas à propos de demeurer long-temps dans un endroit où il étoit facile à ses ennemis de l'affamer; c'est pourquoi il prit la résolution d'aller au devant d'eux & de les attaquer. Quoiqu'il fut inférieur aux rebelles par le nombre de ses troupes, il leur livra bataille, & remporta sur eux une victoire complette. Les Chefs de la révolte furent pris & punis de mort. Deux années après cet événement, on forma contre le Cubo-Sama, une révolte qui eut des suites bien tragiques.

Mioxindono, Roi d'Imory & de Çavaxi, étoit parvenu au plus haut point de gloire & de grandeur, où un

Sujet puisse jamais espérer de parvenir. L'Empereur à qui il avoit rendu des services importans, l'accabloit tous les jours de bienfaits pour lui témoigner sa reconnoissance. Mioxindono se lassa d'être l'ami d'un Prince qui lui étoit supérieur par la puissance. Son ambition lui fit jetter un regard d'envie sur le Diadême Impérial, & il résolut de se placer sur le premier Trône du Japon. Quand il eut formé ce détestable complot, il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour l'exécuter. Toutes les troupes de l'Empire accoutumées à vaincre sous lui étoient à sa disposition. Il ne s'agissoit plus que d'écarter toutes les personnes sur qui il ne pouvoit pas compter, & il y réussit. Quand il eut pris ses mesures, il assembla un grand nombre d'Officiers & de soldats qu'il distribua en divers quartiers autour de Meaco, & leur donna ses ordres pour le joindre au premier signal, afin que tous ses préparatifs ne donnassent point de soupçons. Mioxindono fit courir le bruit qu'il vouloit donner une Fête à l'Empereur. En effet, il entra dans la Capitale avec un nombreux cortege, alla droit au Palais, vint rendre hom-

mage au Cubo-Sama, & le pria d'aſſiſter à un feſtin qu'il avoit fait préparer dans une maiſon de Campagne aſſez proche de la Ville. Une pareille invitation faite à la tête d'une armée, étonna l'Empereur & dévoila le myſtere. Ce Prince ne ſe croyant pas en ſûreté à Meaco, en ſortit promptement, ſuivi de quelques Seigneurs qui lui repréſenterent la honte d'une pareille démarche, & qui l'engagerent à retourner dans ſa Capitale.

Mioxindono voyant qu'on avoit pénétré ſon deſſein, jugea qu'il falloit uſer de diligence. Auſſi-tôt il s'approche de la Ville accompagné d'un autre Prince, appellé Danxadono, qu'il avoit aſſocié à ſon entrepriſe, en lui promettant la moitié de l'Empire. Lorſque ces deux Chefs de la révolte ſe furent emparés des avenues du Palais, le Beau-pere du Cubo-Sama vint les trouver, & leur demanda ce qu'ils prétendoient. „ Prends ce billet, ré„ pondirent-ils, & porte-le à ton gen„ dre. Il l'ouvrit, & voyant qu'on demandoit ſa tête & celle de l'Impératrice, il fit aux deux traîtres des reproches ſanglans, mit le billet en pieces,

entra chez l'Empereur, & pour lui faire connoître que tout étoit désespéré, il se fendit le ventre. Son fils à la tête de quelques braves, courut pour venger la mort de son pere; mais cette troupe fut bientôt enveloppée par les rebelles, & taillée en pieces.

Tandis qu'on délibéroit dans le Palais sur le parti qu'il y avoit à prendre, on y mit le feu. l'Empereur ayant rassemblé quelques soldats, se jetta au milieu des ennemis, & combattit comme un furieux. Tous ceux qui l'accompagnoient périrent à ses côtés. Il reçut lui-même plusieurs blessures qui le couvrirent de sang. Voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre, il se donna la mort. Un de ses Pages ne voulant pas survivre à son Maître, s'avance vers les rebelles, les accable de reproches, prend son poignard, s'en ouvre le ventre, puis se l'enfonce dans la gorge, & va expirer sur le corps de l'Empereur.

Les Conjurés entrerent dans le Palais, & massacrerent impitoyablement toutes les personnes qui tomberent sous leurs mains. La mere & un des freres du Cubo-Sama furent envelop-

pés dans cet affreux carnage. Tout ce qui échappa au fer des Conjurés, périt au milieu des flammes. L'Impératrice s'étoit retirée dans une maison de (a) Bonzes, on découvrit son asyle, & elle ne put se dérober à la mort. Plusieurs Princesses & des femmes de toutes sortes de conditions, après avoir éprouvé tout ce qu'on peut attendre de la brutalité du soldat dans ces moments d'horreur, furent égorgées à l'exception de deux filles de l'Empereur, qu'un Chrétien vint à bout de soustraire à la rage de ces furieux. Les Conjurés ne profiterent pas de leur crime. Malgré tout le sang qu'ils venoient de répandre pour se frayer un route au Trône Impérial, ils ne purent y parvenir, & ne retirerent d'autre fruit de leur révolte que la haine & l'exécration publiques.

Quand les deux Chefs de la révolte virent que les habitans de la Capitale n'étoient pas disposés à les reconnoître pour Souverains, ils firent courir le bruit que leur dessein n'avoit jamais été d'usurper la suprême puissance, mais de délivrer les peuples de la tyrannique

(a) Ce sont les Prêtres du Pays.

domination de quelques particuliers qui gouvernoient sous le nom du feu Empereur. Ils affecterent même de paroître sensibles à la mort de ce Prince, & publierent qu'ils étoient résolus de placer sur le Trône Impérial le Bonze Cavadono Voyacata, qui étoit d'un caractere à rendre ses Sujets heureux. Comme le jeune Prince à qui ils sembloient destiner l'Empire, ne se fioit pas beaucoup à leurs promesses, il se retira dans une forteresse où il étoit en sûreté. Nobunanga, Roi de Voari, se déclara en faveur de Cavadono, & lui fournit les moyens de monter sur le Trône. Les rebelles voulurent faire encore quelques tentatives pour l'exécution de leurs ambitieux projets; mais le nouvel Empereur, après plusieurs victoires, resta paisible possesseur d'une Couronne que les Conjurés n'étoient plus en état de lui ravir.

1573. On devient assez souvent ennemi de ceux à qui nous avons rendu des services trop importans. Il est rare qu'on voie avec plaisir un homme à qui on doit son élévation. La présence d'un bienfaiteur nous rappelle malgré nous l'état humiliant d'où il nous a tirés, & un pareil objet mortifie communément

notre amour propre. D'ailleurs ceux à qui nous avons de grandes obligations, exigent quelquefois trop de reconnoiſſance, & ſe mettent dans le cas d'eſſuyer des refus. Voilà ce qui multiplie le nombre des ingrats. Si cette maxime eſt vraie à l'égard des particuliers, elle l'eſt bien plus envers les Souverains. La ſupériorité que ceux-ci ont par leur rang au-deſſus des autres hommes, les rend beaucoup plus ſenſibles à tout ce qui peut bleſſer l'orgueil, & il ſuffit quelquefois de les avoir obligés pour leur devenir odieux. Nous avons vu que le nouvel Empereur des Japonois étoit redevable de ſon élévation à Nobunanga. Celui-ci s'imagina que la grandeur de ſes ſervices lui avoit donné le droit de gouverner ſouverainement l'Empire. Le Cubo-Sama ne tarda pas à s'ennuÿer d'être ſous la tutelle de ſon vaſſal. D'ailleurs, comme il avoit l'eſprit borné, il étoit ſuſceptible de ſoupçons, & il n'eut pas aſſez de prudence pour diſſimuler. Nobunanga s'apperçut bientôt qu'il commençoit à déplaire à l'Empereur. Il ſe tint ſur ſes gardes, ſans vouloir cependant rien entreprendre contre ſon Souverain. Le Cubo-Sama ſuivit de mauvais conſeils, & déclara la

guerre à un Prince bien capable de le faire repentir d'une pareille démarche. L'imprudent Monarque eut recours en cette occasion au plus cruel ennemi de sa Maison, à ce Mioxindino qui s'étoit pour ainsi dire baigné dans le sang de la Famille Impériale.

Nobunanga voyant qu'on avoit résolu sa perte, fit des préparatifs pour se défendre & même pour attaquer les aggresseurs. Il mit sur pied une armée de cinquante mille hommes, & s'approcha de Meaco. Lorsqu'il fut presque aux portes de cette Capitale, il fit des propositions de paix qu'on rejetta avec hauteur; il ne garda plus alors de ménagements, & donna ordre à ses Soldats de désoler tous les environs de Meaco. Les habitans de la basse Ville lui offrirent de l'argent, & lui envoyerent des Députés pour le prier de les garantir du pillage. Cette soumission leur fit obtenir tout ce qu'ils demandoient. La haute Ville où habitoient les Seigneurs & les Marchands, éprouva la fureur des ennemis pour n'avoir pas fait des propositions convenables.

L'Empereur voulut alors parler de paix; mais il n'étoit plus temps. Il fut obligé de se soumettre & de recevoir la

Loi. Nobunanga qui ne vouloit pas détruire son propre ouvrage, conserva Cavadono sur le Trône ; mais il ne lui laissa que le titre d'Empereur & retint toute l'autorité. Ainsi le Japon vit en même-temps deux ombres de Souverains, le Dairy & le Cubo-Sama, tandis qu'un Roi vassal des Empereurs donna la Loi à tout le pays.

L'ambition de Nobunanga lui suscita beaucoup d'ennemis. Plusieurs Rois se liguerent contre un Prince qui vouloit les subjuguer ; il trouva moyen de rendre cette confédération inutile. On ne sait s'il prit le titre de Cubo-Sama ; mais comme il jouissoit de toute l'autorité qui étoit attachée à cette dignité suprême, je lui donnerai désormais, à l'exemple de tous les Historiens, le nom d'Empereur. Enivré par ses succès, Nobunanga voulut se faire adorer comme un Dieu. On bâtit par son ordre un Temple magnifique, dans lequel on transporta toutes les plus belles Idoles qu'on put trouver au Japon. On plaça dans l'endroit le plus apparent de cet édifice, une pierre sur laquelle les armes de l'Empereur étoient gravées, avec quantité de devises. Il parut ensuite un Edit qui suspendoit tout

culte religieux dans l'Empire, & qui [illegible] tous les peines les plus sé-veres à tous Japonois, de venir ado-rer la nouvelle Idole. Le fils aîné de [illegible] fut le premier à donner l'exemple de cette basse adulation, & [illegible] tous les peuples du Japon se prosternerent devant le simulacre de l'Empereur. Ce Prince étoit toujours en guerre contre Morindono Roi de [illegible], & il avoit résolu de faire tous ses efforts pour le réduire. Faxi-[illegible] qui commandoit les troupes Impé-riales, demanda trente mille hommes [illegible] étoient nécessaires, di-[illegible] d'executer avec succès la [illegible] il étoit chargé. Il eut [illegible] de dégarnir sa Capitale [illegible] pour [illegible] qu'on lui demandoit, & [illegible] dans une Ville où [illegible] Celui qui [illegible] ces trente mille hommes, [illegible] son mai-tre [illegible] obscur, pour [illegible] aux plus grands honneurs & à la [illegible] même. Aquechi, c'est ainsi qu'il s'appelloit, peu content d'une fortune à laquelle il ne devoit pas [illegible], porta ses

vûes encore plus loin, & ſongea à détrôner ſon Souverain & ſon bienfaiteur. La commiſſion qu'on venoit de lui donner, le mettoit en état d'exécuter ſon noir projet. Auſſi dès qu'il eut pris le commandement des troupes dont j'ai parlé, il s'aſſura des principaux Officiers en leur faiſant les plus belles promeſſes, & reprit ſur le champ le chemin de Meaco, ſuppoſant qu'il avoit reçu un contre-ordre de l'Empereur.

On fut d'abord très-étonné dans la Capitale de revoir Aquechi, mais les habitans qui ne ſoupçonnoient rien, ne s'oppoſerent point à ſon entrée. Nobunanga ayant appris cette nouvelle, regarde par une des fenêtres de ſon Palais, & eſt percé ſur le champ d'une fleche que lui tire le rebelle. La bleſſure de l'Empereur ne l'empêche point de ſortir le ſabre à la main, accompagné de ſon fils aîné, du Roi de Mino, & d'un petit nombre de Gardes qui ſe trouvoient autour de ſa perſonne. Il combattit avec courage, mais ayant eu le bras caſſé d'un coup de mouſquet, il fut contraint de ſe retirer. Les rebelles le voyant enfermé dans ſon Palais, y mirent le feu de toutes parts, de ſorte

[illegible] pût s'échapp[illegible]
[illegible] avec son fils aîné &[illegible]
[illegible] Tel fut le sort tragi[illegible]
[illegible], que sa valeur av[illegible]
[illegible] Trône du Jap[illegible]
[illegible] par son impru[illegible]

[illegible] de l'Empereur [illegible]
[illegible] toutes les po[illegible]
[illegible] part aux bonn[illegible]
[illegible] malheureux Prince, [illegible]
[illegible] pour se rendre ma[illegible]
[illegible] & de la Forteresse d'[illegible]
[illegible] étoient les Tré[illegible]
[illegible] qui furent bientôt e[illegible]
[illegible], qui comme je l'ai dit[illegible]
[illegible] troupes Impériales [illegible]
[illegible] les intérêts [illegible]
[illegible], qui se portoit pour [illegible]
[illegible] de son pere. [illegible]
[illegible] songeoit lui-[illegible]
[illegible] de l'Empire, & il l[illegible]
[illegible] réussir son projet[illegible]
[illegible] à sa disposition.[illegible]
[illegible] au Roi d'Av[illegible]
[illegible] point prétendre à l[illegible]

[illegible] plus haut que le fils aîn[illegible]
[illegible] avec son pe[illegible]
[illegible], c'est [illegible]
[illegible] Roi d'Ava, p[illegible]
[illegible]

ronne Impériale. „ Vous savez, lui
„ dit-il, que votre frere aîné a laissé un
„ fils qui est encore au berceau. L'Em-
„ pire appartient à cet enfant. Conten-
„ tez-vous de l'Isle de Xicoco que vo-
„ tre pere vous donna pour apanage.
„ Pour moi je suis déterminé à prendre
„ la tutelle de votre neveu & la Ré-
„ gence de ses Etats. Le Roi d'Ava qui n'étoit pas en état de soutenir ses prétentions, fut contraint de se retirer, & de laisser le soin du gouvernement de l'Empire au Général Japonois, qui conserva pour lui seul la souveraine puissance.

La naissance de Faxiba étoit fort obscure : après avoir passé sa jeunesse dans les plus vils emplois, il se fit soldat, & parvint par degrés au commandement général. Beaucoup d'ambition & des circonstances heureuses le placerent enfin sur le Trône. Cet Usurpateur étoit d'une petite taille, assez gros & extrêmement robuste. Il avoit six doigts à une main, & quelque chose d'affreux dans les traits du visage. Les yeux lui sortoient de la tête d'une maniere si difforme, qu'on avoit peine à le regarder : mais cette difformité extérieure cachoit un grand courage

& des talens supérieurs pour le métier de la guerre. Avec de pareilles qualités il n'est pas étonnant qu'on puisse usurper un Empire.

Le Roi d'Ava supportoit fort impatiemment de se voir exclu d'un Trône sur lequel il avoit cru pouvoir se placer. Ce Prince, pour faire valoir ses droits, rassembla quelques troupes, & se joignit au Roi de Micava son oncle. Faxiba qui voulut une bonne fois se tirer d'inquiétude, leve une armée nombreuse, se met en campagne, & contraint les deux Rois de s'enfermer dans une forteresse qu'il assiege & dont il se rend maître. Un reste de respect pour la mémoire du dernier Empereur, l'empêcha de tremper les mains dans le sang des deux Princes qui s'étoient rendus à la discrétion du vainqueur. Il leur accorda la vie, mais il les priva de la Royauté, & assigna des revenus pour leur subsistance. Ce fut alors que l'Usurpateur prit le titre de Cambacundono, qui signifie *Seigneur Souverain*, ou comme quelques-uns prétendent, *l'Arbitre du Trésor*. Pour mêler le plus noble sang du Japon avec le sien, il demanda & obtint en mariage une des filles du Dairy.

Camba-

Cambacundono, car c'est ainsi que j'appellerai désormais le nouvel Empereur, ambitionnoit la gloire des Conquérans, & ajoutoit tous les jours quelques Provinces à ses Etats. Ce Prince qui aimoit passionnément les femmes, avoit soin de remplir son Serrail de tout ce que le Japon produisoit de plus beau. Un Médecin de la Cour, Ministre des plaisirs de son Maître, passant par le Royaume d'Arima, où le sexe est, dit-on, charmant, trouva des obstacles dans ses recherches, parce que les habitans qui étoient tous Chrétiens, refuserent de contribuer aux voluptés de l'Empereur. Il n'en fallut pas davantage pour engager Cambacundono à proscrire une Religion qui met ou rang des crimes certains penchans naturels à la vérité, mais qu'on ne peut satisfaire que par le moyen d'une union légitime. L'Empereur jura dès ce moment d'anéantir la Religion Chrétienne, & de chasser de ses Etats tous les Missionnaires. On interrogea par son ordre les Jésuites, & on leur demanda, 1°. Pourquoi ils contraignoient les peuples du Japon à se faire Chrétiens. 2°. Pourquoi ils engageoient leurs Sectateurs à renverser les

Temples. 3°. Pourquoi ils perſécutoient les Bonzes. 4°. Pourquoi ils mangeoient des animaux utiles à l'homme, tels que ſont les bœufs & les vaches. 5°. Enfin pourquoi ils permettoient aux Marchands de leur Nation d'acheter des Japonois pour en faire des eſclaves aux Indes. Les Jéſuites donnerent une réponſe par écrit ; mais malgré leur juſtification, ils eurent ordre de s'embarquer en ſix mois, & de ſortir pour toujours des terres de l'Empire. Les Miſſionnaires crurent qu'ils n'étoient pas obligés d'obéir à un Edit qui mettoit la Religion Chrétienne en danger d'être entiérement détruite au Japon. Ils ſe retirerent chez divers Princes qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme. L'Empereur diſſimula ſon reſſentiment, dans la crainte d'exciter quelques troubles dans ſes Etats.

Cambacundono après avoir aſſujetti toutes les Provinces du Japon, forma le deſſein de porter la guerre dans le pays étranger. Il écrivit à l'Empereur de la Chine une lettre, par laquelle il le ſommoit de le reconnoître pour ſon Souverain. Le Monarque Chinois étonné d'une propoſition pareille, envoya au Japon un Ambaſſa-

deur, qui déclara que son Maître n'étoit pas disposé à recevoir des Loix d'aucun autre Prince. Cette déclaration déplut à l'Empereur Japonois qui mit sur mer une flotte prodigieuse, s'assura du port de Nangoya, qui n'est pas loin de Nangazaqui, le fortifia & en fit sa place d'armes. La vanité encore plus que l'ambition, détermina ce Prince à porter la guerre chez une Nation dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre. Il cherchoit à s'immortaliser par une entreprise que n'avoit jamais tentée aucun de ses prédécesseurs.

Les préparatifs pour l'expédition de la Chine, ne répondirent pas d'abord à l'importance d'une telle entreprise, ce qui donna lieu de croire que Cambacundono avoit d'autres vues que de conquérir ce vaste Empire. Il donna ordre cependant à tous les Princes & Seigneurs du Japon de se tenir prêts à le joindre avec tout ce qu'ils pourroient lever de troupes, & on publia qu'il devoit passer la mer à la tête de trois cents mille combattans; mais lorsque tout étoit en mouvement pour cette expédition, tous les Grands furent mandés à la Cour, & Cambacundono leur déclara que, pendant son ab-

ſence, il vouloit donner un Chef à l'Empire. Il prit en effet la réſolution d'aſſocier Dainangandono ſon neveu à la puiſſance Souveraine, & il l'inſtalla ſur le Trône, en préſence de tous les Princes qu'on avoit fait venir pour être témoins de cette cérémonie. Il donna à ſon collegue le titre de Cambacundono, & prit celui de Tayco-Sama, qui veut dire très-haut & Souverain Seigneur, & c'eſt ainſi que nous le nommerons déſormais. Lorſqu'il plaça ſon neveu ſur le Trône, il lui dit: „ La „ naiſſance & l'éducation m'ont éga„ lement manqué. Il n'eſt pas ſurpre„ nant qu'il me ſoit reſté bien des dé„ fauts dont je m'apperçois très-bien, „ & dont je ne pourrai peut-être ja„ mais me défaire entiérement. Pour „ vous qui êtes le fils d'un Empereur, „ qui avez été élevé d'une maniere „ conforme à votre rang, vous feriez „ inexcuſable, ſi on avoit à vous repro„ cher certains défauts qui déshono„ rent les Princes. Tous les Grands prêterent enſuite ſerment au jeune Monarque. L'Empereur lui abandonna ſon Palais, & lui laiſſa des revenus ſuffiſans pour ſoutenir ſa dignité; mais il ne lui laiſſa preſque aucun pouvoir.

Taico-Sama qui méditoit toujours des projets de conquête, résolut de faire une descente dans la Corée; qui est une Péninsule voisine du Japon. Il chargea de cette commission Tsucamidono, Grand Amiral de l'Empire, qui aborda dans le pays, & commença par se rendre maître de plusieurs Places & même de la Capitale. Les Coréens perdirent deux batailles; lorsque le Roi du pays vit qu'il ne pouvoit arrêter les progrès du vainqueur, il fit mettre le feu à son Palais & à ses magasins, & se sauva avec toute sa famille & ses trésors en Chine où il jetta la consternation & l'effroi. La conquête de la Corée ne coûta pas un mois aux Japonois; il fut plus facile de se rendre maître de ce Royaume que de le conserver. Les habitans du pays se cantonnerent dans des lieux écartés & inaccessibles, & brûlerent toutes les provisions nécessaires à la vie, de sorte que les Japonois se trouverent bientôt réduits aux plus fâcheuses extrêmités. Les Coréens les voyant en cet état, résolurent de les attaquer avec le secours des Chinois. Ceux-ci fournirent des troupes qui ne purent tenir contre la valeur des Japonois, de sorte que

le Roi de Corée fut contraint de demander la paix. Il l'obtint aux conditions suivantes. 1°. Que des huit Provinces qui composent le Royaume de Corée, [illegible] demeureroient aux Japonois. 2°. Que l'Empereur de la Chine donneroit une de ses filles en mariage à l'Empereur du Japon. 3°. Que le commerce interrompu depuis longtems entre la Chine & le Japon, seroit rétabli. 4°. Que le Monarque [illegible] la Couronne du Japon [illegible] l'Empereur de la Chine [illegible] conditions [illegible] un [illegible] son con- [illegible] les seuls [illegible] la guer- [illegible] contre [illegible]

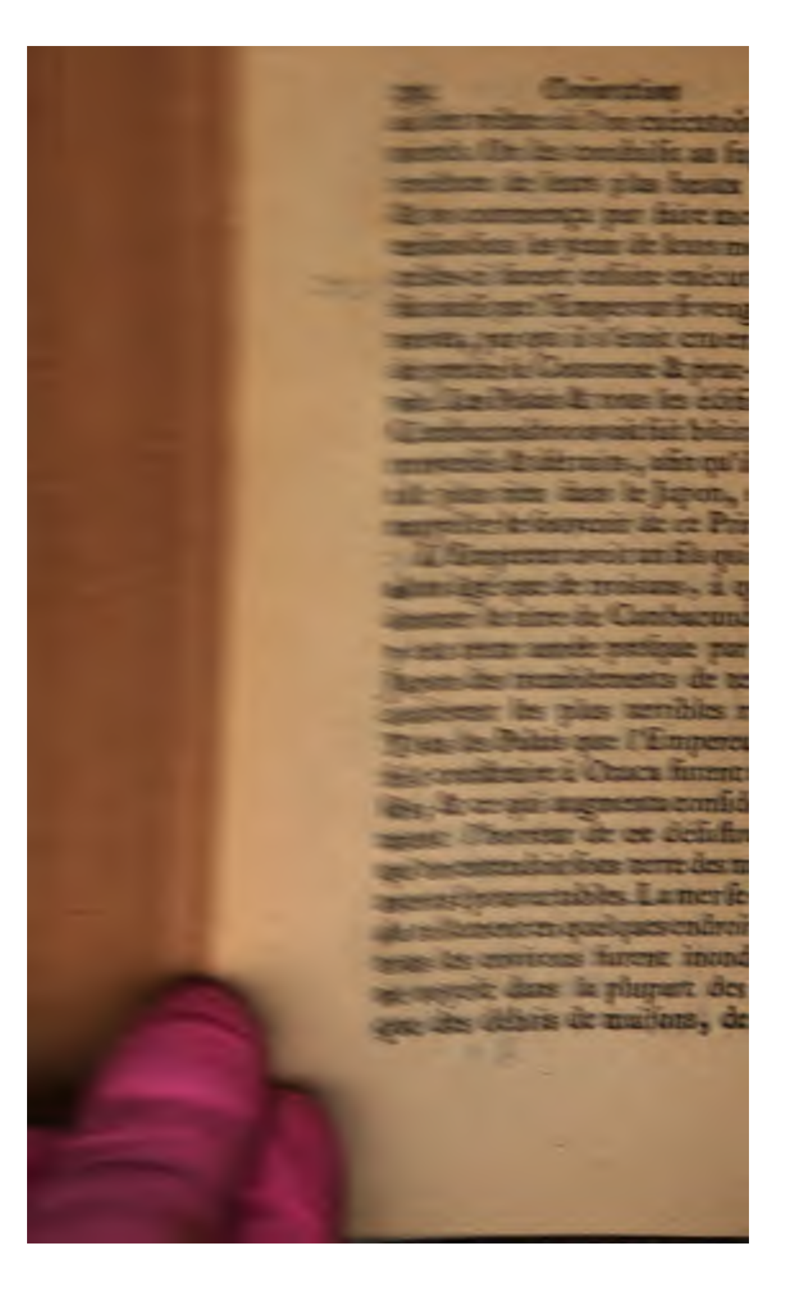
[illegible]

[illegible]

Prince, & comprit qu'il falloit le perdre, s'il vouloit éviter de périr lui-même. Il eut ſoin de diſſimuler, & manda à ſon neveu que la guerre de Corée étant finie, rien ne le retenoit plus ſur le Trône, & qu'il vouloit le lui céder entiérement. Cambacundono reçut avec la plus vive reconnoiſſance, une propoſition ſi avantageuſe, mais comme il ſoupçonna bientôt que c'étoit un piege qu'on lui tendoit, il ſongea à prendre ſes ſûretés. Tandis qu'il travailloit à prévenir ſa ruine, le vieil Empereur lui envoya un ordre de ſe rendre à Fucimi, où il avoit, diſoit-il, une affaire importante à lui communiquer. Cambacundono prétexta une maladie pour ſe diſpenſer d'obéir. Mais Taico-Sama lui fit dire qu'il ne le croyoit point malade, puiſqu'on le voyoit tous les jours monter à cheval, & ne ſe relâcher d'aucun de ſes exercices ordinaires; qu'il avoit appris avec horreur que ce Prince exécutoit de ſa propre main les criminels condamnés à mort; qu'il étoit ſurpris de ne le voir ſortir qu'avec une ſuite nombreuſe de gens armés, & qu'il vouloit ſavoir pourquoi il ſe faiſoit prêter un nouveau ſerment de fidélité.

Le jeune Empereur se justifia le mieux qu'il lui fut possible, & Taico-Sama feignit d'être content ; mais il leva secrétement des troupes, & quand il se vit en état d'exécuter son projet, il écrivit à son neveu un billet qui étoit conçu en ces termes. „ Je suis „ instruit de vos intrigues ; c'est pour- „ quoi je vous ordonne de vous rendre „ incessamment à Fucimi, sans autre „ suite que deux ou trois domestiques, „ si vous n'aimez mieux attendre mes „ ordres dans la forteresse de Quiyo- „ josu, faute de quoi j'irai moi-même „ à Meaco ; il vous en coûtera la vie, „ & je metterai le feu à vos Palais. Cambacundono voyant qu'il ne lui restoit d'autre parti à prendre que celui de la soumission, répondit qu'il iroit se jetter aux pieds de l'Empereur pour implorer sa clémence, & pour lui faire connoître combien il étoit éloigné de vouloir rien entreprendre contre la fidélité qu'il lui devoit. Il se rendit en effet à Fucimi ; mais l'Empereur qui ne voulut pas le voir, lui ordonna de partir dans le moment, & de se retirer au Monastere de Coya. Le Prince obéit, & dès qu'il fut arrivé dans le lieu de sa retraite, il s'apperçut bien

qu'il ne devoit plus songer à l'Empire. Les Bonzes du Monastere le reçurent assez mal, le logerent fort à l'étroit, & l'empêcherent de parler à personne ni de recevoir des lettres. Alors ce Prince perdit toute espérance, 1595.
& voulut se tuer dans un transport de désespoir; quelque temps après l'Empereur envoya ordre à son neveu, & aux domestiques qui étoient auprès de lui, de se fendre le ventre. Cet Arrêt fut exécuté sur le champ. Ainsi termina sa carriere un Prince qui obscurcit l'éclat de mille belles qualités par une cruauté excessive. Rien ne l'occupoit plus agréablement que de se faire amener un criminel, de lui couper les membres, & de le mettre en pieces. Je ne sais si les Japonois furent sensibles au sort de Cambacundono qui étoit plus propre à faire le métier de Bourreau qu'à être Souverain. Le vieil Empereur ne se montra pas moins cruel. Car non-seulement il fit périr tous les partisans de son neveu, mais encore presque toute la famille de ce malheureux Prince. Parmi les femmes de Cambacundono, il en choisit trente & une des plus qualifiées, & les condamna à être publiquement décapitées avec leurs enfans,



ples & de Monaſteres. L'Empereur fut obligé pendant quelque temps de demeurer dans une cabanne qu'il ſe faiſoit dreſſer, tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre. Les tremblements de terre, comme je l'ai déjà remarqué, ſont fort fréquents au Japon. Notre continent n'eſt pas ſi ſujet à ces violentes ſecouſſes ; cependant il vient d'être ébranlé tout récemment d'une maniere terrible ; & dans le temps où j'écris cette hiſtoire, la plupart des habitans de Lisbonne ont été enſevelis ſous les ruines de leur Ville.

Tandis que les Japonois étoient encore effrayés de ce terrible événement, on les replongea dans les horreurs de la guerre. Des Ambaſſadeurs de la Chine vinrent au Japon & furent renvoyés honteuſement, parce qu'ils s'intéreſſoient en faveur des Coréens. Ceux-ci furent les victimes de la bienveillance des Chinois. Taico-Sama leva des troupes, dont il donna le commandement à Quingendono, neveu de l'Impératrice, & les fit paſſer en Corée, où elles s'emparerent de toutes les Places du pays ; mais la mort de l'Empereur les obligea bientôt de repaſſer au Japon.

Lorsque Taico-Sama se vit sur le point de terminer sa carriere. Il songea aux moyens d'assurer l'Empire à son fils qui n'avoit que six ans. Il s'agissoit de donner au jeune Prince un tuteur capable de gouverner l'Etat, & dont on n'eût pas lieu de redouter l'ambition. L'Empereur jetta les yeux sur [illegible] Roi de Bandoue. L'Empereur le fit venir, & lui parla de la sorte en presence de toute la Cour. „ Cher „ ami, [illegible] & la mort n'a rien qui „ [illegible] C'est une loi commune à „ tous les hommes & je m'y soumets „ [illegible] Une seule chose m'in„ quiete [illegible] sur mon Trône un „ [illegible] pour regner par „ [illegible] Il lui faut un appui, & „ [illegible] un homme dans tout „ [illegible] plus capable de lui „ [illegible] Je connois vo„ [illegible] & votre sagesse. Je ne puis „ [illegible] mon fils sera en „ [illegible] du Gouver„ [illegible] „ [illegible] que je vous aurai „ [illegible] mieux „ [illegible] vos mains „ [illegible] „ [illegible]

„ moi. Mais afin d'unir les intérêts de
„ nos deux familles, je donne pour
„ épouse à mon successeur la fille de
„ votre fils aîné. Par ce mariage vous
„ deviendrez en quelque maniere le
„ pere de votre Empereur.

Gixasu ne répondit à ce discours que par des larmes & par mille protestations d'une fidélité & d'une reconnoissance éternelles. On lui donna le nom de Daysu-Sama, qui signifie *le Grand Gouverneur*. Taico-Sama prit ensuite quelques mesures pour tempérer un peu l'autorité presque absolue qu'il venoit de lui confier. On forma un Conseil de Régence composé de neuf personnes qui devoient à la vérité reconnoître Gixasu pour leur Chef, mais sans la participation desquels celui-ci ne pouvoit rien entreprendre de considérable. Lorsque l'Empereur eut réglé cette grande affaire, il ne parut plus occupé que du soin de se faire mettre au rang des Dieux après sa mort. Son ambition ne s'étoit pas bornée à la possession d'un puissant Empire, elle s'étendoit au delà du tombeau, & n'aspiroit à rien moins qu'aux honneurs de la Divinité. Il défendit en conséquence qu'on brûlât son corps, selon

l'usage ordinaire du Japon, & ordonna qu'il fût enfermé dans un riche cercueil, & déposé dans un de ses Palais, afin qu'on songeât un jour à faire son apotheose. A voir ce Monarque gouverner aussi absolument que dans sa plus vigoureuse santé, on n'eût jamais cru qu'il eût été près de mourir. Enfin il fallut renoncer au Trône & à la vie.

1598 Taico-Sama étoit âgé de soixante-quatre ans, lorsqu'il termina sa carriere. Ce Prince étoit d'une complexion extrêmement robuste, mais ses débauches, les fatigues de la guerre, & son excessive application aux affaires avoient considérablement affoibli la force de son temperament. Quelques Historiens ont regardé Taico-Sama comme le Tibere du Japon, d'autres l'ont traité avec moins de rigueur. La grandeur qui mit ce Prince sur le Trône, donna également matiere aux plus sanglantes invectives & à de justes éloges. Taico-Sama étoit ambitieux, dissimulé, violent, cruel, déreglé dans ses plaisirs; mais il avoit beaucoup d'esprit, de courage, de prudence, d'équité, & tous les talens supérieurs pour le Gouvernement.

Daifu-Sama se voyant à la tête du

Conſeil de Régence, voulut attirer à lui ſeul toute l'autorité, & s'embarraſſa fort peu de ménager ſes Collegues. Ceux-ci réſolurent d'un commun accord de s'oppoſer aux entrepriſes de leur Chef, & engagerent dans leur parti preſque toute la haute Nobleſſe. Lorſque cette Ligue eut été formée, tout le Japon fut en armes, & les peuples ſe virent expoſés aux horreurs d'une guerre civile. Gixaſu étoit perdu ſans reſſource, ſi ſes adverſaires euſſent agi de concert, & s'ils avoient eu parmi eux un homme de tête. Les commencements de la guerre furent très-favorables à la ligue ; mais Dayſu-Sama ayant trouvé moyen de gagner quelques-uns des Chefs du parti contraire, la diviſion ſe mit parmi les Confédérés, & le tuteur en profita. Il y eut cependant une ſanglante bataille entre les deux armées. La victoire ſe déclara en faveur de Gixaſu, qui reſta ſeul alors en poſſeſſion de la Régence, & qui ſe fit donner le titre de Cubo-Sama. Quoiqu'il ne ſe portât pas encore pour Empereur, il gouvernoit auſſi abſolument que s'il eût été le véritable Souverain du Japon. A la vérité il ne forma point d'entrepriſe

contre les jours de son Pupile, & lui laissa toutes les marques extérieures de la puissance suprême; mais on s'appercevoit bien cependant que Gixasu étoit le seul maître, & qu'il songeoit à rendre l'Empire héréditaire dans sa famille, sur-tout lorsqu'on le vit donner à son fils le titre de Xogun-Sama. Il auroit bien voulu avoir à sa disposition le jeune (a) Empereur qui étoit à Ozaca; mais la mere de ce dernier refusa de livrer son fils, & déclara que si on vouloit l'y contraindre, elle fendroit elle-même le ventre à ce jeune Prince, plutôt que de le mettre entre les mains du Régent. Celui-ci quelque temps après, envoya encore inviter son Pupile à le venir voir; le jeune Empereur s'en défendit d'abord; mais les Seigneurs de sa Cour représenterent à l'Impératrice que son fils n'étant pas pour lors en état de résister au Régent, il ne falloit pas irriter un homme qui pouvoit se faire obéir; mais ils offrirent d'accompagner le Prince, & protesterent qu'ils verseroient plutôt jusqu'à la derniere goutte de leur sang, que de souffrir qu'on entreprît rien contre lui. Vide-

(a) C'est-à-dire le fils de Taico Sama.

Jory (c'est le nom du jeune Empereur) se rendit à Meaco, où il fut reçu au milieu des acclamations du peuple. Plusieurs jours se passerent en fêtes & en réjouissances, mais on remarqua que le Régent affecta toujours, vis-à-vis son Pupile, un air de Souverain ; cependant on s'imagina qu'il n'avoit aucun dessein de lui ôter l'Empire, puisqu'il ne cherchoit pas à s'assurer de la personne du jeune Prince.

La maniere indépendante dont Gixasu gouvernoit le Japon, la possession paisible où il étoit depuis plusieurs années de tout le Domaine Impérial, le droit qu'il s'étoit arrogé de faire publier ses Edits jusques dans Ozaca où son Pupile faisoit sa résidence, tous ces actes de Souveraineté avoient presque fait oublier le légitime héritier de la Couronne, & on s'étoit accoutumé à regarder le Cubo-Sama comme le véritable Empereur du Japon. Ce Prince sentoit bien cependant que sa domination étoit appuyée sur des fondements peu solides, & qu'un rien pouvoit la renverser. D'ailleurs, quand il auroit pu se flatter de pouvoir conserver jusqu'à la fin de ses jours la souveraine puissance, il ne lui paroissoit pas facile de

la transmettre à un fils que la médiocrité de son esprit & la férocité de son caractere avoient rendu un objet d'exécration & de mépris. Voyant bien qu'il avoit tout à craindre pour sa personne & pour celle de son fils, tandis qu'on verroit au Japon un Prince qui avoit des droits incontestables à l'Empire, il fit plusieurs tentatives pour se saisir de son Pupile : mais l'Impératrice mere, déconcerta tous les projets du Régent. Celui-ci sentit bien alors qu'il n'avoit plus d'autre parti à prendre que la force ouverte, & il s'y détermina. Il leva une armée nombreuse, & marcha avec une promptitude extrême dans le dessein de surprendre Ozaca. Mais il ne put y reussir. Voyant qu'il avoit manqué son coup, il assiégea cette Place avec une armée de deux cents mille hommes. On donna plusieurs assauts qui furent très-meurtriers. Sept semaines se passerent sans que les assiégeans eussent pu gagner un pouce de terrain. Ils furent toujours repoussés avec perte, & battus dans toutes les sorties. La rigueur de la saison, la disette des vivres, & les maladies leur firent perdre une partie considérable de leur armée, de sorte que le Régent se vit

contraint de proposer un accommodement. La paix fut conclue, & les deux Princes jurerent sur tout ce qu'il y a de plus sacré d'en observer exactement les conditions. On s'apperçut bientôt que Gixasu n'avoit cherché qu'à gagner du temps pour se mettre en état d'exécuter avec plus de succès ses injustes entreprises.

Le jeune Empereur ayant appris 1515.
que le Régent faisoit de nouveaux préparatifs, se mit le premier en campagne à la tête d'une armée composée en partie de Chrétiens. Il y eut d'abord quelques actions entre les deux partis, & les Impériaux eurent presque toujours l'avantage. Enfin il fallut en venir à un combat décisif. Le jeune Empereur animé par ces succès, comptoit déjà sur une victoire complette. Il n'en étoit pas ainsi du Cubo-Sama qui sentoit que la perte d'une bataille pouvoit tout d'un coup le priver du haut rang qu'il avoit usurpé. Il pria, dit-on, son fils & ses principaux Officiers, de lui couper la tête en cas qu'il fût vaincu, pour lui épargner la honte de tomber vif au pouvoir des ennemis. C'étoit montrer qu'il n'avoit pas assez de courage pour se donner lui-même la mort,

Les deux armées se trouvant en présence, on en vint aux mains. Les troupes de Cubo-Sama étoient sur le point d'être mises en déroute, lorsque par un des ces événements qu'on ne peut prévoir, les choses changerent de face en un moment, tandis que le jeune Empereur se croyoit déjà sûr de la victoire, il s'apperçut qu'on avoit mis le feu à Ozaca. Quelques personnes dont le Régent corrompit la fidélité, lui ménagerent le moyen de sortir ainsi d'embarras. Ce Prince avoit bien compté que Fide-Jory ne manqueroit pas de courir à Ozaca pour mettre en sûreté sa famille & ses trésors. C'est ce qui arriva effectivement. Une partie des troupes suivit l'Empereur, & le désordre se mit tout-à-coup dans une armée qui étoit presque victorieuse. Le Cubo-Sama sut profiter de l'imprudence de son rival, & il lui fut facile d'écraser des ennemis qui ne se défendoient point, & qui paroissoient comme frappés de la foudre : il en fit un carnage horrible ; & on assure qu'il demeura cent mille hommes sur le champ de bataille. On peut croire qu'il y a de l'exagération dans ce récit ; mais il est certain que le nombre des morts fut prodigieux. La

plus grande partie des fuyards tourna du côté de Meaco, mais ils trouverent les passages gardés. On les laissa passer cependant, de peur que le désespoir ne les obligeât à vendre chérement leur vie; mais à mesure qu'ils se débanderent, on tomba sur eux, de sorte que très-peu eurent le bonheur d'échapper.

Ozaca avoit ouvert ses portes au jeune Empereur qui en sortit promptement pour se soustraire aux poursuites de son rival. Les ennemis entrerent dans la Place, & passerent les habitans au fil de l'épée. On abandonna ensuite la Ville au pillage, & les soldats s'emparerent de tout ce qui n'avoit pas été consumé par les flammes. Le feu qu'on ne songeoit point à éteindre, gagna si vîte, qu'en moins de quatre ou cinq heures cette grande Ville fut presque toute réduite en cendres. Jamais on ne vit peut-être de plus horrible spectable. Les blessés, les vieillards, les femmes & les enfans, jettoient des cris affreux ayant à craindre tout à la fois la fureur des flammes & le fer de leurs ennemis. Un grand nombre de victorieux que l'ardeur du pillage ou quelque brutale

paſſion avoit retenus trop long-temps dans des lieux où ils trouverent de quoi ſe contenter, ſe virent inveſtis par les flammes ſans pouvoir s'en garantir. Tous les Tréſors de l'Empereur furent conſumés, & l'on vit comme autrefois à Corynthe les plus précieux métaux, mêlés & confondus enſemble, couler dans les rues les plus proches du Palais. Le Cubo-Sama tout fier de ſa victoire, & ſe repréſentant la ſituation préſente de ſon rival, demanda froidement. „ Qu'eſt devenu celui qui vouloit me „ diſputer l'Empire? A quoi lui a ſervi „ ſa dévotion envers les Dieux, & qu'el- „ le récompenſe a-t-il reçue pour cette „ prodigieuſe quantité de Temples qu'il „ avoit bâtis en leur honneur? Pour moi, „ je n'ai jamais dépenſé un ſol pour tou- „ tes les Divinités qu'on adore dans „ l'Empire, & me voici le maître abſo- „ lu de tout le Japon. Il jura enſuite qu'il ſe vengeroit des Chrétiens qui s'étoient déclarés en faveur de ſon rival. On ne ſait ce que devint l'Empereur après ſa défaite. Quelques-uns ont cru qu'il s'étoit retiré en Chine. D'autres ont prétendu qu'il ne ſortit point du Japon, & qu'il paſſa le reſte de ſes jours

dans une retraite obscure ; quoiqu'il en soit, ce Prince ne reparut plus, & son rival resta en possession de l'Empire.

Gixasu ne goûta pas long-temps les avantages que venoit de lui procurer sa victoire. La mort le priva pour toujours d'un Trône qu'il avoit si indignement usurpé. Avant que de mourir, il recommanda à son fils d'arracher de ses Etats jusqu'à la racine de la Religion Chrétienne, & de ne laisser au Japon aucun Prêtre Européen. Il donna ensuite ses ordres pour être mis au nombre des Dieux. Jamais l'Empire n'avoit été gouverné par un plus habile Politique. Quoique ce Prince ne fut pas grand guerrier, il trouva dans l'étendue & la fécondité de son génie, des ressources qui le firent réussir dans toutes ses entreprises militaires. Lorsque son ambition fut satisfaite, l'avarice devint sa passion dominante. Il se fit haïr des Chrétiens ; mais ceux-ci oublierent que la Religion leur défend de se révolter même contre leurs persécuteurs. Gixasu avoit quelques raisons de se défier des Européens. Les Espagnols qui habitoient les Philippines, proposerent aux

Japonois un commerce réglé entre les deux Nations. Ces derniers y consentirent. Quelque temps après un Capitaine Espagnol se trouvant à Meaco, l'Empereur lui demanda si l'Espagne avoit envoyé depuis peu à Manile un grand nombre de vaisseaux. Le Castillan répondit qu'il en étoit arrivé plusieurs chargés d'armes & de munitions de guerre. Pour quelle expédition, repartit le Prince, votre Gouverneur fait-il tant de préparatifs? C'est reprit l'Officier Espagnol, pour la conquête des (*a*) Moluques. Cette imprudente réponse fit sentir au Monarque Japonois qu'il avoit affaire à des voisins dangéreux, & qu'on ne pouvoit veiller trop attentivement sur toutes leurs démarches. D'ailleurs, la conduite que les Chrétiens avoient tenue à l'égard de l'Empereur pendant la derniere guerre qu'il eut à soutenir, étoit bien capable de l'indisposer contre les Européens.

Le Xogun-Sama qui venoit de monter

(*a*) Les Moluques & les Philippines sont des Isles de la mer des Indes. Manile est la Capitale de l'Isle de Luçon, qui est la plus grande des Isles Philippines.



ter sur le Trône, songea à exécuter un projet qui avoit été formé autrefois par un de ses prédécesseurs. Le Japon, comme je l'ai déjà dit, étoit partagé en plusieurs Souverainetés. Quoique tous les Rois du pays fussent les vassaux du principal Souverain, il s'en trouvoit cependant qui oserent quelquefois résister à l'Empereur. Plusieurs de ces Rois avoient été assujettis successivement; mais il en restoit encore qui ne vouloient recevoir la Loi de personne, & qui prétendoient être maîtres dans leurs Etats. l'Empereur entreprit de les réduire & de regner despotiquement sur tout le Japon. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'exécution de ce grand projet ne coûta pas une goutte de sang. Dès que le Xogun-Sama eût fait connoître ses intentions, tous les Princes ne firent aucune difficulté de se soumettre, & les Japonois ne reconnurent plus qu'un seul Souverain. Il seroit difficile de décider si cette révolution fut plus préjudiciable qu'avantageuse à ces Insulaires. Il est certain qu'un grand nombre de petites Souverainetés, occasionne des guerres perpétuelles, mais d'un

autre côté, les peuples n'ont-ils pas à redouter la tyrannie sous la domination d'un Prince qui ne trouve plus d'obstacles à ses volontés?

1632. Quelques années après cette grande révolution, le Xogun-Sama mourut, & laissa le Trône à son fils qu'il avoit depuis long-temps associé à l'Empire. Le nouveau Monarque prit un titre qui annonçoit que ce Prince se croyoit infiniment au-dessus de ses prédécesseurs. Il se fit appeller (a) To-Xogun-Sama. Ce ne fut pas la seule preuve de vanité qu'il donna pendant le cours de son regne. Il fut long-temps sans se marier, ne croyant pas qu'il y eût dans le monde aucune Princesse digne de partager son lit. Une autre raison l'empêcha de prendre une épouse. Sa passion pour des plaisirs que la nature abhorre, lui inspiroit une aversion insurmontable pour les femmes. Obligé enfin d'associer à sa Couronne une des plus belles filles du Japon, l'Impératrice n'eut jamais que les honneurs attachés

(a) To, Au commencement d'un nom est une marque de Prééminence.

à ce haut rang. Cette Princesse fut si sensible au mépris qu'on faisoit de sa beauté, qu'elle en tomba malade. On ne chercha pas à employer le seul remede qui pouvoit la guérir. La nourrice de l'Empereur eut le courage de reprocher à ce Prince l'infamie de sa conduite. Une pareille hardiesse ne servit qu'à faire enfermer l'Impératrice dans un Palais où elle resta jusqu'à la fin de ses jours. Cette même nourrice s'avisa de faire choisir dans tous les Serrails les plus belles femmes qui s'y pourroient trouver, & les présenta au Prince dans le moment qu'elle crut le plus favorable à son dessein. L'Empereur arrêta ses regards sur une fille d'une (a) basse naissance, mais d'une beauté rare, & il en eut un fils. Les rivales de cette favorite résolurent de faire périr l'enfant qui venoit de naître, & vinrent à bout d'exécuter ce barbare complot.

Le nouveau Monarque se conforma aux intentions de son Prédécesseur, en persécutant les Chrétiens qui se multi-

---

(a) C'étoit la fille d'un Sellier.

plioient tous les jours dans ses Etats. Jamais on ne vit tant de sang couler, on renouvella les horreurs du siecle de Diocletien. Le Roi d'Arima, soit par aversion pour le Christianisme, soit par envie de faire sa Cour à l'Empereur, traita aussi avec la derniere cruauté tous ceux de ses Sujets qui avoient embrassé la Doctrine des Prêtres Européens. Les malheureux qu'on persécutoit d'une maniere si terrible, voyant qu'on avoit juré leur destruction, prirent enfin conseil de leur désespoir, & se révolterent ouvertement. Les rebelles qui étoient au nombre de trente mille hommes, choisirent un Chef, & s'emparerent de la forteresse de Ximabara. Le Roi comprit qu'il ne seroit pas facile de les forcer, c'est pourquoi il écrivit à l'Empereur qui, craignant les suites de cette rebellion, mit promptement sur pied une armée considérable, dans laquelle il se trouva un grand nombre de Hollandois. Ceux-ci ayant eu le malheur de déplaire à l'Empereur, & craignant qu'on ne les obligeât de renoncer au commerce qu'ils faisoient au Japon, chercherent à racheter les bonnes gra-

ces du Prince à force de complaiſances. C'eſt ce qui les détermina à offrir leurs ſervices, lorſqu'il fut queſtion de dompter les rebelles. L'Empereur parut leur ſavoir bon gré d'une pareille démarche ; mais on prétend que les Japonois qui ont l'ame noble & élevée, conçurent dans la ſuite un ſouverain mépris pour ces étrangers, en les voyant contribuer avec ardeur à la ruine d'une Religion qu'ils profeſſoient eux-mêmes. Les Hollandois ne pouvoient-ils pas dire pour leur juſtification, qu'ils n'enviſageoient les Chrétiens du Royaume d'Arima que comme des révoltés, contre leſquels on pouvoit ſe déclarer, ſans crainte de mériter aucun reproche ?

Les troupes Impériales vinrent aſſiéger la forteresſe de Ximabara. Les pertes que faiſoient continuellement les rebelles, ne ſervoient qu'à relever leur courage ; mais la famine les réduiſit bientôt aux extrêmités les plus fâcheuſes. Quoiqu'on fût inſtruit de leur ſituation, on leur fit des propoſitions aſſez avantageuſes, qu'ils ne voulurent jamais accepter. Ils faiſoient de fréquentes ſorties qui coûtoient 1637.

beaucoup de monde aux assiégeans. Enfin les vivres manquerent tout-à-fait dans la Ville, & il fallut songer à se rendre ou à tenter les hazards d'un combat. Les rebelles aimerent mieux périr les armes à la main, que de se livrer à la discrétion de leurs ennemis. Ils sortirent donc de la Place pour attaquer les Impériaux. La bataille fut des plus sanglantes. Les Chrétiens se battirent en désespérés ; mais enfin la lassitude & la foiblesse leur ayant fait tomber les armes des mains, ils périrent tous jusqu'au dernier, sans avoir été vaincus. Tel fut le sort de plusieurs milliers de Chrétiens qui répandirent leur sang, sans pouvoir prétendre à la gloire du Martyre, puisque l'obéissance aux ordres du Souverain est une loi que le Christianisme impose à tous ses Sectateurs.

Quelque temps après l'affaire de Zimabara, il parut un nouvel Edit qui défendoit, sous peine de la vie, aux Sujets du Roi d'Espagne, de mettre le pied sur les terres du Japon, ni d'entrer dans aucun des ports de cet Empire. On laissoit aux seuls Hollandois la liberté du commerce, & on accu-

soit les Portugais d'avoir fomenté la derniere révolte. Les persécutions & la bataille de Ximabara avoient presque entiérement détruit le Cristianisme au Japon, de sorte qu'après la mort de To-Xogun-Sama qui arriva en 1650, il ne restoit presque plus dans cet Empire aucun vestige d'une Religion qui y avoit été autrefois si florissante. Voici quelle étoit la situation de ce pays vers la fin du dernier siecle. Je rapporte les propres paroles de l'Historien que j'ai déja cité. „ Rien „ ne faisoit plus d'obstacle aux vues ni „ aux volontés du Souverain. Il n'y „ avoit plus rien à craindre pour ces „ Princes, ni de l'ambition des Grands „ qu'ils avoient assujettis, ni de l'es„ prit remuant & inquiet du peuple „ qu'ils avoient trouvé moyen d'occu„ per, dont ils avoient réprimé la cu„ riosité & le desir de connoître les „ autres Nations, & qu'ils gouver„ noient sévérement sans dureté, ni „ des entreprises des Etrangers qu'ils „ avoient écartées, ou mis absolument „ hors d'état de leur donner le moin„ dre ombrage. Ils avoient établi par„ tout un ordre admirable & une exac-

„ te discipline, inspiré l'amour du tra-
„ vail & une noble émulation pour la
„ perfection des arts, & ménagé entre
„ toutes les parties de ce grand corps,
„ une circulation du commerce qui ne
„ se voit peut-être que là, & qui en-
„ tretient l'abondance dans un pays
„ qui n'est pas des plus fertiles. Ainsi
„ comptant avec raison sur le courage
„ & la fidélité de leurs Sujets, & ayant
„ étouffé jusqu'aux moindres semen-
„ ces des dissensions domestiques, ils
„ méprisoient la jalousie des autres
„ Nations, & gouvernoient leur Em-
„ pire dans une profonde, mais sage
„ sécurité, qui étoit le fruit de leur
„ politique.

On prend aujourd'hui des précautions extrêmes pour empêcher les Européens de pénétrer au Japon. Rien n'a mieux réussi aux Empereurs pour anéantir le Christianisme, qu'une cérémonie horrible, qu'on appelle le Jusimi. Vers la fin de l'année on fait une liste exacte de tous les habitans d'un lieu où l'on soupçonne qu'il y a des Chrétiens, & au commencement de l'année suivante, on porte de maisons en maisons deux images, l'une de

J. C. attaché à une croix, l'autre de la Vierge ou de quelque Saint : enſuite le Chef de la famille, ſa femme, ſes enfans, les domeſtiques & les locataires ſont appellés les uns après les autres, & à meſure qu'on les nomme, on leur fait mettre le pied ſur les images qu'on a poſées ſur le plancher. On n'en excepte pas les plus petits enfans, que leurs meres ou leurs nourrices ſoutiennent par les bras. On prétend que quand il arrive un vaiſſeau au Japon, tout l'équipage eſt obligé de faire la cérémonie dont je viens de parler ; mais il n'eſt pas croyable que les Hollandois ſe ſoumettent à un pareil uſage : quoiqu'il y ait des hommes capables de ſacrifier leur Religion à un vil intérêt, on ne peut pas ſoupçonner qu'une Nation entiere veuille ſe déshonorer par une conduite qui la rendroit exécrable aux yeux de tous les Chrétiens.

Les Hollandois ſont les ſeuls Européens qui aient la liberté de commercer au Japon ; mais on leur fait acheter bien cher ce privilege. On commence par les déſarmer, & on leur donne des gardes pour veiller ſur tou-

toutes leurs démarches. Ils ne peuvent écrire ou recevoir des lettres, que le contenu n'en ait été enregiſtré dans un livre deſtiné à cet uſage, & qu'on n'en ait laiſſé une copie aux Gouverneurs. Si on leur permet quelquefois de ſortir du port où ils ont débarqué, ils ſont toujours au milieu d'une troupe de Gardes ou d'Inſpecteurs qui les conduiſent, comme on feroit des priſonniers d'Etat. C'eſt à leurs fraix que ſont payés tous les gens qui les accompagnent. Ils ne peuvent ſe promener ſans faire de grandes dépenſes, car on doit régaler tous les conducteurs. Quand il s'agit de charger ou de décharger les navires, il faut employer des Japonois qui ne travaillent point gratuitement; & ſi l'on a beſoin de vingt perſonnes, on eſt contraint d'en louer quarante, & de payer quelquefois une journée entiere pour une ou deux heures de travail. On fournit aux Hollandois les vivres, la boiſſon, les meubles, & même des filles de joie; mais on leur fait payer ces choſes le double, & quelquefois le triple de leur valeur. En un mot, les Hollandois ſont auſſi maltraités au Japon, que

peuvent l'être les Juifs dans les pays les plus Catholiques.

Un Médecin Allemand, nommé Kœmpfer, a prétendu que les Japonois ont eu raison de défendre l'entrée de leur pays à toutes les Nations étrangeres. C'est l'horreur du Christianisme qui a suggéré à ces Insulaires une pareille précaution. En considérant ces choses avec un œil politique, il paroît que l'établissement d'une Religion nouvelle, telle qu'elle soit, peut causer de grands troubles, & exciter dans un Etat des guerres sanglantes. Nous savons par expérience tous les maux que produisent les nouveautés en matiere de Religion. Les terres du Japon auroient été moins arrosées de sang, si les habitans de cet Empire eussent persisté dans les erreurs dont on vouloit les désabuser. De sorte que les Souverains de ce pays ne se plaignoient pas tout-à-fait sans fondement de ce qu'on venoit prêcher chez eux une doctrine qui étoit directement contraire à tout ce qu'on avoit cru jusqu'alors, & qui pouvoit occasionner une très-préjudiciable diversité de sentiments entre les Sujets du même

Empire. Mais en partant du principe que la Religion Chrétienne est la seule véritable, & que tous ceux qui ne la professent pas, doivent s'attendre après leur mort à subir les plus terribles châtiments, il est certain qu'on ne peut trop louer le zele ardent de ces hommes courageux qui franchissent de vastes mers, & affrontent mille périls pour tirer les peuples d'une ignorance funeste, & les conduire à la félicité suprême; c'est pourquoi on peut dire du Médecin Allemand, qu'il raisonne en bon Politique & en mauvais Chrétien.

Quoique je me sois attaché à peindre les mœurs des Japonois, avant que de rapporter toutes les révolutions arrivées dans leur Empire, je vais encore citer ici quelques traits qui sont tirés de l'Histoire du P. de Charlevoix, & qui acheveront de caractériser cette Nation. Voici ce qu'on trouve dans l'Historien Jésuite.

„ Une servante ayant fait rire à ses „ dépens, de maniere qu'elle se crut „ déshonorée, quoique le sujet en fût „ fort léger, & qu'il n'y eût point de „ sa faute, elle se prit aussi-tôt le sein,

„ le porta à sa bouche, se l'arracha avec
„ les dents, & en mourut sur l'heure.
„ Un Grand Seigneur devint éper-
„ dument amoureux d'une autre fille
„ qu'il avoit enlevée à la veuve d'un
„ soldat, pour la mettre dans son Ser-
„ rail ; la mere l'ayant su, écrivit à
„ sa fille pour lui représenter sa misere,
„ & l'exhorter à profiter de sa situa-
„ tion pour la soulager. Le Seigneur
„ Japonois surprit la fille dans le temps
„ qu'elle lisoit cette lettre. Il lui de-
„ manda à la voir, & elle refusa de la
„ montrer ; il fit instance, & la fille
„ ne pouvant se résoudre à découvrir
„ la honte de sa mere, fit un bouchon
„ de sa lettre, & l'avala avec tant de
„ précipitation qu'elle étouffa. Un
„ sentiment de jalousie excita la cu-
„ riosité du Seigneur : il fit ouvrir la
„ gorge de cette malheureuse, & ayant
„ lu le billet, il fut au désespoir d'avoir
„ soupçonné une personne qu'il aimoit,
„ & ne trouva point d'autre remede à
„ sa douleur, que de faire venir chez
„ lui la mere qui avoit été l'occasion de
„ ce malheur, & qu'il entretint jusqu'à
„ sa mort dans l'abondance de toutes
„ choses.

Les deux exemples suivans feront voir jusqu'où les J ponois poussent la fidélité conjugale & l'amour filial.

„ Un Gentilhomme du Fingo avoit
„ une femme d'une beauté rare, dont
„ il étoit uniquement aimé, & qui l'au-
„ roit rendu heureux, s'il eût pu ca-
„ cher son bonheur; mais l'Empereur
„ le sut, & il lui en coûta la vie. Quel-
„ ques jours après sa mort, l'Empereur
„ fit venir sa veuve, & voulut l'obliger
„ à demeurer dans son Palais, elle ré-
„ pondit que Sa Majesté lui faisoit un
„ honneur à quoi elle étoit sensible;
„ mais qu'elle lui demandoit en grace
„ de pouvoir pleurer en liberté son
„ mari pendant trente jours, & la per-
„ mission de régaler ensuite ses parents
„ dans le Palais. Tout cela lui fut ac-
„ cordé, & l'Empereur ajouta qu'il
„ vouloit être du festin. Il y vint en
„ effet, & y but beaucoup. Au sortir
„ de la table, la Dame s'approche du
„ balcon, & faisant semblant de s'y
„ appuyer, elle se précipite en bas de
„ fort haut, & se tue pour satisfaire à
„ la fidélité qu'elle avoit jurée à son
„ époux. L'histoire suivante est bien
plus héroïque.

„ Une femme étoit restée veuve „ avec trois garçons, & ne subsistoit „ que de leur travail. Or comme ces „ jeunes gens ne pouvoient pas ga- „ gner suffisamment pour entretenir „ toute la famille, ils prirent pour „ mettre leur mere à son aise une „ étrange résolution. On avoit pu- „ blié depuis peu, que quiconque „ livreroit un voleur à la justice, tou- „ cheroit une somme assez considéra- „ ble. Les trois freres s'accordent en- „ tr'eux, qu'un des trois passera pour „ voleur, & que les deux autres „ le meneront au Juge. Ils tirent au „ sort pour savoir qui sera la vic- „ time de l'amour filial, & le sort „ tombe sur le plus jeune, qui se laisse „ lier & conduire comme un criminel. „ Le Magistrat l'interroge. Il répond „ qu'il a volé. On l'envoie en prison, „ & ceux qui l'ont livré touchent la „ somme promise. Leur cœur s'atten- „ drit alors sur le danger que couroit „ leur frere. Ils trouverent moyen „ d'entrer dans la prison, & croyant „ n'être vus de personne, ils l'embras- „ serent tendrement, & l'arroserent „ de leurs larmes. Le Magistrat qui

» par hazard les apperçut, fut extrê-
» mement ſurpris d'un ſpectacle ſi
» nouveau. Il appelle un de ſes gens,
» lui donne ordre de ſuivre les deux
» délateurs, & lui enjoint expreſſé-
» ment de ne les point perdre de vue,
» qu'il n'ait découvert de quoi éclair-
» cir un fait ſi ſingulier. Le domeſti-
» que s'acquitta parfaitement de ſa
» commiſſion, & rapporta qu'ayant vu
» entrer ces deux jeunes gens dans une
» maiſon, il s'en étoit approché, &
» les avoit entendu raconter à leur
» mere tout ce que je viens de dire; que
» la pauvre femme, à ce récit, avoit
» jetté des cris lamentables, & qu'elle
» avoit ordonné à ſes enfans de repor-
» ter l'argent qu'on leur avoit donné,
» diſant qu'elle aimoit mieux mourir
» de faim, que de ſe conſerver la vie au
» prix de celle de ſon fils. Le Magiſ-
» trat ſurpris au point qu'on peut ima-
» giner, fait venir ſon priſonnier, l'in-
» terroge de nouveau ſur ſes prétendus
» vols, lui fait diverſes queſtions à
» deſſein de l'obliger à ſe couper, &
» n'en pouvant venir à bout, il lui dé-
» clare qu'il ſait tout. Enſuite après
» l'avoir tendrement embraſſé, il alla

„ faire ſon rapport au Cubo-Sama,
„ qui, charmé d'une action ſi héroïque,
„ voulut voir les trois freres, les com-
„ bla de careſſes, aſſigna au plus jeune
„ quinze cents écus de rente, & cinq
„ cents à chacun des deux autres.

Comme nous avons eu occaſion de parler des Coréens, je vais tâcher de donner en peu de mots, une idée de ces peuples, & de faire connoître leur pays. La Corée eſt une Péninſule qui n'eſt ſéparée de la Chine que par le Golphe de Nanquin. Le terrain eſt fertile & produit toutes les choſes néceſſaires à la vie. Ce Royaume eſt tributaire de celui de la Chine; mais les Coréens paient une partie de leur tribut avec du *Ginſeng*, qui eſt une plante dont la médecine fait uſage. Le Gouvernement eſt Monarchique, ou pour mieux dire, le Roi jouit d'une autorité abſolue. On entretient continuellement une Milice nombreuſe, & une grande quantité de vaiſſeaux. Il n'y a peut-être point de pays dans le monde où l'on puniſſe plus ſévérement les criminels. On leur fait ſouffrir des ſupplices affreux.

Le peuple adore les Idoles; les

Grands n'ont point de Religion. Il y a dans ce Royaume une prodigieuse quantité de Moines. Le plus âgé commande, & si quelqu'un de ses inférieurs manque à son devoir, il peut lui faire donner vingt à trente coups sur les fesses. Les Moines travaillent pour gagner leur vie, ou font quelque commerce. D'autres vont à la quête, & s'acquittent aussi-bien de cette commission, que les Religieux Mendians de l'Europe. En Corée les gens de condition fréquentent beaucoup les Cloîtres pour s'y divertir avec des femmes publiques. On choisit ces lieux, parce que la situation en est ordinairement très-agréable. Il y a aussi des Monasteres de Religieuses, mais j'ignore si on y va faire des parties de plaisir.

Des Coréens se marient dès l'âge le plus tendre. Ils peuvent répudier leurs épouses; celles-ci n'ont pas le même privilege. Un homme peut entretenir autant de femmes qu'ils le jugent à propos, & aller chez elles à toute heure, sans qu'on y puisse trouver à redire; mais il n'a chez lui que la femme qu'il a épousée. Les autres

sont répandues en différents endroits de la Ville. On ne néglige pas l'éducation de la jeunesse ; mais toute la science du pays consiste à savoir bien expliquer les écrits qu'on donne à lire. Le dueil des Coréens est fort gênant. Lorsqu'un homme (*a*) libre meurt, ses enfans ne peuvent pendant trois ans exercer aucune charge, ni se battre, ni s'enivrer, ni même coucher (*b*) avec leurs femmes. Ils enterrent leurs morts, & ont soin d'égayer cette triste cérémonie par la bonne chere & par divers amusements. Lorsqu'un pere est parvenu à quatre-vingt ans, il se déclare lui-même incapable de gouverner son bien, & le cede à ses enfans qui pourvoient à son entretien.

Les Coréens sont fort enclins à dérober & à mentir. Quand ils ont trompé quelqu'un, ils croient avoir fait la plus belle action du monde. La bravoure n'est pas une vertu dont ils fassent beaucoup de cas ; & ils déplorent

---

(*a*) Il y a en Corée plusieurs esclaves.

(*b*) Les enfans qui naissent pendant ce temps-là sont illegitimes.

le malheur de ceux qui ſont obligés de ſe battre. Les perſonnes qui ne paient pas à point nommé ce qu'elles doivent aux particuliers ou au Roi, ſont frappées deux ou trois fois le mois ſur le gras des jambes, & cela ſe continue juſqu'à ce qu'ils aient trouvé de quoi s'acquitter. Si elles meurent avant que d'avoir ſatisfait entiérement, leurs plus proches parents ſont obligés de payer pour elles, ou de ſouffrir la même punition; de ſorte que les créanciers ne perdent jamais ce qui leur eſt dû. La fuſtigation ſur les feſſes ou ſur le gras des jambes, eſt fort ordinaire dans ce pays & ne déshonore point. On condamne à ce châtiment pour la plus légere faute.

On trouvera dans le peu que j'ai dit du Japon, tout ce que les hiſtoires les plus étendues contiennent de curieux & d'intéreſſant. Cependant les perſonnes qui voudront s'édifier par le détail de toutes les actions héroïques, & du glorieux Martyre d'un grand nombre de Chrétiens Japonois, n'ont qu'à conſulter l'Hiſtoire du P. de Charlevoix, Jéſuite.

Fin du ſixieme Volume.

TABLE
DES
CONJURATIONS

Qui sont contenues dans ce sixieme Volume.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage, comme j'en ai averti dans la Préface, sera en dix Volumes. Le septieme & le huitieme paroîtront au commencement de l'année 1757, & on donnera les deux derniers en 1758.



